ANNÉE N° 172 1er JANVIER 1928

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

PARIS
3, rue de Grenelle (6e) — Tél. : Littré 12-27
FRANCE : 5 = *LE NUMÉRO* = *ÉTRANGER* : 6.50

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

TOME XXX

PARIS

3, RUE DE GRENELLE, 3

1928

L'HOMME BLANC

(Fragment)

La terre travaille au pas de laboureurs invisibles.
Le terroir frémit en rond comme un tambour effleuré.
Rien qu'un rocher pour moi dans la fougère et l'herbe courte.
Mais le vibrement du sol sous les brindilles accourt
De chaque aune de terroir que le soc a mesurée.

Mille pas d'hommes lointains recommencent les labours.
Le terroir retient son chant, murmure à bouche fermée ;
Ni les charrues ne se voient, ni l'heure marchant au ciel.
Mais telle rougit la peau sous une tendre morsure,
C'est tout le sol peu à peu qui va changer de couleur.

Les montagnes du pourtour règnent à plusieurs ensemble
Comme des événements qu'un temps vaste distribue.
L'horizon forme un conseil d'égaux et de compagnons.
Montagnes. Siècles plutôt à consistance de monts,
Le canton que vous ceignez garde un air de campement.

C'est votre feu de bivouac qui brûle au centre, et Septembre
Flambe déjà par un bout comme un sapin abattu.
Tandis qu'un travail de socs crépite dans le terroir ;
Tandis qu'un peuple caché qui pèse sur les charrues
Fait foisonner son labour entre douze monts pareils.

*

Cromedeyre, Cromedeyre,
Tout en amont de la terre,
Que fait-il pendant ce temps ?
Cromedeyre haut et seul
Contre sa roche tintante ?

Se plaît-il à ce tranquille
Pourchas du seigle et du blé ?
Au va et vient du soc bleu
— Sage et bleu comme l'aiguille —
Dans le sol bien étalé ?

Approuve-t-il qu'on attelle
Les molles vaches au joug ?
Leurs pieds se tordent un peu.
Leur force est du lait encore,
A peine moins grasse et douce.

Cromedeyre dans sa lande
Ressemble à l'homme qui rêve
Accoudé sur ses genoux ;
Que revoit-il dans son rêve,
Lui qui est plus vieux que nous ?

*

« Ho ! »
« Ho ! »
Ce n'est qu'un cri de laboureur,
Là-bas, pour les bêtes de sa charrue ;
Un Ho ! pour la blonde, un Ho ! pour la brune.
C'est le cri le plus paisible du monde.

« Ho ! Ho ! » Ce n'est qu'un cri de paysan. Mais il me semble
Que l'on pourrait arrêter un cheval sur ce cri-là ;
Pas un cheval de labour, pas un cheval de meunier :

Un fier cheval mince, avec la selle et les étriers ;
L'arrêter au bord d'un trou, sur le revers d'un fossé,
Lui faire les deux jarrets soudain plus durs que la lance
Au dos de son cavalier.

Un cheval étroit, vibrant ;
Plus de côtes que de ventre ;

Flairant le vent des plateaux,
Mâchant l'herbe de rencontre.

Un cheval dont l'homme tient
La bride avec la main gauche.
La main droite restant libre
Pour la hache ou le couteau.

*

« Ho ! »
« Ho ! »
Queyrières, Monac, Chapteuil, villages ardus,
Je vous trouve moins entrés dans le sol que d'habitude ;
Ou plutôt je sens trop bien que vous n'êtes qu'accrochés,
Qu'un jour vos crampons tout vifs se sont pris dans le rocher,
Mais qu'avant de vous charger d'un lieu de pierre et de feuilles ,
Vous aviez bougé longtemps, Queyrières, Monac, Chapteuil.

« Ho ! »
« Ho ! »
Le cri du labour éclate, bulle après bulle,
Venu d'un fond d'âges morts comme les gaz du charbon.
Il touche l'air paysan d'une brusque odeur barbare,
Le canton qui le respire est étreint par la mémoire.
Le vibrement des sillons réveille une autre rumeur.
« Ho ! Ho ! » Ce peuple n'a pas toujours suivi les charrues.
Mille pas d'hommes lointains avançaient comme la mer.
« Ho ! Ho ! » Le cri double appelle une saison disparue.
Queyrières, Monac, Chapteuil sont travaillés par la mue ;
Les hameaux repoussent d'eux l'écorce de pierre bise,
Et leurs toits vont s'entr'ouvrir sur une chair de tribu.

*

En mars, par un temps de bise,
Trois grouillements qui reluisent
Sur le bord de l'horizon.

Trois pelotons de la horde ;
Trois paquets d'épieux de bronze ;
Trois buissons ; trois hérissons.

Rien que de l'homme à cheval ;
Une chair forte et mobile ;
Pas de pierre par-dessus.

Trois tribus en marche et nues ;
Leurs chefs dans leur épaisseur ;
Leurs noms, qu'un autre âge a sus.

*

Queyrières, Monac, Chapteuil, par le plateau d'herbe dure,
Vous arriviez au galop, portant des noms inconnus.
Mais tout à coup le ravin s'est creusé dans la broussaille.

« *Ho !* »
« *Ho !* »
Tous les cavaliers bloquent leurs chevaux en tas.
Des armes forgées au loin sonnent sur le pan des selles.
La chair des tribus frémit en surplomb sur le ravin.

Qu'y-a-t-il dessous ? L'étape encore, ou bien la patrie ?

Le ciel est confus de vent, d'ombres, d'oiseaux qui s'envolent.
Avant de descendre au pas dans cette combe nouvelle,
Vous reprenez votre souffle et vous sommez les Esprits.

Est-ce l'étape encore, ou déjà la patrie ?

Votre nuée d'yeux clairs interroge le site.
Les morts, les morts futurs trouveront-ils ici
L'accointance invisible et les astres qu'ils veulent ?
Vos dieux ont-ils pouvoir de rassembler ceci ?

Tribus de l'horizon, race de l'aventure,
Les montagnes étaient arrivées avant vous,
Et Cromedeyre aussi qu'on dit né de la terre.
Mais le peuple mouvant n'est qu'un intrus partout.

Vous restiez là, matant vos chevaux qui piétinent,
Éprouvant la fraîcheur des eaux et des pâtures,
La pente du soleil et l'ornière du vent.

Est-ce l'étape encore, ou déjà, déjà, la patrie ?
Sommes-nous tout à fait sûrs qu'elle attend et que c'est elle ?

Ce long tourment doux-amer qui loge dans nos poitrines,
A-t-il eu tout son content de départs et de périls ?
L'avons-nous bien étourdi de lieux soudain renversés,
Et d'horizons, devant nous, chaque matin, qui s'éboulent,
Depuis des ans, devant nous, et des semaines d'années ?
A-t-il envie de dormir pour plus d'une vie humaine ?
Est-ce que l'Inquiétude enfin de l'Homme Blanc est saoule ?

*

Est-ce que l'autre patrie
Est tout à fait oubliée ?
Le long regard du ciel triste
Ouvrant la forêt mouillée.

Le marais dans les roseaux ;
Le corps mamelu du sable.
Et la mêlée nourrissante
Des poissons et des oiseaux.

On peut être heureux ici,
Murmurait l'esprit de l'herbe.
Et que le peuple s'enfonce
A la façon des racines !

Mais quelques-uns n'ont pas peur
De la nuit fertile en charmes.
Ils se cherchent. Ils s'assemblent.
Leur âme porte un souci.

Ils disent que le couchant
Est plein de choses dorées.
Ils soupirent. Ils sourient.
Faudra-t-il changer de chef ?

Qui n'a senti comme est doux
Le vent d'ouest à la poitrine ?
Nous sauverons les ancêtres
De ce froid qui fait mourir.

▪

Ho ! Ho !
La pulsation. L'avance au pas. La rumeur.
Les pas qui poussent les pas comme les rangs de la mer.
Les plateaux. Le roulement des hauts lieux depuis l'Asie.
Le peuple épars des yeux bleus que ramasse un grand désir.
Mille pas. Mille autres pas. Les claquements du hasard.
On entend une pensée comme des coups souterrains.
Cette langueur du vent d'ouest. L'amas des choses dorées.
La chair blanche a pris l'élan comme une mer qui se creuse.
Elle se hisse aux plateaux. Elle rampe et fait ventouse.
Elle passe longuement les fleuves avec des cris.
Les déserts chargés de pas deviennent chauds comme un ventre.
Allons saisir la douceur dans les étables du vent,
Piller la fosse profonde où les choses d'or s'écroulent.
Les yeux se joignent de loin à leur conquête, à leur crime,
Par delà les hauts du sol et les épaisseurs du temps. *[et monte*
Qu'il vienne un plateau, des monts ! Que l'homme blanc marche
Plus tremblant que fatigué, plus désespéré que triste.

Quand soudain, comme une source dans l'herbe, une patrie.

*

Homme blanc, mon père, mon père.
Père.
Suis-moi sans avoir peur.
Je suis ton fils, ou ton neveu.
Homme blanc, viens te reposer.

Je sais tout près une maison
Où je puis entrer quand je veux.
C'est la maison de paysans
Très sûrs, qui sont de ma famille.

Viens t'asseoir ici, mon père de quatre mille ans.

Ah ! Comment faut-il entrer dans une vraie maison
Quand on n'a rien connu qu'un toit de glaise et de branches
Ou qu'un trou dans le roc que l'on aborde en rampant ?

Regarde. Pas même besoin de courber la tête.
Et comme ceci, que nous appelons une porte,
Tourne docilement et s'applique avec justesse !
La porte ! Il n'y a pas d'objet plus fidèle à l'homme.
Derrière une porte fermée, l'homme n'a plus peur.

Il pense que la porte arrêtera le péril
(Bien qu'il y ait toujours beaucoup d'ennemis dehors
Et des périls qu'aucune porte n'arrête plus.
Et peut-être est-ce à toi de nous enseigner encore
L'art de fuir à tâtons dans les profonds souterrains).

Entre. Tes yeux grandis vont d'abord chercher le feu.
Le feu est presque éteint. Il n'en reste que des braises.
Mais c'est bien là qu'il vit, qu'il monte, tel que jadis,
Brusque comme un oiseau et comme un cri de plaisir.

Vois la fumée aux murs, la fumée amère et amie,
Oignant au long des jours les objets et les nourritures.
Reconnais son luisant, comme la peau de l'homme noir.

Assieds-toi sur le banc, à la place même du père.
Oh ! je m'habituerai vite à tes vêtements de peau.
Il y a peu de temps encore, les bergers d'ici
En portaient de pareils, l'hiver, en gardant sur la lande.

Mais ton visage ! C'est ton visage que je veux voir.
Tourne-toi de ce côté, mi dans le jour, mi dans l'ombre.
Oh ! Où t'ai-je déjà vu ? Où ai-je vu ton visage ?
Où l'ai-je vu comme ici, devant le mien ? Pas en rêve,
Non, sur un corps vivant qui était vêtu comme moi.

Père ! Père ancien ! mon cœur se met à battre bien fort.
Il me vient une envie de pleurer quand je te regarde.
Tu es tellement pareil à quelqu'un que j'ai connu.
Je ne sais plus si c'était un passant, ou un ami ;
Je ne sais plus qui c'était. Mais c'était quelqu'un de nous,
Un de ceux qui ne peuvent pas dire un mot, faire un souffle,
Lever ou baisser les yeux sans que je comprenne tout.

Le sourire, le regard, ce plissement de la bouche,
Cette malice des yeux, puis cette candeur des yeux,
Ta confiance après la colère, je comprends tout.

Je comprends même ton cri. Nous pourrions crier ensemble.
Ho ! Ho ! Ecoute. Je saurais arrêter ton cheval ;
Les vaches du paysan t'obéiraient comme à lui.

Ecoute encore plus près. Ton tourment, ton vieux tourment,
Je l'ai toujours. Et même il me réveille dans la nuit.

Quoi ! disent tes yeux bleus, ce n'est pas calmé, pas fini ?
Fallait-il marcher plus loin, faire la patrie ailleurs ?

Ah ! père, qu'en savons-nous ! Le cœur ne veut pas répondre.
Ce tourment reçu de toi, c'est cela qui reste obscur.

Mais laisse-moi te voir mieux, suivre tes traits à loisir.
Le secret de ce tourment, je veux le prendre à ta face ;
Il doit y rôder dessus, naïf encore et visible,
Car il n'a pas eu le temps de descendre dans la chair.

Je regarde.
Je regarde.
Et c'est en vain que je cherche.
C'est dans le fond de ton cœur que la chose a lieu déjà.

*

Ho !
Tu sursautes.
Ho !
Quel souffle par la cheminée !
Un trou se fait dans la cendre. Il vient d'y tomber le cri.
L'âme du feu se rassemble et se sauve, en nous laissant
Avec ce doux bruit de murs, et dans ce creux de coquille.
Déjà les morts vont flairer vers de nouvelles patries.
Allons-nous rester assis, les deux mains sur les genoux ?
Père, avons-nous trouvé ? En sommes-nous tellement sûrs ?
Où est la langueur de l'Ouest ? L'amas des choses dorées ?
L'Occident promis par l'air et les signaux souterrains ?
L'Occident !
Ho !
Il s'ouvre par le fond. Il nous aspire.
Ho ! Ho ! Le sol devient mer. L'horizon devient nuée.
Le navire ! Le navire ! Il faut partir, Homme blanc.
L'Océan roule pour toi ses hauts lieux et ses vallées.
Les montagnes de la mer te provoquent et reculent.
Le péril monte si haut d'un seul coup qu'on n'a plus peur ;
Et le flot revient sur toi pour assommer ton tourment.

C'est contre un mât disputé par le vent et le navire
Que le hasard recloué fait son plus beau claquement.

CHANT DE MER

Ho ! Une main. Ho ! l'autre main.
Le matelot grimpe aux cordages.
La voile aussi est un cheval
Dont tu talonnes les flancs minces.
Ho ! une main. Ho ! l'autre main.

Tous les fleuves sont nos amis.
Le plus rebelle porte un nom.
L'ancienne terre s'est soumise.
Rhin et Tamise, Rhône et Meuse.
Ho ! une main. Ho ! l'autre main.

Et derrière nous tous les monts !
La planche du vieux monde plie
Sous l'affluence de la chair.
Adieu, terre trop bien enduite !
Tes derniers caps sont recouverts.

Il nous faut la douceur promise,
La patrie pour notre âme triste
Et tout l'or qu'on a vu de loin.
Matelot grimpant à misaine
Dis que c'est l'Occident, enfin !

Ho ! une main. Ho ! l'autre main.

JULES ROMAINS

SYRACUSE (U. S. A.)

Le taxi orange s'arrêta au croisement de Jackson Avenue et de la Vingt-deuxième Rue. Un homme d'une cinquantaine d'années, couleur café grillé, en descendit. Il était habillé d'une redingote noire, coiffé d'un feutre noir, genre Syndic des Drapiers, entouré de gestes autoritaires et simples. Arrivé sur le trottoir, profitant du recul, il considéra la maison d'en face, un gratte-ciel rose, à terrasses, que ses rehauts d'or annonçaient de style récent, troué d'alvéoles au fond desquelles se voyaient des dactylographes, à chacun des dix-neuf étages. Toutes ces dactylographes étaient noires. En regardant plus attentivement les fenêtres, l'on s'apercevait que le bâtiment entier était habité par des noirs.

Le Docteur Lincoln Vamp s'abandonna à l'orgueil. Il avait voulu, créé ceci : une maison réservée à sa race, à toutes les activités de sa race ; une par étage. Formule méthodique et absolument moderne. Fini, l'âge de l'anarchie, de la saleté et du désordre. Hygiène, moralité, ripolin, nickel. Ses frères, jusque-là répartis au hasard, sur l'immensité plate des états du Sud. avaient été ici empilés par ses soins dans le sens de la hauteur. Il traversa à nouveau l'avenue et entra dans la Maison du Nouveau Nègre. Galeries de marbre jaune, ascenseurs de cuivre rouge, tubes pneumatiques, tapis en caoutchouc. Tous ceux que le Docteur rencontraient sur son passage le saluaient, arborant en son honneur un peu de blanc aux dents et aux coins des yeux. Il était de ces leaders modernes qui n'entendent plus être appelés *boss*, ou encore : oncle ou colonel, mais Docteur. Lui, serrait des doigts, prodigalement, comme un cacique portugais, auquel, d'ailleurs, il faisait penser.

Sa poignée de mains sentait l'homme politique ; le Docteur était, en effet, une puissance dans le parti démocrate : il soutenait la prohibition, la croisade contre le tabac, la société pour la suppression du vice, l'égalité des races, maniait des fonds électoraux et avait une part dans la direction du quotidien nègre local, le *Projecteur de Syracuse.*

S'adressant à la jeune esclave de l'ascenseur :

— Dites au standard de prévenir de mon arrivée les huissiers, à chaque étage. Rendez-vous dans le salon Marie-Antoinette.

Du sous-sol montèrent les droguistes-photographes ; du deuxième sous-sol, les coiffeurs ; la banque, la *Northern Negro Savings Bank, Syracuse branch,* qui avait prêté pour la circonstance la salle du Conseil d'administration, occupait le premier étage ; du second, descendirent les employés de la compagnie d'assurances, la *Ruche de couleur ;* du troisième, les associés de la coopérative d'alimentation, les *Magasins Afro-américains*, etc. ; les dix-neuf étages représentaient tous les rouages de l'usine humaine. Le Docteur Vamp en avait groupé l'élite, en une société d'entr'aide mutuelle qu'il présidait avec le titre de Grand Régisseur Estimé de l'Ordre Très Exalté des Chevaliers de Samson ; des filiales, qu'on appelait des temples, eux-mêmes divisés en *loges,* avaient été dispersées dans toute la région, jusqu'à Buffalo.

Cent faces obscures aux yeux d'émail blanc entouraient le grand patron ; à travers le délayage des sangs, malgré trois siècles d'unions frelatées et d'aventures inextricables, elles portaient encore, çà et là, quelques traces originelles : l'air ouvert des gens de plaine, sociables, rieurs, ou l'expression méfiante de ceux dont les ancêtres avaient vécu cachés dans le souterrain vert de la grande forêt.

Le Docteur ôta son feutre, gratta sa tête d'astrakan gris et commença, tirant sur sa barbiche :

— A la veille de partir pour l'Europe, au Congrès panafricain de Bruxelles, je résume pour vous notre situation ;

notre situation locale, bien entendu. Je ne suis pas un phraseur, mais un réaliste. Des faits ; (ce sont les seules nourritures dignes d'un animal doué de raison, a écrit Dickens). Quand j'ai pris les choses en mains, il y a de cela bien des années, aucun de vous, à Syracuse, ne pouvait entrer dans un théâtre, dans un hôpital, dans un syndicat blanc. Le quartier qui nous était réservé se trouvait brûlé au moins une fois l'an. Le lynchage était une distraction hebdomadaire. On nous refusait le travail. Nous devions coucher la nuit hors les murs. Jamais on ne nous adressait la parole ; on affectait de ne pas s'asseoir à nos côtés... Vous savez comment, moi, le premier, après cinq échecs, j'ai réussi à forcer les portes de l'enseignement et à passer mes examens. (Mes succès n'ont pour moi de valeur que parce qu'ils sont les vôtres). Vint la création d'écoles professionnelles, élévation de la moralité et cette lutte contre le taudis où je me suis spécialisé. J'ai connu Syracuse une petite cité où le noir était haï ; aujourd'hui, c'est une grande ville où... je n'irai pas jusqu'à dire qu'il est aimé, mais où il s'est fait estimer, respecter. L'heure des geignards sentimentaux, de la pitié philanthropique...

— *La case de l'oncle Tom !* interrompit quelqu'un en ricanant.

— ... parfaitement... cette heure-là n'est plus. Notre devise, c'est : « Tout par nous-mêmes » !

— Oui ! Il a raison ! Finie la rengaine : « Nègres, grands enfants ! »

— ... Paysan au Sud, le noir est ici, au Nord, citadin ; les villes sont les berceaux de la liberté individuelle, frères, ne l'oubliez pas ! Vous connaissez comme moi notre infortune. Egalité ou vie séparée, état dans l'état ou colonisation au dehors, toutes ces faces du problème noir vous sont familières ; vous le savez insoluble. Et pourtant, qui d'entre vous ne criera avec moi devant le drapeau étoilé : loyalisme !

Des voix entamèrent *Dixie*.

— Amérique sombre, mais Amérique tout de même ! Je ne vous ai pas caché quelles offres j'avais reçues de Moscou et comment je les ai repoussées, lors du Congrès américain du travail noir (leurs dollars, d'ailleurs, étaient faux). Mon programme reste : rien pour la Révolution, tout par l'éducation... (Suivit une longue métaphore empruntée à l'agriculture)... les rivages africains d'où les négriers emmenèrent vos ancêtres, la petite île de Guinée où l'on voit encore leurs chaînes, les cocotiers, c'est un doux souvenir, mais c'est le passé. Oui, Emerson, Roosevelt, Carnegie descendent de l'anthropoïde, mais s'ils furent grands, c'est qu'ils ont su oublier leur caverne ; nous, nous les égalerons dans la mesure où nous saurons oublier l'Afrique. La plus grande ville nègre, ce n'est pas Tombouctou, c'est Harlem, faubourg de New-York. Dictaphones, radio-concerts, avions, voyez, frères, ce qui nous entoure : c'est l'avenir du noir moderne !

Dans cette atmosphère alourdie par un orage de juillet, dans cette salle aux portes et aux fenêtres bouchées par des centaines de corps, par des boys de service, par des dactylographes dont on voyait la chair de bronze doré ou d'ébène à travers la mousseline rose, la percale vert d'eau des corsages et qui suçaient de la crème glacée dans des cornets, le Docteur Lincoln Vamp ferma sa grande bouche, noire comme le fond d'un haut-parleur, égayée seulement, ça et là, par le rose de la langue, puis laissa à la congrégation son testament provisoire. C'était un placard où, en caractères romains, se lisaient les instructions suivantes :

Syracusains noirs du XXe siècle !

Ne croyez pas aux charmes,
Ne mentez pas,
N'oubliez pas vos femmes ni vos enfants,
N'oubliez pas où vous habitez,
Ne réglez pas vos querelles au rasoir,

Ne portez pas de bouteilles de liqueurs dans vos poches,
Ne tirez pas sur les fantômes,
Inscrivez-vous à l'Association pour l'amélioration des noirs,
Croyez au progrès,
Achetez chaque jour le Projecteur de Syracuse.

Hourrahs. Le Docteur se couvrit. Les vieux nègres lui prenaient la main dans les leurs. Les jeunes, pour l'acclamer, sifflaient. Drapeaux. Les Chevaliers de Samson se donnèrent rendez-vous pour le lendemain. Une grande « parade » en uniformes dorés, avec lances et boucliers en peau de rhinocéros, devait traverser Syracuse et accompagner le chef à la gare.

*

Bruxelles.

Le Congrès Pan-africain a fait au Docteur un accueil enthousiaste. Ce jour-là, il y a séance de la Commission intermunicipale de la lutte contre le taudis. Voici M. Jack de Sierra Leone, homme de cabinet, M. Germinal de la Planche, de Haïti, le prince Boussou II, du Dahomey, M. Christopher Baskett, de Liberia, nomade transhumant de capitale à capitale à la recherche d'un emprunt, M. Pétrarque Annale, député de la Guadeloupe, auteur de poésies fugitives, S. Pedrito Guano, célèbre étalon de la Havane.

Arrive le Malgache. On attend Zanzibar.

« *A a ne :* (commence un délégué en néouolé, sous forme d'apologue) *nembe Bliïago, è go gye ko sika, ge a ne ò ka ò sika ba, nèmbe a ne ò neka ulò. Ge ule kla zò a nimli fè, le nimli è....*

M. Germinal de la Planche, de Haïti, prit ensuite la parole en français. C'était un octavon sournois, à tête de rongeur. Sa bouche, comme une plaie qui parlerait. On se demandait quelle étrange maladie pouvait être la sienne jusqu'au moment où l'on découvrait en lui un nègre blanc. Supplicié par les contraires, écartelé par trois conti-

ments, il respirait la haine du Blanc et particulièrement, en tant qu'Antillais, des Etats-Unis.

« Notre illustre confrère vient de vous parler en une langue que je n'ai pas comprise, mais avec un débit excellemment oratoire qui fleure son Cicéron d'une lieue. Traqué par les limiers assoiffés de sang de l'oligarchie financière, par les seigneurs féodaux des compagnies à charte, détroussé sur les grands chemins de l'impérialisme, le prolétariat noir attend le soleil de la délivrance... Ce que 1789 a fait pour les bourgeois, ce que 1917 a fait pour les ouvriers, la prochaine révolution mondiale le fera pour les races de couleur. Déjà l'inférieur triomphe partout. Le problème noir n'est qu'un problème social, une autre lutte de classe. Démocratie noire contre aristocratie blanche. Oui, Messieurs, ce n'est pas par hasard qu'il y a coïncidence exacte entre l'heure des masses et la nôtre. Car nous sommes la masse, dans ce qu'elle a de plus compact, de plus dur. N'est-ce pas nous qui enseignons à l'Univers ébloui le plus vieux collectivisme, celui de l'Afrique, où la terre, partout où les doctrines pourries du colon-vampire et du rapace galonné n'ont pas pénétré, est une déesse qu'on ne peut ni s'approprier ni acheter.

— Parfaitement, répondit le prince Boussou II. Personne pas vouloir acheter terre... seule richesse, captifs.

— Préparons-nous à reconquérir l'Afrique à la faveur de la révolution russe, comme nos ancêtres ont su reprendre Haïti et St-Domingue à la faveur de la révolution française. Honte aux emprisonneurs de Marcus Garvey! Honte aux assassins de Sacco et Vanzetti, aux étrangleurs du Nicaragua !

— Je proteste au nom du Liberia ! interrompit M. Baskett, étirant ses bras comme un baobab.

— Le Liberia ? Voilà le cadeau des Blancs à l'Afrique ! ricana M. de la Planche.

— Petit de l'hyène, — murmura le Prince Boussou II, illustrant d'une fable dahoméenne l'exclamation précédente,

— ayant ramassé os montre à mère hyène. « Est-ce que père l'a vu ? — Oui, il répond petit. — Alors, si père l'a vu, toi peux le jeter, il n'y a plus rien après !

— *Alrika ama Ngisi !* ricana le Zoulou.

— *Marina ny azy !* cria le Malgache.

— Je demande le rappel à l'ordre !

« *Bara ya Africa hudyitosella huongokewa hatta isidye tolewa ya ndzye !* » s'écria quelqu'un en swahili.

— *Ara gbé !* qu'on les chasse ! clama-t-on en mandingue.

— *Kjürra !* certainement ! fit une voix djoula.

Vamp écoutait, sans comprendre, ce flux de paroles. « La civilisation des Etats-Unis a cinq cents ans d'avance sur celle du reste du monde », pensait-il. Certes, il avait pu, par ressentiment passager, affirmer parfois à Syracuse, qu'il était noir, d'abord ; mais dès qu'il se trouvait avec d'autres noirs, comme il se sentait loin d'eux, avant tout libre sujet de la grande Amérique !

M. Jack, de Sierra Leone, se leva :

— Elevons-nous au-dessus de ces querelles, Messieurs ! Le nom de Lincoln Vamp est un synonyme d'exactitude scientifique, de précision.

— Et d'un positivisme inconditionnel ! gazouilla le député de la Guadeloupe.

— ... je propose de l'élire à la présidence de la Commission !

Le linge du délégué américain était si blanc qu'il fut élu par acclamations.

*

C'était la première fois que le Docteur Lincoln Vamp voyait l'Europe, ce continent de vacances pour gens du Nouveau Monde. La matinée ensoleillée du dimanche vernissait la campagne belge. Sans hâte ni excès de dépense électrique, les tramways de cette banlieue glissaient vers leurs terminus, emmenant, bien que ce fût jour de fête, vers des mines, des ouvriers pleins de charbon. Le Doc-

teur, les voyant si noirs, pensa à ses frères... Les pauvres, a dit Chamfort, sont les nègres de l'Europe. Toujours vêtu de sa redingote de Gentil, l'étoile verte — insigne du Congrès pan-africain — à la boutonnière, il avait pris place avec satisfaction dans les premières classes, à destination de Tervueren. Le Gouvernement belge avait remis la veille à chacun des membres de la Conférence, une carte d'admission au Musée du Congo belge : le Docteur se hâtait d'en profiter. Il traversa le bois de la Cambre, parmi les hauts fûts nus des pins, transpercés de lames obliques de soleil qui se décoloraient sur de belles fougères humides de rosée. Le nez du délégué de Syracuse s'élargit encore à humer ce frais parfum d'eau et d'herbe. Le bois était astiqué, reposé et avait une odeur excitante de commencement du monde. Au bout de trois quarts d'heure, le tramway s'arrêta aux abords d'un parc, au fond duquel se déployait un palais lourd, riche, d'une architecture académique qui plut au Docteur et lui rappela certains bâtiments officiels américains : c'était le palais de Tervueren, ancienne résidence royale, qui renferme le musée nègre.

Sous des verrières, comme des piscines de lumière, parmi l'excès des décorations occidentales et la pâtisserie surchargée des moulures, l'Afrique se présenta à lui, dans l'humilité de ses outils de travail, dans la menace silencieuse et sombre de ses armes, dans la barbarie de ses rites. L'ombre barbue et roublarde du roi Léopold dominait ces terres vierges. Des étoffes offraient leurs dessins systématiques, leurs sobres couleurs, ocres, bistres, sang-séché, sépias ; des sièges en coquillages, des tables à cariatides jumelées, des objets de vannerie noire dormaient dans leurs cellules de verre. Des instruments de musique, des coiffures dignes des *Ziegfeld Follies*, des masques grossiers firent rire le Docteur (car il ne souriait jamais). Il s'assit, posa son feutre à côté de lui, natta sa barbiche. Levant les yeux, il vit sur les murs des fresques aux tons doux, représentant le fleuve Congo. Paysages violets, safranés,

saturniens, saoûls d'eau, dont la majesté et la solitude le frappèrent. Il sentit qu'il avait déjà vu cela... dans une autre vie peut-être ? Il s'était souvent enorgueilli de son état-civil, car il connaissait non seulement la date de sa naissance mais le nom de son père, saint homme, membre de la confession méthodiste et originaire d'Alabama... Avec son grand-père, esclave acheté tout jeune aux enchères, à Jacksonville, le mystère commençait... Le Docteur se rappela aussi que, dans son enfance, il avait entendu parler d'une « danse-congo » qui perpétuait de vagues traditions... Ses ancêtres venaient peut-être des bords de ce fleuve plat, lent comme de la mélasse, écrasé par l'Équateur, assez semblable au Potomak, et dont le thème, sur chacune de ces fresques, réapparaissait. Funèbre soleil, hauts acajous, déluges d'automne. Afrique, pays sans pauvres, pays sans ruines, comme l'Amérique... Ces deux sauvages nus, en train de mettre à l'eau une pirogue, peut-être en descendait-il ? Il pensa à leur existence misérable, aux animaux dévorés crus avec leurs poils et leurs plumes, à la fuite devant les négriers, aux nègres « marrons », en rupture de ban, à la terreur du fauve, aux famines. Il se plaisait à parcourir l'abîme entre le passé et le présent, entre les huttes et les gratte-ciel, entre le pagne de rafia et la redingote... Ces étoffes indigènes, vues à distance, semblaient vivantes ; d'elles-mêmes, elles retournaient aux motifs naturels qui avaient inspiré les tisserands, aux taches des panthères, aux rayures des zèbres, aux tatouages des papillons, aux hachures des tigres, aux dessins sur le pelage des antilopes... Le Docteur rêva aux espaces libres où ces bêtes erraient ; le goût de les approcher, de les caresser ou de les mettre à mort lui monta à la bouche... Oui, ces cornes d'appel, ces hameçons d'os, ces fines nattes, ces costumes d'écorce, cette vannerie n'étaient tirés que de matières nobles, empruntées à la mer, à la forêt, aux animaux et semblaient, même sous verre, en conserver, avec l'essence, les vertus. Les yeux de Vamp, habitués à

la camelote de chez Woolworth, s'émerveillèrent ; ses mains accoutumées au métal glacé se promenaient avec délices sur ces bois durs et ces bois doux. On eût dit la peau nue et sans poils des négresses, toujours profonde et fraîche, comme une cave ; il eut chaud à la nuque... Art sain, à base de travail et de souffrance, comme les chansons de chez lui ; art essentiellement populaire, collectif... Le Docteur s'approcha des instruments de musique : ici, ni saxophones nickelés, ni orgues électriques : des lyres en écaille de tortue, des guitares creusées dans des calebasses, des mandolines en crocodile, des oliphants en ivoire, des gongs en peau de serpent ; l'homme collaborait avec l'animal, venait au secours de la nature, pour l'aider à s'exprimer.

Le Docteur Vamp se promenait maintenant, bien à l'aise dans ces souliers de confection américaine, si larges qu'ils ont toujours l'air fait pour les pieds plats et les pouces écartés des nègres, parmi les fétiches au visage cerné de blanc comme ceux des excentriques de cirque, aux paupières de miroirs, vêtus de leurs clous ainsi que d'une fourrure hérissée... Les figurines mortuaires à têtes de buffle, pour les tombeaux des chefs, et ces hautes fourches tordues, aux formes si inquiétantes, comme des pleureuses désespérées, qui les surmontaient, l'impressionnèrent. Un simple hasard, après tout : que son arrière-grand-père se fût caché ce jour-là dans un arbre, ait échappé au marchand d'esclaves arabe, au *pombeïro* portugais, et lui, Docteur Lincoln Vamp, serait peut-être aujourd'hui un de ces chefs Bakuba qui rendent la justice sur le corps d'un homme accroupi tandis qu'à chaque bouffée de leur pipe les reines applaudissent, ou un de ces roitelets Mongo qui dorment de leur dernier sommeil dans des sarcophages étroits, canots sans pagayes... Il pensa à sa propre fin, au cimetière de Syracuse, sous un ciel de granit bleui par les usines, dans une tombe à la croix nue... La Croix... Il se rappela avoir lu dans un magazine du dimanche, que ce symbole est parvenu aux Blancs par l'Afrique et que l'Afrique le tient de

l'Océanie... Il traversa la section des masques, masques rituels en perles de couleur, bleus, noirs et blancs, masques à barbes de rafia, aux yeux en tube comme ceux des poissons des grandes profondeurs, têtes de carnavals occultes, à damiers, capuchons d'ébène des Baluba avec des tatouages en creux, concentriques, couvre-face enduits de formules, comme un grimoire, muselières effroyables ornées de bésicles vermillon... Il frissonna. A Syracuse, la population noire, reconnaissante, nommait souvent le Docteur : « Vamp-l'homme-médecine ». Il avait en effet ces yeux brillants, fascinateurs, traversés d'éclairs sauvages auxquels les vieux coloniaux savent reconnaître l'occulte féticheur. Lui aussi, le bâtisseur de *buildings*, le créateur de journaux et de banques, s'était parfois senti le descendant de ces faiseurs de pluie révérés dans les régions désertiques, de ces fabricants de philtres à prendre le gibier (puisqu'il avait réussi à capturer le plus insaisissable de tous, le dollar), mais devant ces cagoules de peaux brutes, ces casques à quadruple cimier dominés par l'effigie de l'animal protecteur du clan, comme l'uniforme magenta, à broderies dorées, de Grand Régisseur des Chevaliers de Samson paraissait peu de chose ! Arrivant au haut de l'escalier, le Docteur vit des tambours gros comme des canons, recouverts d'une peau d'éléphant ; sous ses paumes, ils rendirent un bruit de caverne... Il alla vers d'autres, plus monstrueux encore, des tambours de guerre, barriques vides qu'il heurta du pied et qui résonnèrent, libérant un creux si sépulcral que la menace se propagea dans tout le musée...

Ce devait être l'heure du déjeuner. Les salles s'étaient vidées, les gardiens assoupis. Le Docteur Vamp ne s'en allait pas. Un parfum mythique se dégageait d'ici ; l'Afrique entière murmurait sous les vitrines, appelait, à sa façon, musicale et barbare. Expression harmonieuse et simple d'un bonheur, celui de l'homme que rien n'a arraché à son milieu, à sa terre, et qui continue à vivre là où Dieu l'a posé... Les sorciers noirs attachent du prix aux

objets anciens, parce que le temps en augmente l'efficacité, les charge d'une invisible force ; ces instruments rituels, ces fétiches-ci devaient avoir bien des siècles, à en juger par l'enchantement qui se dégageait d'eux. Ces lances de silex, ces clous rouillés possédaient, plus qu'un livre de science, plus qu'une prière de Blancs, la faculté de perforer l'âme des choses, arrivaient plus vite qu'eux au centre du grand principe vivant qu'à l'Eglise méthodiste on nommait Dieu. Ces croyances d'Afrique qui font des vêtements usuels du mort autant de prolongements de sa personne vivante se réveillaient au cœur du citoyen de Syracuse.; tous les devins, les nécromants qui avaient endossé ces défroques maudites, toutes les âmes qu'on avait enfermées dans ces gourdes, tous ces cheveux morts qu'on avait glissés dans des sachets à incantations, revivaient, faisaient signe... « Fuis, disaient-ils ; quitte la terre que tu habites ; elle n'est fertile qu'en apparence mais la ruine est sur elle. Son progrès n'est qu'un prestige ; elle n'a fait de toi qu'un vampire. Reviens à la terre où les arbres et les pierres parlent au nom de l'Esprit... »

Vamp se vit entre deux rangées de cases ornées d'une ronde de géométries rouges, se poursuivant sur le crépi de chaux. Des noirs nus accomplissaient sans honte, au grand air, tous les actes de la vie. De sa face camuse, il lui sembla humer le ragoût d'huile de palme qui montait des marmites, entendre le bruit sourd du pilon à manioc dans les troncs d'arbres creux... Puis, le silence des villages nègres, à midi. Grand féticheur, entouré d'une aura de mystère, il se rapprocha et, en un dialecte spécial, prononça des oracles. Interprète de génie, plein de mépris pour les hommes, leur joie de vivre, il prenait plaisir à ne leur annoncer que des sécheresses, des famines, des fièvres. Il évoquait les désirs amoureux sous leurs formes les plus lascives, s'attardait à des spectacles contre nature, puis frappait les femmes de stérilité. Il pratiquait la circoncision suivant des rites oubliés. Il avançait au milieu de

monceaux de prépuces et de clitoris, hauts comme des termitières. Il se sentait fort et volontaire, mais ce n'était plus sa volonté, sa propre force. Un être nouveau l'habitait. Il ne pratiquait plus la magie blanche, mère des religions, correctif humain de la violence, mais l'autre... Rien ne pouvait désarmer sa colère, car il était devenu soudain malfaisant, comme la vie elle-même.

Tout à coup, au milieu de l'argile du chemin, il remarqua une large tache noire, comme d'un encrier renversé. Avec précaution, car il était devenu méfiant, il avança : c'était sa redingote. Il ne la toucha pas avec sa main, mais la flaira. Comme il s'approchait, son corps se plaça devant le soleil, et une ombre, ombre extraordinaire, se détacha dans la poussière flambante : cette ombre avait deux oreilles pointues, quatre pattes et une queue. Une bête le suivait. Vamp recula : l'ombre aussi. Il regarda alors ses mains et s'aperçut que ses ongles étaient devenus des griffes. Il toucha son corps, palpa un pelage ras et soyeux ; se retournant brusquement, il vit derrière lui, le prolongeant, une longue échine couverte de taches brunes, comme cent yeux qui le fixaient...

Un cri retentit : « La panthère ! » Aussitôt il se sentit saisi à la nuque par des chiens, déchiré. Derrière lui, la redingote accourait en rampant, avançant de son mieux, pour lui porter secours. Le tambour d'alerte fit entendre son tonnerre. Au même moment, sur la gauche, partit l'éclair d'une sagaie; il ressentit une douleur atroce au côté...

Le lendemain lundi, le Docteur Vamp n'apparut pas à la séance de la Commission. Le surlendemain non plus. La police belge fit une enquête. Les gardiens du Musée de Tervueren témoignèrent que, vers deux heures de l'après-midi, ils avaient vu sortir un grand nègre, dans une redingote noire déchirée, qui tenait contre son gilet un mouchoir ensanglanté.

PAUL MORAND

26 septembre 1927.

SUR LE LOGONE [1]

Une courte promenade à l'intérieur du pays m'amène inopinément devant une très large route dont j'ignorais l'existence. De retour à Moosgoum, je m'informe. Cette route irait jusqu'à Laï. Mais, annuellement inondée et recouverte trois mois par an d'une nappe d'eau qui mesure jusqu'à quatre mètres dans les dépressions et cinquante centimètres dans les parties hautes, on craint qu'elle ne demeure à jamais impraticable. Chaque année, après que les eaux se sont retirées, les indigènes doivent procéder aux remblais et aux désherbements. Tous les hommes valides sont réquisitionnés pour ce travail, qui ne dure pas moins d'un mois. Ils sont très raisonnablement payés, il est vrai. Le travail n'a rien d'excessif, et comme il ne les éloigne pas de leur village, ils y peuvent rentrer coucher chaque soir. Ils ne se plaignent pas. Mais quant à comprendre la nécessité de cette route précaire, parallèle à un fleuve qui déjà suffit à rendre inutile le portage...

Les renseignements que voici, je les obtiens d'un sultan gigantesque, en boubou bleu sombre, turban blanc ; quantité invraisemblable de gris-gris pendus à son côté, à une lanière de cuir (versets du Coran dans un sachet de cuir rouge) ; venu d'un village voisin, avec des gens de sa suite et un interprète pour nous présenter ses hommages. Charmant, courtois, souriant et de

1. Voir le numéro de la *Nouvelle Revue Française* du 1er décembre.

bonnes manières. Il se déclare très satisfait et dit qu'il n'a jamais eu à se plaindre d'aucun Français.

Las de coucher (à Mala) au pied du tas d'ordures, dépotoir de tout le village (j'avais annoncé à Marc que nous prendrions mal — et ce matin il se lève, fiévreux, avec un fort mal de gorge) je décide que nous retournerons au très agréable poste de Mirebeddine. Deux de nos pagayeurs ont pris une sorte de fluxion de poitrine. Rien d'étonnant. Ce qui m'étonne c'est qu'il y en ait qui puissent résister à ces sautes de température ; ce matin l'air s'est un peu réchauffé, mais hier, *après le lever du soleil,* le thermomètre que j'avais retrouvé ne marquait encore que six degrés. Il avait dû descendre jusqu'à dix. Puis, vers dix heures, la température *bondit* de 15° à 25° ou 30° et atteint un peu plus tard 35° et même 37° (température d'hiver). On nous dit que, dans la belle saison, on a jusqu'à 50°.

Départ sitôt après déjeuner.

Nos pagayeurs répandent de l'eau sur la plaque de métal brûlante où ils devront poser leurs pieds nus. Ils toussent et crachent à qui mieux mieux. Quelques-uns sont partis ce matin au marché de Pouss ; des adolescents de Mala les remplacent.

Nous arrivons au poste de Mirebeddine (à 2 kms de Moosgoum) vers deux heures. Marc se couche aussitôt. Il a plus de 39°. Après une sieste, je pousse une reconnaissance vers les obus voisins, particulièrement bien formés. Dans une des cours principales (on y accède par une poterne) un gigantesque pot-grenier fait penser à quelque décor pour Chantecler.

Je dispose ma baleinière de manière à pouvoir y laisser Dindiki la nuit. Tout le jour il repose, appliqué comme une compresse sur mon estomac, ou cramponné à mon cou, et pousse des cris de putois si je cherche à le déloger. J'ai renoncé depuis longtemps à l'attacher par la patte ; il faisait tant de tours que je le trouvais

au matin parfois presque étranglé par sa ficelle. Je l'ai enfermé dans des boîtes, dans des cages à poulets, dans des sacs ; mais il y était trop malheureux. Si, la nuit, je le laissais libre, dans la baleinière où j'étais couché, île d'où il ne pouvait sortir, c'en était fait du dormir, car c'est sur ma moustiquaire qu'il prenait de préférence ses ébats, s'amusant de l'élasticité de ce tremplin, bondissant, gambadant, cabriolant, menant un train d'enfer. A Fort-Lamy, de ma chambre à coucher il pouvait gagner une terrasse de derrière, sans issue. Il avait là beaucoup d'espace ; mais c'est toujours à mon lit qu'il revenait ; c'est mon lit dont il faisait le siège, cherchant à pénétrer sous la moustiquaire et s'il y parvenait, me faisant mille agaceries, cherchant à me forcer à jouer avec lui. Excédé, je me relevais et l'envoyais dans la chambre de Marc, qu'il importunait à son tour. Une nuit que Marc avait laissé sa porte ouverte, Dindiki avait pris la poudre d'escampette. Il avait descendu l'escalier, sans doute en suivant la rampe. Les boys des bureaux du rez-de-chaussée l'avaient retrouvé le matin, fort loin, dans les branches d'un petit arbre. Et ces nuits dernières je l'avais relégué dans la baleinière de Zézé, qu'une perche maintenait écartée de la mienne; mais Dindiki, trouvant moyen de se servir de cette perche comme d'une passerelle, trois fois de suite était venu me rejoindre ; j'avais fini, de guerre lasse, par le boucler dans le sac au linge sale. Et le matin, lorsque je viens le délivrer, quelle joie ! Enfin ! Il se cramponne à ma main, à mon bras et ne veut plus lâcher prise, même lorsque je fais ma toilette, même lorsque je suis dans le tub.

2 mars.

Hier soir Marc avait 40°. Angoisse abominable. Hanté par le spectre de la fièvre récurrente qui sévit tout à l'entour. Nous prenons toutes précautions pour pou-

voir gagner en vitesse l'hôpital de Logone-Birni, si cela se gâte. Provisions de boules pour nos payageurs. Je m'assure au surplus d'une double équipe de manière que l'on puisse brûler les étapes et ne pas arrêter la nuit. J'avais bien averti Marc de l'imprudence qu'il y avait à coucher au pied de cette montagne d'immondices ; à pénétrer comme il faisait dans toutes les cases (mais combien me plaît sa curiosité), serrant toutes les mains, prodiguant les caresses et, le soir, restant longtemps au milieu du nuage épais de poussière soulevé par les danses. L'angine cependant semble à peu près calmée. Je lui fais prendre de l'aconit. La nuit n'est pas mauvaise (dérangés pourtant par un peuple de chauves-souris criailleuses) et, ce matin, il n'a plus que 38° 6. Il reste couché, mais avec l'espoir de pouvoir reprendre demain son travail.

Les pagayeurs, dans la grande cour devant le poste, n'ont guère arrêté de tousser cette nuit. Il ne fait pas très froid ; mais le vent s'est levé. Le sentiment de leur gêne, dont je suis indirectement responsable, me tient éveillé. Combien je me félicite d'avoir acheté à Fort-Lamy une couverture de laine supplémentaire pour chacun de nos boys. Mais que ces pauvres gens, à côté, soient tout nus, le dos glacé par la bise tandis que le ventre rôtit à la flamme, et n'osant s'abandonner au sommeil de peur de se réveiller à demi-cuits (l'un d'eux nous montrait ce matin la peau de son ventre complètement rissolée et couverte de cloques) après qu'ils ont peiné tout le jour — cela est proprement monstrueux.

Bain dans le Logone, assez loin du poste, sur un banc de sable, en compagnie de deux aigrettes, d'un aigle pêcheur et de menus vanneaux (?). Ce serait parfait sans la nécessité de garder son casque. Immense bien-être ensuite.

Des edlen Körpers holde Lebensflamme
Kühlt sich im schwiegsamen Krystall der Welle.

La température de Marc ne baisse pas au-dessous de 38° 5. Si ce soir elle s'élève encore, nous partirons pour Logone-Birni. Il a de nouveau très mal à la tête.

3 mars.

Vers onze heures j'ai moi-même été pris, hier, d'un assez bizarre malaise. Tandis que je lisais *Faust* sous la véranda, une brusque somnolence. Je regagne mon lit pour m'y étendre un instant, et, sitôt couché, des vertiges violents ; sueurs froides et nausées. Bientôt après, crise de vomissements. Le malaise a duré jusqu'à la nuit. Sans fièvre.

Marc cependant avait de nouveau près de 40°. Suées très abondantes et assez fort mal de tête.

Par instants je trébuche dans des gouffres d'horreur. Je crois même que ma violente inquiétude pour Marc a pu déterminer mon malaise... A moins que le bain de ce matin ?...

J'écris ceci couché dans la baleinière que j'ai regagnée avec peine, car le moindre mouvement provoque des nausées. J'ai pu éprouver de nouveau que les répits entre les vomissements sont presque voluptueux. Tout proche de la défaillance le corps peut goûter presque suavement *l'être*. Oasis parfois ravissantes entre deux reprises d'angoisse.

Nous avons envoyé une pirogue plus rapide encore pour prévenir l'hôpital de Logone. Les soins et le dévouement d'Adoum sont parfaits.

CHAPITRE II

RETOUR EN ARRIÈRE

Il me semble que je vais mieux. Des vertiges encore mais j'ai pu manger un peu, au chevet du lit de Marc, et avec lui. Porridge et riz à l'eau, avec une délicieuse compote d'abricots (nous sortons de nos cantines ce que nous avons de meilleur) arrosés d'eau de Vichy et de Moët.

Après ce court repas, je me recouche. Et tandis que j'essaie de dormir, mes pagayeurs d'arrière — six Saras que nous avions déjà à l'aller (ceux d'avant, cinq, sont des gens de Moosgoum) commencent un chant sur des paroles que me traduit Adoum :

Le Gouverneur [1], *il est malade*
Ramons, ramons pour aller plus vite que la maladie,
L'amener jusqu'au médecin de Logone

qui est bien le chant le plus extraordinaire que j'aie entendu dans ce pays. Ah ! que Stravinsky ne put-il l'entendre ! C'est une longue phrase, gueulée d'abord et qui s'achève presque en pianissimo, mais chantée comme en canon, de manière que le fortissimo de certains coïncide avec le pianissimo des autres, celui-ci formant comme une basse murmurée. — Les notes ne sont jamais *exactement* données (ce qui fait qu'il est extrêmement difficile de noter l'air) ; pas plus qu'en anglais il n'est de voyelles *pures*. Très difficile à com-

1. J'ai omis de dire que, depuis Fort-Lamy, les boys, et à leur suite tout l'équipage, m'ont fait monter en grade. « Commandant » ne leur suffit pas. Et, plus tard, « Gouverneur » non plus. Rien à faire à cela. Par enthousiasme ils m'appelleront « Gouvernement ».

prendre pour nos oreilles septentrionales qui attachent trop de prix à la *justesse* du son. Ici la voix n'est jamais juste. De plus, lorsque l'un chante do ré, l'autre chante ré do. Certains font des variantes. Sur six, chacun chante une chose un peu différente, sans qu'il y ait précisément des « parties ». Mais cela fait une sorte d'épaisseur harmonique des plus étranges. La même phrase — presque la même (avec le petit changement parfois, à la Péguy) se répète inlassablement un quart d'heure durant, une demi-heure. Parfois ils semblent se griser de ce chant, à tue-tête, ils rament alors avec emportement, fureur. (Nous avons pris cette fois le bras profond du Logone). Comment ai-je pu dire que les Saras ne chantaient pas ? ! (A noter pourtant qu'ils ne chantent jamais lorsqu'ils se servent de la perche, mais seulement pour accompagner le mouvement *régulier* des rames.)

Nos chants populaires, près de ceux-ci, paraissent grossiers, pauvres, simplets, rudimentaires. Ce matin, dans la baleinière de Marc, j'écoute le chœur de ses Saras — très différent de celui que chantaient les miens hier. Cela ne rappelle rien. Aussi bouleversant, plus peut-être, que les chants des bateliers russes. Cela commence pianissimo, un murmure, comme pour s'essayer — et assez longtemps ils ne chantent qu'à demi-voix — particulièrement le soliste. Comme toujours en A. E. F. le chœur n'attend pas que la phrase du soliste soit achevée ; mais broche sur la dernière et même parfois l'avant-dernière note. L'effet est saisissant. Peu à peu, comme pris de confiance, ils s'animent. Le soliste a une voix admirable, de qualité toute différente de celle que nous exigeons au Conservatoire ; une voix qui parfois semble étranglée par les larmes — et parfois plus près du sanglot que du chant — avec de brusques accents *rauques et comme désaccordés*. Puis, soudain, ensuite, quelques notes très douces, d'une suavité déconcertante.

La phrase du chœur (traduction d'Adoum) :

Nous ne sommes plus emmenés comme captifs
Nous sommes libres de circuler dans le pays
D'acheter des boubous et des fardas
Les blancs commandent le pays et ils sont bons.

Le reste est improvisé au fur et à mesure par le soliste. L'invention rythmique et mélodique est prodigieuse — (et comme naïve) mais que dire de l'harmonique ! car c'est ici surtout qu'est ma surprise. Je croyais tous ces chants monophoniques. Et on leur a fait cette réputation, car jamais de « chants à la tierce ou à la sixte ». Mais cette polyphonie par élargissement et écrasement du son, est si désorientante pour nos oreilles septentrionales, que je doute qu'on la puisse noter avec nos moyens graphiques.

L'attaque du refrain se fait à la fois sur plusieurs notes. Certaines voix montent, d'autres descendent. On dirait des lianes autour de la tige principale, épousant sa courbe mais sans la suivre exactement. On dirait un tronc de ficus.

4 mars.

La fièvre de Marc est tombée ; encore qu'il se soit senti très souffrant hier soir, il va certainement beaucoup mieux. Faut-il néanmoins persister dans ce retour en arrière ?

Nous décidons d'aller tout au moins jusqu'à la rencontre de l'infirmier chef qui aura dû être averti par pirogue de notre venue, et venir vers nous avec des médicaments. Certainement Marc ne sera pas en état de se remettre en marche, ou même au travail de cinéma avant quatre ou cinq jours ; autant les employer ainsi ; au besoin pousser jusqu'à l'infirmerie et faire examiner notre sang. Presque penauds d'aller mieux. Il y a quelque respect humain ; le désir de ne pas avoir l'air de girouettes aux yeux des indigènes.

38° à l'ombre. Sans le courant d'air du shimbeck on crèverait. Ma baleinière a perdu son gouvernail, et mes pagayeurs sont extrêmement maladroits à maintenir et surtout à retrouver la direction. L'esquif va donner du nez dans les roseaux de la rive, toupiller sur lui-même, et l'on perd ainsi un temps considérable. Nous arrivons pourtant, ce second jour, à Logone Gana, vers midi.

Une dizaine de kilomètres avant ce village, nous avons été retardés par un lugubre spectacle. Un arabe de la brousse, qui regagnait avec quelques autres la route de Fort-Archambault pour y travailler, s'est noyé presque sous nos yeux. Le fleuve est guéable en maint endroit. Je ne sais comment, à l'endroit même où ses camarades venaient de passer, il a perdu pied. Un crocodile ? Ils affirment que non. Simplement, « il ne savait pas nager ». On l'a vu par trois fois lever les bras au-dessus de l'eau, pousser un cri d'appel — et Adoum, qui le regardait de la baleinière, a pu croire qu'il pêchait. « Viens vite voir un pêcheur », me crie-t-il. Je cherche un instant mes lunettes, car j'étais occupé à lire. Puis Adoum me dit : « Non ; c'est quelqu'un qui fait des blagues ». C'était quelqu'un qui se noyait. Quand, un instant plus tard, nous avons voulu porter secours, il était déjà trop tard. Et l'on imagine mon impatience devant la maladresse des gens de ma baleinière, qui la font valser à contre-courant, enlevant le dernier espoir, si tant est qu'il en restât encore. Les arabes, ses compagnons, sur la rive, parlèrent avec volubilité, commentant l'accident, mais ne paraissant du reste pas trop affectés. Un instant j'hésitai à faire chercher le corps... Mais à quoi bon ? Ils ne l'enterreraient pas — et entre les caïmans et les hyènes...

Un assez gros poisson bondit de l'eau, entre les rames de nos pagayeurs et retombe dans la baleinière.

Des bandes de pélicans. Bruneau de Laborie dit que

« certaines comptent certainement plus d'un millier d'individus ». La bande la plus nombreuse, que je m'amuse à dénombrer, en compte 160. C'est déjà beaucoup. Bruneau de Laborie compte deux espèces, les gris et les blancs ; mais, si je ne m'abuse, les gris sont les jeunes — de même que pour les cygnes.

Inoubliables heures. Captivité en baleinière. J'avance avec ravissement dans le *second Faust.* Je ne puis relire le dialogue avec le Centaure, sans réentendre la voix de Pierre Louys me le lisant pour la première fois. (Nous sortions à peine de rhétorique.) Je ne sais s'il avait découvert lui-même ces vers admirables ; je crois plutôt que Georges Louis, son frère, les lui avait d'abord montrés. Mais peu importe.

Flaubert connaissait-il ces vers lorsqu'il écrivait dans la *Tentation* :

« Ici, chimère ; arrête-toi...

— Non, jamais. »

Avec quel *Schaudern* sacré nous écoutions, Pierre et moi, Chiron répondre :

...Du stehst am Ufer hier,
Ich bin bereit dich durch den Fluss zu tragen.

Et les lèvres et la voix de Pierre tremblaient d'une dévotion véritable lorsque, parlant d'Hélène, il s'écriait avec Faust :

Sie ist mein einziges Begehren...

mots qui devaient dominer sa vie. Et c'est ainsi que je veux le revoir, à présent que la distance efface bien des taches et l'imperfection de certains traits ; c'est ainsi que je peux l'aimer.

Longues leçons de lecture à Adoum. Je vais mieux. Il a fait terriblement chaud.

Calme du soir. C'est l'heure où Dindiki se réveille. Sens de la volupté des animaux nocturnes.

« ...*Now is the pleasant time,*
The cool, the silent... »

4 mars.

C'est seulement aujourd'hui le 4. Tous les jours précédents sont donc antidatés.

Campé hier où, à l'aller, nous avions campé le troisième jour. Une prodigieuse quantité d'insectes de toute espèce, (mais pas de moustiques), viennent assiéger notre repas du soir. De tout petits forment feutre sur le verre du plotophore ; ils entrent dans les oreilles, les yeux, se collent sur le front, le crâne en sueur, tombent dans les œufs brouillés, dans les verres. On en est excédé. Parmi eux, de plus gros, des perce-oreilles, des coccinelles, une petite courtilière, une mante énorme. J'en fourre une quantité dans le flacon de cyanure.

Marc n'a presque plus de fièvre, mais reste chancelant et souffrant d'un énervement très pénible.

Nous sommes repartis vers trois heures du matin. Moi dans un état de malaise assez bizarre. Vers huit heures, pirogue de l'infirmier venu de Logone Birni à notre rencontre ; on fait, séance tenante, un prélèvement de notre sang. Une demi-heure après nous arrivons devant le dispensaire et la maison du docteur absent, où nous nous installons.

On ne trouve absolument rien dans le sang de Marc ; non plus que dans le mien, Un peu confus de ne pas être plus malades, nous écrivons aussitôt à Marcel de Coppet une lettre rassurante qu'un courrier à cheval va porter.

Temps pénible. Le ciel est blafard, l'horizon bouché. Un vent assez fort soulève des nuages de sable ; il semble que l'air en soit chargé.

Le chef vient à nous, très aimable. Depuis que nous sommes passés à Birni, il a perdu sa mère.

Je revois avec plaisir les trois infirmiers pleins d'attentions, de zèle et de prévenances ; demande à revoir le petit sommeilleux qu'ils espéraient sauver, bien qu'à

la troisième période ; mais nous apprenons qu'il est mort le lendemain de notre départ.

Après la compresse de bouse de vache, Adoum a posé sur ses plaies la bouillie d'herbes tièdes extraite de l'estomac d'un cabri qu'on vient de tuer. C'est, dit-il ensuite, la première chose qui lui ait fait vraiment du bien. Je consens à le croire. Et ce matin, en effet, ses plaies (il en a une à mi-jambe et l'autre à la cheville) ont un peu meilleur aspect. Le bol alimentaire du cabri a formé croûte, préservant des fâcheux contacts. Je lui propose d'aller se faire panser à l'infirmerie ; mais il n'en veut rien savoir. Aucune confiance dans notre médecine de blancs. Il sort de son mouchoir une poudre infecte (c'est ce qu'est devenu le bol alimentaire, séché) qu'il avait en réserve, se saupoudre les plaies après les avoir lavées à l'eau chaude, sous les yeux de notre garde et d'un vieil arabe qui le conseillent.

Deux de nos pagayeurs sont tombés malades.

Logone Birni.

Très grand village ceinturant le poste sanitaire au bord du fleuve. Sordide. Quantité de maisons effondrées ; les cours de ces maisons ruinées sont remplies de toutes sortes d'immondices. Saleté des rues.

Comme tous les villages de cette région, Logone Birni est entouré de murs (à présent effondrés en partie, en particulier du côté du fleuve) mais le curieux, c'est l'énorme espace vague qui s'étend entre les murs et le village. Celui-ci semble flotter dans son enceinte [1]. Des oiseaux énormes, charognards, marabouts, aigles, se posent sur le haut des remparts ; parfois des marais dans ce terrain vague, de grands arbres.

1. Ce grand espace vide, *intra muros*, était réservé pour permettre des cultures vivrières, en cas de siège.

6 mars.

Rien à noter de tout hier. Jour d'attente. Dépression. Très affaiblis, Marc et moi. Nous apprenons que de nouveau la fièvre récurrente sévit dans tous les villages de la région de Maroua que nous devons bientôt traverser. L'assistant sanitaire nous propose d'emmener avec nous un infirmier appelé précisément par une tournée d'inspection dans ces régions, et qui saurait, en cas de besoin, faire les piqûres intraveineuses préconisées contre la récurrente. J'écris à l'administrateur de Kousseri pour l'avertir et demander son autorisation.

Désireux de nous renseigner sur les coutumes des Massas, nous interrogeons le très intelligent Zigla qui nous accompagne depuis Moosgoum. Mais l'on n'est jamais certain de bien comprendre un indigène, qui, dans son désir de se mettre à votre portée, ou tout au contraire de demeurer hors de prise, apprête ses propos à votre usage et les incline au gré de votre interrogation, si prudente et souple et retorse soit-elle.

Les gens de ces peuplades primitives, je m'en persuade de plus en plus, n'ont pas notre façon de raisonner ; et c'est pourquoi si souvent ils nous paraissent bêtes. Leurs actes échappent au contrôle de la logique dont, depuis notre plus tendre enfance, nous avons appris, et par les formes mêmes de notre langage, à ne pouvoir point nous passer[1].

Hier soir, nouvelle visite du sultan ; en grande tenue. Etonnant boubou de soie blanche brochée, portant, dans de grandes cercles glacés, le portrait d'Edouard VII. Sur l'épaule, une grande écharpe de soie cramoisie,

1. Dès les premiers temps de notre séjour à Brazzaville, je notais que les rapports de causalité semblent n'exister point pour eux. Ce qui m'est confirmé par Lévy-Bruhl, dont je fus bien maladroit de ne lire les livres sur la mentalité primitive, qu'à mon retour de voyage. Ils m'eussent épargné nombre de bévues, éclairé bien des ténèbres.

lamée de noir. Sous le boubou blanc, un épais vêtement de soie canari. Il a le chef couvert d'une sorte de bonnet grec, légèrement conique, brodé, à la manière des toques de tapisserie du temps d'Henri Monnier, avec des laines de toutes les couleurs. Tandis que l'assistant nous envoie un canard et un quartier de bœuf, le sultan nous fait apporter des pigeonneaux pris au nid, un cabri, et de la nourriture pour tous nos porteurs. Il se montre extrêmement désireux de nous plaire (et je pense que je lui fais le même effet). Nous cherchons l'un et l'autre le plus agréable à nous dire et, lorsque Adoum qui sert d'interprète lui transmet quelque phrase à laquelle il soit particulièrement sensible, pour marquer sa satisfaction émue, il applaudit doucement, silencieusement. Parfois les deux gardes du corps qui l'accompagnent imitent ce geste ; ainsi lorsqu'après photographie prise, je lui dis que, non content de lui en envoyer une épreuve, je suis désireux d'en garder une en souvenir de son excellent accueil et de la gentillesse extrême de tous les gens de Logone Birni, on voit les trois paires de mains s'ouvrir et se fermer cinq ou six fois de suite, en cadence, de bas en haut, de haut en bas.

La ville de Logone Birni a été longtemps la plus importante de la région ; dévastée par la maladie du sommeil. De plus, en 1915 et surtout 17, lors de la guerre avec l'Allemagne, grand exode des habitants pour Divel et Gofa. La quantité de maisons abandonnées et en ruines s'explique en outre par le fait que les Kotokos enterrent les morts dans les cours des cases puis, craignant le mauvais sort, abandonnent la maison. On a le plus grand mal à leur faire accepter des cimetières.

Il est souvent question chez eux de « massâs », c'est-à-dire de mangeurs de morts — partie légende et partie réalité, semble-t-il, car on a des exemples de violation de sépultures incompréhensibles sinon.

Tous ces renseignements [1] nous sont donnés par le jeune lieutenant H... qui vient d'arriver ce soir, à cheval, quittant définitivement Kousseri, pour une autre subdivision.

7 mars.

Départ. Décrochage assez difficile. Quatre autres de nos pagayeurs (en plus des deux précédents) sont tombés malades (congestions pulmonaires) — dont trois assez gravement, que nous sommes forcés de laisser. Je leur remets un mot pour Marcel de Coppet, qui les aide à se faire payer, une fois de retour à Lamy. Grâce aux douze Massas supplémentaires recrutés par nous à Moosgoum, nous n'aurons, je l'espère, pas trop à souffrir de ces défections.

Tsé-tsés en assez grand nombre. Outhman prodigieusement habile à les tuer, ainsi que les mouches ordinaires, leur fauchant ou coinçant les pattes avec une lame de couteau qu'il approche d'elles très doucement, comme pour se raser.

CHAPITRE III

SECONDE REMONTÉE DU LOGONE

7 mars.

Quitté Logone Birni ce matin emmenant avec nous l'aide-infirmier Gabriel Loko, métis d'Allemand, jeune, intelligent et très sympathique, que son service appelait précisément vers le Sud. L'air est de nouveau pur et léger ; la lumière splendide. Il ne fait pas trop chaud. Mais ma baleinière a de nouveau perdu son gouvernail ; le capita, qui devait diriger mes dix pagayeurs, est insondablement bête ; et nous avançons avec une déses-

1. Mais ici encore Lévy-Bruhl me rend circonspect.

pérante lenteur, louvoyant constamment d'un bord à l'autre de la rivière, les hommes ne cherchant même pas à rectifier la fausse direction. Je ne pense pas que nous fassions plus de trois kilomètres à l'heure. Les deux autres baleinières ont pris une avance considérable et vont s'impatienter à m'attendre. J'accepte sans protester ; mais, de ce train, nous mettrons bien huit jours à regagner Moosgoum.

Je lis *la Steppe* de Tchekov, dans la traduction que m'a envoyée Charles du Bos ; ou du moins les nouvelles qui font suite à ce très beau récit que j'avais déjà lu en anglais. Certaines sont excellentes.

Nouveau groupement des pagayeurs. On mélange les équipes ; on dépose mon capita incapable, etc... Bref, on y gagne un peu.

Après déjeuner, je lisais sous ma moustiquaire, quand je fus distrait du *Samson Agonistes* par un bruit étrange de cascade. La baleinière s'arrête. Je sors de dessous le shimbeck. Ce bruit d'eaux clapotantes est produit par le vent dans les palmes-éventails de quatre grands rôniers, au-dessus de nos têtes. La baleinière de Marc est également arrêtée. A ce moment Adoum me dit que des hippopotames sont en vue. Marc, arrivé quelque temps avant nous, les guettait, et notre venue interrompt un instant son affût. Mais bientôt les mufles monstrueux reparaissent en aval ; ils sont quatre tout près de nous et la rivière est à cet endroit très peu large. Nous gravissons la berge à pic. On canarde ces pauvres animaux qui, toutes les cinq minutes, laissent paraître un bout de museau pour respirer. Aucun résultat apparent, encore que quelques balles semblent porter. Mais voici que brusquement paraît en amont, à cinquante mètres de nous, un nouveau mufle, plus énorme qu'aucun des autres — et, tout à côté, le mufle d'un petit, qu'Adoum affirme être sur le dos de sa mère. Quel

monstre qu'un chasseur ! Marc tire et cette fois on voit un grand remous. Certainement l'hippopotame culbute ; c'est un de ses pieds, non plus le mufle, qui paraît et fait jaillir l'eau. Nouvelle balle ; nouvelle culbute ; tous nos pagayeurs, sur la rive et dans les baleinières, trépignent d'enthousiasme. Puis plus rien. On attend.

Nous avons attendu jusqu'au soir, sur l'assurance que nous donnent nos gens que le monstre est tué, que, dans quelques heures, il va reparaître, ventre en l'air, et que s'il ne revient plus respirer, c'est bien la preuve qu'il est mort. L'étrange, c'est que les autres, les quatre autres, restent obstinément à la même place, tout près de nous, malgré les quelques décharges qu'ils reçoivent encore, comme ignorants du danger, ou peut-être, à la manière des am'raïs et des canards, pour n'abandonner point le compagnon blessé.

Je voudrais savoir quand peuvent bien dormir les hippopotames ? Durant toute la nuit, ils pâturent. Le jour ils vivent dans l'eau, d'où ils sont forcés de sortir la tête, toutes les cinq minutes, pour respirer [1].

Le soir tombe. Il faut trouver un endroit où puissent coucher nos pagayeurs. Mais, désireux cette fois de n'abandonner point la partie, c'est en aval que nous camperons, avec l'espoir que le courant ramènera vers nous le cadavre de l'hippopotame. Nous voici donc redéfaisant encore une fois notre route.

Nous n'avions pas fait cinq cents mètres, longeant l'autre rive (Tchad) que Gabriel se précipitait vers moi, très excité : « Un lion, un lion ! » Je bondis à l'avant, mais ne vois rien. « Là, tout près de nous. Couché dans les herbes. Il dort. » Et son doigt désigne, à une vingtaine de mètres, ce qu'il s'impatiente que je ne parvienne pas

1. Lisant ensuite l'excellent livre de Christy, *Big game and pigmies*, je fus particulièrement amusé de le voir se poser la même question au sujet des éléphants. Selon lui, ces grands animaux, n'ont besoin que de très peu de sommeil et ne s'assoupissent presque jamais.

à distinguer. Et, si le fauve est aussi près qu'il le dit, je m'étonne qu'il ne déloge point, car pour grimper sur le caisson de la baleinière, j'ai culbuté bruyamment une cantine. La baleinière de Marc est tout près. Armé du *Holland* il se hisse sur le shimbeck ; et lui non plus ne distingue rien d'abord ; mais soudain, tout près de nous en effet, un lion qui me paraît de belle taille, se dresse. Trois coups de feu partent à la fois. Aucun n'a porté. Mais tandis que je suivais des yeux le lion qui disparaît en un instant, il a dû se passer je ne sais quoi de peu ordinaire, car aussitôt après je vois quatre, cinq, dix hommes sauter de la baleinière dans le Logone, plonger à qui mieux mieux. Même Gabriel, tout vêtu, se jette à l'eau. Un instant je crains un accident, une noyade... Je ne comprends qu'un peu plus tard ceci : Marc, fort incertainement perché sur le toit du shimbeck, avait perdu l'équilibre, par suite du recul du *Holland*. Il n'avait pu se raccrocher au toit, qu'en lâchant son fusil qui venait de disparaître dans le Logone ; d'où la précipitation des hommes.

Cinq minutes de recherche au fond de l'eau, et le *Holland* est retrouvé.

Nous voici campés sur la rive du Cameroun exactement en face de l'endroit où nous avons vu le lion. C'est une extrémité d'île très étroite ; on est presque dans l'eau. Je crains que la nuit ne soit froide. Tous, presque tous nos pagayeurs toussent déjà. Le bois qu'ils ont apporté pour les feux sera-t-il suffisant ? Que faire ? S'il y avait de la lune, nous repartirions presque aussitôt ; mais le dernier quartier se lèvera très tard. Du reste ils auraient plus froid encore sur la baleinière, même en pagayant et ils préfèrent, nous disent-ils, ne quitter leurs maigres feux que le matin. Et pas un d'eux ne se plaint, ne proteste... Au contraire, même toussant affreusement d'une grosse toux rauque, ils sourient

encore. Comme je comprends que Coppet se soit attaché à ces braves Saras ![1]

8 mars.

Le thermomètre marque ce matin 8°. Les Saras ont toussé, craché, râlé fort avant dans la nuit. Malgré les « boules Quies » j'entendais les sifflements, les gargouillements de leurs souffles. Encore deux nuits pareilles et c'en serait fait d'eux. Il faut que nous trouvions le moyen de coucher dans un village, et qu'ils y puissent trouver un abri.

Ce matin, en dédommagement de la mauvaise nuit, grande joie : l'hippopotame mort est en vue. Cela semble un tas d'herbes, une motte, près de la rive escarpée, formant îlot. Nous envoyons une des baleinières en reconnaissance. C'est lui ! Trépignements et hurlements de joie des hommes.

Nous interrompons le breakfast et, montés sur une autre baleinière, rejoignons le monstre. Il est échoué sur un bas-fond, d'où l'on a le plus grand mal à le déloger. On le pousse avec des perches, mais sans ensemble aucun ; les efforts s'éparpillent et tous nos hommes parlent à la fois. Ces indigènes, si près de la nature et qu'on pourrait croire fort habiles pour ces simples travaux, sont d'une maladresse et d'une sottise incroyable, dès qu'il s'agit d'inventer un geste nouveau. Tandis que tous prennent l'animal d'un côté, l'un d'entre eux, de la baleinière, fichant sa perche en travers, contrarie les efforts des autres. Malheureusement, les quelques-uns d'entre nous qui pourraient les commander, ne

1. J'ai plaisir à lire, dans la relation de voyage de Bruneau de Laborie (p. 356), qui d'abord s'irrite de certains défauts des indigènes de ce pays, défauts qui contrarient insupportablement nos méthodes et nos habitudes : « On distingue alors, chez ces primitifs, de rudes et fortes qualités, insoupçonnées d'abord ; on les découvre sensibles au bienfait, fidèles dans l'attachement et dans la gratitude, hospitaliers, capables d'oublier leur cupidité pour une libéralité inattendue, leur égoïsme pour une généreuse assistance. »

parlent pas leur langue. Pourtant, une chaîne à la patte, l'hippo finit par se laisser haler par la baleinière de Zézé. Nous remontons dans l'autre baleinière et apprêtons le cinéma. La lumière hélas ! n'est pas bonne. Assez loin de la rive, l'hippopotame échoue de nouveau. C'est à présent seulement que je vois sa tête, que je comprends l'énormité de tout le corps. Ils se mettent à vingt pour le faire rouler sur lui-même, exposant tour à tour le dos, le flanc, puis le ventre rosâtre sur lequel se replient mignonnement des pattes toutes courtes.

Le voici enfin sur la rive et l'on procède au dépeçage. Trente-quatre hommes pleins d'enthousiasme y travaillent à la fois, avec trois machettes et quelques coutelas, ridiculement petits pour une telle besogne. Les autres tiennent les membres ou tirent sur la peau qu'on entaille. Tous crient, se démènent, gesticulent ; mais pas la moindre dispute. Chacun s'amuse et rit. Le lent morcelage, l'émiettement progressif de cette masse, dure deux bonnes heures. Morceau par morceau, tout est enlevé. Les tripes qu'on vidange, l'estomac qu'on ouvre dégagent des odeurs épouvantables. Un vent assez fort heureusement les balaie. Lorsqu'on arrache les poumons, le sang caillé s'échappe de la veine cave, comme un long serpent pourpré, je crois que je vais me trouver mal. Rien n'est rejeté, négligé. Les vautours et les aigles qui tournoient au-dessus de nous seront déçus. Ils deviennent d'instant en instant plus audacieux ; certains, d'une brusque et vaine plongée, nous frôlent presque d'un coup d'aile. Je rentre dans la baleinière prendre un coup de cognac pour me remettre le cœur en place. Il est tout chaviré de dégoût.

Si gros que soit l'animal, Zigla me dit en avoir vu de plus gros encore. Je voudrais connaître son âge. Peut-être pourra-t-on le présumer à l'examen des dents, que je rapporte. Je voudrais voir la cervelle. Je vaincrais mon dégoût pour examiner s'il ne s'y trouve pas de

ces douves hideuses que Ruyters me disait avoir vues dans les boîtes crâniennes des hippopotames d'Abyssinie.

L'on ne peut pourtant pas tout emporter. Nous laissons sur la rive le crâne qu'on a renoncé à ouvrir, une patte de devant, une de derrière et le bassin. Mais voici des Kotokos en pirogue qui seront fort contents de disputer ces morceaux aux vautours.

Nous mangeons à déjeuner un bifteck d'hippopotame, fort bon ma foi ! Puis nous repartons dans des baleinières bardées de chair. L'odeur est infecte ; mais sera pire dans quelques jours. Pour regagner mon lit, j'escalade un pied, passe par-dessus un maxillaire et un gros rouleau de peau plus épaisse qu'aucun tapis. Sur le shimbeck, un amoncellement de débris sanguinolents, de viscères, d'innommables lambeaux empestés que le soleil a mission de boucaner ; et, suspendus aux flancs des baleinières par de longues cordes de palmes, des festons de lanières violacées. Horreur ! à travers le toit du shimbeck il pleut du sang. Même pas du sang : c'est de la sanie. Je regarde, comme le roi Kanut, les gouttes rouges et jaunâtres étoiler le plancher, les cantines, mon sac, le ciel de la moustiquaire sous laquelle je m'abrite. Mais qu'est ceci en regard de la joie des Saras, de leurs rires, de leur reconnaissance ; — en face des horreurs de la nuit !

Vers le soir, une sorte de tornade sèche ; presque pas de vent ; le soleil se voile ; le ciel blanchit, ternit ; l'atmosphère se fait oppressante et l'air paraît irrespirable.

Logone Gana, 9 mars,

Si agréable que soit pour nous le campement sur banc de sable au bord du Logone, il est trop redoutable pour nos pagayeurs, et nous nous résignons à passer la nuit à Gana. Nous abandonnerons le poste à nos gens et coucherons dans ces charniers que sont devenues nos baleinières. Encore Adoum a-t-il soin de faire débarrasser

la mienne des plus nauséabonds morceaux. Le plancher est gluant de sang, ou plus exactement de ce liquide sanguinolent qui s'écoule, non des quartiers de viande, mais des plaques de peau qui tapissent le dessus du shimbeck. Il faudra presque du courage pour se dévêtir. Partout règne une odeur fade et puissante où se mêle parfois, lorsque le vent s'y prête, des relents aigres très peu mystérieux ; car, comme il advient souvent dans ces villages, l'on jette l'ancre, près du poste, au pied du monticule formé de détritus divers et d'excréments. C'est le dépotoir et la sentine du village. L'on ne sait trop, pour descendre à terre, où poser le pied. Encore quand il fait clair peut-on choisir ; mais la nuit est sans lune et le dernier verre de notre photophore vient de claquer [1]. Depuis longtemps les lampes-phares, de système trop perfectionné pour la brousse, sont hors d'usage, et Zézé, pour la cuisine, à besoin de la lanterne-tempête. Aussi lorsqu'un peu plus tard, je veux sortir de ma baleinière, je m'empoicre dans une immonde fondrière. Forcé de changer de souliers, de pantalon, de chaussettes. Tout ceci, tâtonnant dans le noir.

J'admire que nous trouvions, malgré tous ces dégoûts, un peu d'appétit pour faire honneur au dîner qui nous attend sur la rive, un peu à l'écart des odeurs. Sitôt ensuite, aidés de l'infirmier, nous faisons subir à deux de nos Saras, les plus malades, un énergique traitement de ventouses scarifiées. La confiance avec laquelle ces pauvres gens s'abandonnent à nous est émouvante. Faute de mieux, nous devons nous servir de nos gobelets de table comme ventouses. En quittant le poste, après les pansements, je trouve le moyen de me précipiter du haut de la terrasse, m'avançant où je n'avais pas vu que je n'avais plus pied. Mais les détritus font une

1. Quelques jours plus tard nous en retrouverons un à demi brisé dans une cantine.

couche pleine de mollesse. Je n'ose me tâter, mais renifle... Je n'ai rien.

Grande difficulté d'obtenir quelques calebasses de mil pour le repas du soir de nos hommes. « Il n'y en a pas » répond le chef, un vieux birbe à l'air abruti. Même réponse lorsque nous parlons d'envoyer au village suivant un homme à cheval pour avertir que, demain soir, l'on tienne tout prêts des gâteaux de mil. « En pirogue, alors ? » Le chef explique que la pirogue n'arriverait pas avant nous — ce dont je reste peu convaincu. Mais le garde qui nous accompagne nous explique, après que le birbe s'est éloigné, que nous avons affaire à un chef qui n'a aucune autorité sur ses hommes, craint de se faire mal voir et n'ose rien leur demander. Puis, comme il craint également de nous déplaire, le voici qui nous apporte trois poulets et quelques œufs — que nous payons il va sans dire, et plutôt trop. La quantité de mil apportée est manifestement insuffisante, mais nos hommes mangeront d'autant plus de viande. Il en restera toujours assez pour empester.

Je n'ai pas dit que nous avions mis pied à terre peu avant d'arriver au village. Campagne monotone, ex-champs de mil semés de palmiers doums ; chaque palme-éventail porte un vautour ou un marabout. Parfois le palmier n'est plus qu'un squelette, tout au haut duquel, sur les palmes séchées, quelques grands marabouts dégingandés vous reluquent de haut en bas.

Sitôt après avoir quitté la baleinière, je retrouve, échoué sur la rive, le cadavre du pauvre noyé de l'autre jour, pâle, gonflé et la peau crevée par endroits.

Je n'aurai pas dressé le bilan exact de ce jour si j'omets Browning et Milton. Relu avec ravissement, transport, quelques sonnets, le début de *Samson* et de longs passages du *Paradise lost ;* avec moins d'enthou-

siasme *In a balcony* de Browning, qui m'avait laissé meilleur souvenir. Il y a souvent avantage à ne point parfaitement comprendre. Mon imagination prêtait au mirage et diaprait généreusement mes incertitudes. A présent que j'y vois plus net, je suis un peu déçu.

Etendu sous ma moustiquaire, j'ai lu avec une sorte de frénésie (qui a fini par me donner un fort mal de tête). Je ne me souviens pas avoir jamais porté sur un texte un regard plus perspicace, plus avide et plus frémissant, ni chargé de plus d'appétit.

C'est sans doute pour Jules Romains [1] que Milton écrivait :

... Why was the sight
To such a tender ball as th'eye confin'd ?
So obvious and so easye to be quenched ?
And not, as feeling, through all parts diffus'd,
That she (the soul) might look at will through every pore ?

Grand désir de marche ; à ceci je reconnais que je vais mieux. La baleinière me dépose, avec Adoum, l'interprète Zigla et un garde, devant le village de Divel. Nous devons nous retrouver devant Gofa, où il y a de grandes chances que nous arrivions avant la baleinière, marchant aussi vite qu'elle et coupant les détours du fleuve. Dix heures. Il fait chaud déjà, mais l'air est léger, presque vif. J'ai pris mon fusil ; le garde a le Moser. Au sortir du village, quelques petits canards bruns, les meilleurs [2] — que je manque misérablement. Du moins celui que je blesse d'abord réussit à s'enfuir tandis que la seconde détente percute la cartouche sans la faire partir. Ces ratés sont exaspérants. Tout à l'heure le Moser percutera vainement six cartouches ; mais du moins, quand nous les avons achetées à Brazza-

1. Ou pour son ami Farigoule, auteur de *la Vision extrarétinienne.*

2. Non, je crois, à présent, que les meilleurs sont les plus gros crêtés de noir, de la grosseur d'une oie, aux ailes vertes et mordorées.

ville, l'on nous a prévenus de la mauvaise qualité de la marchandise, reliquat du stock allemand. C'est contre une troupe d'am'raïs que s'exerce notre impuissance. Au sortir d'un interminable champ de hautes herbes, où l'on avance, suivant l'étroit sentier, les mains en avant faisant chasse-chaume, sans rien voir que l'endroit où l'on doit mettre le pas suivant — un vaste espace qu'a dévasté l'incendie annuel, où déjà repousse, au pied des chaumes brûlés, l'herbe verte. En se dressant on aperçoit, à deux cents mètres de nous, les am'raïs qui déjà, nous ayant senti venir, lèvent tous la tête. Et d'abord je n'en distingue que deux ; mais quand, à l'approche du garde, ils commencent à fuir, tous en file, l'un suivant l'autre à la manière des indigènes, j'en compte quarante-huit ou cinquante. Ils parcourent quelques mètres, puis s'arrêtent et se retournent ; la curiosité semble l'emporter sur la peur. Un coup part ; tous bondissent en avant ; un peu de désordre rompt la disposition de la troupe. Certains font au-dessus des chaumes de grands bonds en hauteur, sans doute pour dominer la situation. Mais ils ne vont pas loin, et de nouveau tous se retournent. Ils semblent attendre, vous inviter à les poursuivre. De loin nous assistons à ce manège, qui se répète plusieurs fois — qui va se répéter encore si nous ne rappelons le garde à grands cris. Le soleil commence à taper ferme et nous ne voulons pas risquer de laisser passer la baleinière.

Un peu plus loin, deux gros canards noirs. Confus de mon premier échec, je passe à l'interprète mon fusil ; mais il n'est pas plus heureux que moi. Les canards s'envolent avant d'être à portée.

Un peu plus tard, nouvelle troupe d'am'raïs ; ils ne sont cette fois qu'une douzaine, mais tout près. C'est au tour d'Adoum de les manquer.

Nous ramassons en cours de route, sous des arbres buissonneux, de petits fruits de la couleur, forme et

grosseur de dattes sèches. Une mince enveloppe fragile protège un noyau qu'enveloppe un millimètre de pulpe sèche, sucrée et savoureuse jusqu'à l'âpreté. La dent s'y agace, car cette chair adhère au noyau. Cela occupe agréablement la soif.

J'attends patiemment la baleinière, sur ce même banc de sable où Marc photographiait les petits enfants pêcheurs. L'odeur de la viande d'hippo est à présent si forte que peu s'en faut qu'on ne sente les baleinières avant de les voir. Je comprends pourquoi j'avais si grande envie de faire la route à pied, tout à l'heure.

Zigla qui m'avait un instant quitté pour parlementer avec le chef de Gofa et tâcher d'obtenir du mil, revient sans les boules, et avec mon fusil brisé. Que de reproches je me fais de le lui avoir confié ! Adoum avait oublié de me dire que, l'attache de la bretelle ayant cédé, on avait remplacé la virole d'acier par une insuffisante clavette de bois. Non avertis, nous n'y avions pas pris garde. Il eût fallu ne porter l'arme en bandoulière qu'avec précaution ; elle s'était brusquement détachée de l'épaule de Zigla. Mais je n'aurais point cru que la crosse d'un fusil, tombant de si peu haut, dût se briser. « On va pouvoir le rafistoler avec des ficelles », m'affirme Zigla, qui pourrait être un peu plus confus, me semble-t-il. Mais, ne possédant rien, l'indigène...

C'est maintenant aussi le capita de ma baleinière, du moins celui qui d'abord commandait la baleinière de Marc — et qu'on a fait passer sur la mienne, en remplacement de l'incapable — qui tombe malade. Il grelotte de fièvre au chevet de mon lit, à côté du petit Sara à qui nous avons mis des ventouses. Tous deux s'endorment bientôt ; moi aussi sous ma moustiquaire, après un petit coup de Milton.

A quatre heures, arrêt au village de Karsé (Cameroun). Je monte dans la baleinière de Marc pour le thé. C'est à ce village que nous avions vu les premières femmes à lèvres ornées de plateaux. Ce sont, paraît-il, les compagnes des Massas qui se sont enfuis de leurs villages, naguère, pour se soustraire aux travaux de la route de Moosgoum. Ils s'apprêtent à revenir, nous dit-on.

Les indigènes, d'après ce que nous dit Zigla (un des noirs les plus intelligents que nous ayons rencontrés), auraient un plus grand nombre de femmes aujourd'hui, parce que, en cas de contestation, répudiation, ils trouvent facilement appui auprès du juge blanc pour se faire rendre la dot ; que d'autre part ils n'ont plus à craindre les razzias ; et qu'enfin et surtout, si, pour payer l'impôt, le chef du village va trouver un indigène et lui dit : tu as plusieurs bœufs ; on va en vendre un pour parfaire la capitation, il ne peut la même chose avec les femmes. Alors, mieux vaut acheter une femme qu'un bœuf. (Ajouter que l'indigène fait travailler la femme et ne fait pas travailler le bœuf.)

Les Kotokos se plaignent qu'à notre dernier passage nos pagayeurs aient fait main basse sur deux perches. Ceux-ci avouent. Nous proposons deux francs par perche. Les Kotokos haussent les épaules. Ils ont besoin de ces perches et demandent qu'on les leur rende. Rien n'est plus difficile à trouver, dans le pays, que des tiges d'arbre de près de 5 mètres de long.

(*à suivre*) ANDRÉ GIDE

PETITS TEXTES

(*Commentaires de gravures*)

LA JEUNE MÈRE

Cette après-midi de la plus belle saison est aussi pleine qu'une orange dont la maturité se prononce.

Le jardin dans son entière vigueur, la lumière, la vie, traversent lentement l'époque de la perfection de leur nature. On dirait que toutes choses, depuis l'origine, n'ont fait que mûrir cet éclat de quelques instants. Le bonheur est visible comme le soleil.

La jeune mère respire le plus pur de sa même substance dans les joues du petit enfant qu'elle tient. Elle le serre contre soi, pour qu'il demeure toujours elle-même.

Elle étreint celui qu'elle fit. Elle oublie et se réjouit de s'être donnée, puisqu'elle se reprend et se retrouve indéfiniment par le tendre contact de cette chair dont la fraîcheur l'enivre. Et vainement ses belles mains pressent le fruit qu'elle a formé, elle se sent toute pure, et comme une vierge comblée.

Ses yeux distraits caressent les feuillages, les fleurs, et le splendide ensemble du monde.

Elle est comme un Philosophe et un Sage naturel qui a trouvé son idée, et qui s'est construit ce qu'il lui fallait.

Elle doute si le centre de l'univers est dans son cœur, ou dans ce petit cœur qui bat entre ses bras, et qui fait vivre à son tour toutes choses.

L'HOMME VOLANT

Ce qui lui est impossible ; qui lui est interdit par sa nature, cela est une tentation perpétuelle pour l'homme. Il ne peut rien concevoir de pire que de vivre comme lui-même. C'est pourquoi il envie les poissons d'être si libres dans leurs jeux avec la mer ; et de s'amuser de sa profondeur aussi aisément qu'ils se dépensent à la surface.

Nous sommes bien plus jaloux encore des êtres qui se meuvent dans les airs, où ils nous semblent si heureux. Leur nécessité est notre caprice. Le mode obligatoire de leur vie est le type même de nos rêves.

Nous avons donc fini par faire ce qu'il fallait pour être semblables à ces animaux volants. Nous avons fait des machines de bois et de toile ; nous leur attachons un jet d'air qui les chasse vers le haut ciel, et nous attaquons jusqu'à l'atmosphère la plus rare, au-dessus de tous les nuages. La mort vole avec nous. Elle nous suit dans le soleil, passe les bras de mer, et traverse la carte. Elle regarde Paris comme un crachat. Mais si orgueilleuse soit-elle, et si enivrée de ses grandes chances, elle est bien peu de chose auprès de cet homme qui vole, et qui la considère comme rien.

Ce mépris est le vrai secret de son mouvement.

LA CHASSERESSE

La chasseresse est lasse.

Tout à coup, il faut s'appuyer à un tronc d'arbre ; il faut penser.

La fatigue embrouille et brise la course. Le corps commande, et le but s'évanouit. La jeune femme rouge et rompue se refuse à poursuivre une proie ; tout le mouvement qu'elle s'était donné, voici qu'il se change en choses passées, en choses futures.

Impuissante qu'elle est maintenant, le cerf vient la regarder et la plaindre. Il tend son humide museau vers le sein que l'âme soulève.

Toute la fable peu à peu se rapproche curieusement de la chasseresse harassée, descend des branches et des nues, se risque doucement hors des gîtes. L'un flaire les houseaux, l'autre lèche les mains de cette mortelle si lasse qui cède à l'infinité de la forêt. On peut becqueter ses oreilles.

Toute la fable et toute l'enfance rassurées se rapprochent et se mélangent, à la faveur des ombres et des carrefours de ce repos mystérieux, en qui se confondent la fatigue, les souvenirs, et la rumeur profonde et vague de la vie ou de la forêt.

AUX COURSES

Elixir paraît. Il s'entoure aussitôt de milliers d'images de lui-même, il occupe cent mille âmes. Chacune le voit vainqueur et vaincu.

Ses pas dans l'herbe pure se sentent de l'importance qu'on lui imprime. Il sait bien qu'il va falloir se consumer presque entièrement. Il brillera dans quelques instants, pour quelques instants, sur tous les chevaux de ce monde. Il aura cinq minutes à soutenir dans l'impossible de sa puissance. Rien n'existe au delà de ce feu. Il n'y a point d'avenir.

Les oreilles, les naseaux d'Elixir pressentent le signal. Toute sa peau est infiniment éveillée. Il prend encore de l'air profondément : comme s'il aspirait une âme beaucoup plus grande capable d'une éternité d'énergie. Tout son sang noble et sans mélange l'emplit d'espérance et d'orgueil.

Sa race, sa forme étrangement affilée, sa robe qui n'est que de frissonnements et de soleil, le font un monstre d'élégance et d'éclat.

Irène *portant son fard, ses yeux clairs, et ses perles, ne saurait lutter de beauté avec l'écumant favori. Je ne parie point pour elle.*

Quelle bête éblouissante ! Sur ses canons dorés, il tremble de vigueur et de présence. Son cœur est déjà parti.

DANSE

Pourquoi toute la vie n'est-elle pas une incessante Danse ? Et comment pouvons-nous agir sans une perpétuelle harmonie entre nos actes et leur durée ? — Ne sommes-nous point une chaîne de nos figures successives, et qui se dégagent l'une de l'autre, et qui se répondent comme elles s'opposent ?

Ne pensez-vous pas que toute chose qui ne peut s'accomplir en dansant, appartienne au genre le plus vil de nos actions ?

Si toute l'existence était soumise à la règle noble et souple des ballets ?... Imaginez ceci. Mangez, parlez, marchez, respirez en cadence.

A peine la musique nous soulève, nous obéissons à un autre monde.

Donnez-moi votre main. Entrons dans le temple de nos actes. Entrons en mesure dans l'énergie, et vivons cette nuit comme des dieux !

— Il se fait tard, dites-vous ? — Il est vrai, et la nuit peu à peu se dépouille de tous ces corps dansants accablés de fatigue. Ils s'évanouissent comme les étoiles.

Mais nous, il faut consumer encore ce reste de vigueur dans ce mouvement qui ne nous transporte qu'à l'aurore, ayant foulé toutes les heures de l'amour...

AMAZONE

Ma jument, ma belle jument, nous irons en forêt ne penser qu'à nous-mêmes.

L'air vif, les ombres, les arbres, les écarts, les mouvements de ton mouvement, — les fantômes que le galop furieusement arrache aux ramures, et qu'il rejette à rien derrière soi, — les profonds paysages qu'entr'ouvre et que referme ta course, — et cette étrange transparence tournante des futaies aux colonnes innombrables, quand on les traverse vitement, — que tout cela nous fasse un rêve et une absence éperdue !

Que ton corps emporte mon corps ! Je suis belle comme tu es belle ! Tu es mienne et je suis tienne !... Allons, hop !

Laisse encore que j'assure mon chapeau, que je fixe à mon sein cette rose rouge et solide, et que je prenne du valet cette cravache déliée.

Elle n'est point pour toi, bête blonde ! Elle est pour ces jeunes hommes qui n'osent badiner avec l'amour !

PIANO ET CHANT

La voix vibrante se marie étrangement à la voix abstraite du piano. Le souffle de la rousse, les mains de la châtaine, excitent le temps et la matière.

La chambre vibre. Les murs chantent. La substance de l'air attaquée par une fraîche et forte gorge, entièrement émue par ces milliers de chocs cristallins, et par ces ébranlements volumineux que les cordes d'acier frappées lui communiquent, devient le lieu de transformations admirables. Mon âme tendue reçoit successivement toutes les figures qu'une âme agitée par la vie est capable de former d'elle-même.

Je frémis. Je sens une force inconnue. Je subis la mélancolie et les déchirements de la tendresse dans la solitude. Ecoute encore. Reconnais les formules de l'attente, et considère comme l'angoisse est bien présentée maintenant !

Ce point d'orgue touche aux secrets mêmes de ton être. Ce mouvement est un sommeil dans la forêt. Cet accord surprenant prophétise toute une philosophie, qui jamais ne sera pensée.

Un amour infini passe comme une feuille en tournoyant...

— Quelle voix, mon enfant ! — Vous accompagnez à merveille, mademoiselle !

Toutes mes puissances se retrouvent sur la terre. Elles se sentent lourdes et maladroites. Et la parole a honte.

LA PARURE

Il faut, pour une femme achevée, qu'elle ait été capable de séduire, de s'éprendre, et de produire. Ces trois puissances lui apportent sa perfection.

C'est le corps de la femme qui fait le nœud de sa destinée. Cette chair qui se doit d'être émouvante, d'être émue, et d'être féconde, presque toujours a besoin de l'esprit pour y parvenir. La nature qui compose cette chair ne la forme pas toujours aussi désirable qu'il le faudrait.

La coutume, d'ailleurs, et le climat, la veulent voilée et enveloppée. L'instinct s'en irrite. L'esprit s'en mêle. L'art paraît.

De tous ces vêtements qui nous offusquent ce corps dont la douceur est si importante, l'art s'essaye de faire des moyens très insidieux de la politique du nu.

Par la draperie, par la délicatesse des tissus, et par les charmes des lignes ; par le jeu subtil de ce qu'on abandonne aux regards et de ce qu'on leur refuse, un corps qui est, après tout, chose si simple et si claire, devient un objet métaphysique. Notre déraison calcule ainsi : Tout ce qui a du prix, se cache, donc ce qui se cache est précieux.

Femmes, femmes, il faut plaire ! Si vous nous déplaisez, le monde périra.

L'ATTENTAT

Il nous faut de l'argent. Nous l'irons prendre où il se trouve. Nous n'aimons le travail ni l'incertitude. Nous ne sommes laborieux ni joueurs. Nous achèterons des pistolets et des masques de soie fine. Un bas de femme fera l'affaire. Nous irons au bois combiner la chose ; au café, étudier l'indicateur des chemins de fer. Nous prendrons ce beau train de nuit. Il est plein de riches qui dorment. Nous savons qu'à tel point de sa route il doit ralentir son allure. Nous mettrons là nos amis avec la voiture qu'ils auront volée. Nous attendrons. Tu quitteras ta place à l'heure marquée par les autres circonstances. Je me tiendrai dans le passage, huit coups dans chaque main. Tu feras brusquement la lumière. Tu feras brusquement la grande entrée qui bloque les cœurs et les membres. Il ne faudra tuer que les courageux...

— Il y a bien des calculs et des risques dans cette affaire. Il y a des misérables qui n'abandonnent aux camarades que des portefeuilles fallacieux. On n'a pas le temps de compter. Il y a aussi les roues épouvantables du train que l'on fuit. Il y a les battues dans la campagne, et les fils où l'on se prend dans les ténèbres. Au petit jour, il y a une cigarette qui tombe morte des lèvres, et un homme comme tous les autres, dont le doigt pèse déjà sur un crochet de sonnette...

BRIC - A - BRAC

Un buste. Un lit de fer. Un abat-jour, une « Géométrie ». Tous les objets que l'homme a pu se donner pour son usage, lui sont enfin repris par le mouvement de ce monde.

L'on s'en dégoûte ; ou l'on meurt ; ou l'on s'appauvrit. Parfois c'est la richesse qui survient, et qui nous dépouille des choses qui nous servaient, et qui ne seraient plus assez belles.

L'heure sonne toujours du brocanteur. L'heure aux mille chemins vient toujours pour les malheureux ustensiles. Voici que les meubles sont sans patrie, les bibelots sont orphelins, les tristes livres ont perdu leur âme.

Ils tomberont dans le désordre. Ils voisineront sans se reconnaître.

Ils ne sont plus utiles, ni agréables, ni protégés par des pénates bien définis. Il en résulte de grands opprobres : une pendule est dans une cuvette. La marmite au miroir s'accote et se contemple.

Pauvres choses ! Il en est qui restent deux mois dans ces enfers. D'autres y sont pour un demi-siècle.

Mais il arrive toujours qu'enfin l'amateur se présente. Même ce pot fêlé n'est pas sans quelque chance de résurrection. Les idées ont changé, et il ira peut-être au Louvre.

L'ÉCRAN

Sur la toile tendue, sur le plan toujours pur où la vie ni le sang même ne laissent point de traces, les événements les plus complexes se reproduisent autant de fois que l'on veut.

Les actions sont hâtées, ou sont ralenties. L'ordre des faits peut être renversé. Les morts revivent et rient.

Chacun voit de ses yeux que tout ce qui est, est superficiel.

Tout ce qui fut lumière est extrait du temps ordinaire. Cela devient et redevient au milieu des ténèbres. On voit toute la précision du réel revêtir tous les attributs du rêve.

C'est un rêve artificiel. C'est aussi une mémoire extérieure, et douée d'une perfection mécanique. Enfin, par le moyen des arrêts et des grossissements, l'attention elle-même est figurée.

Mon âme est divisée par ces prestiges.

Elle vit sur la toile toute-puissante et mouvementée ; elle participe aux passions des fantômes qui s'y produisent. Elle s'imprègne de leurs manières : comment on sourit, comment on déclare son amour ; comment on franchit un mur ; comment on tue ; comment on réfléchit visiblement...

Mais l'autre effet de ces images est plus étrange. Cette facilité critique la vie. Que valent désormais ces actions et ces émotions dont je vois les échanges, et la monotone diversité ? — Je n'ai plus envie de vivre, car ce n'est plus que ressembler. Je sais l'avenir par cœur.

1922 PAUL VALÉRY
de l'Académie Française.

LA MÉTAMORPHOSE

I

Un matin, au sortir d'un rêve agité, Grégoire Samsa s'éveilla transformé dans son lit en une formidable vermine. Il était couché sur le dos, un dos dur comme une cuirasse, et, en levant un peu la tête, il s'aperçut qu'il avait un ventre brun en forme de voûte divisé par des nervures arquées. La couverture à peine retenue par le sommet de cet édifice était près de tomber complètement, et les pattes de Grégoire, pitoyablement minces pour son gros corps, papillotaient devant ses yeux.

« Que m'est-il arrivé ? » pensa-t-il. Ce n'était pourtant pas un rêve : sa chambre, une vraie chambre d'homme quoique un peu petite à vrai dire, se tenait bien sage entre ses quatre murs habituels. Au-dessus de la table où s'étalait la collection d'échantillons de drap — Grégoire était voyageur de commerce — on pouvait toujours voir la gravure qu'il avait découpée récemment dans un magazine et entourée d'un joli cadre doré. Cette image représentait une dame assise bien droit, avec une toque et un tour de cou en fourrure ; elle offrait aux regards des amateurs un lourd manchon dans lequel son bras s'engouffrait jusqu'au coude.

Grégoire regarda par la fenêtre ; on entendait des gouttes de pluie sur le zinc ; ce temps brouillé le rendit tout mélancolique : « Si je me rendormais encore un peu pour oublier toutes ces bêtises », pensa-t-il ; mais c'était

absolument impossible ; il avait l'habitude de dormir sur le côté droit et ne pouvait arriver dans sa situation présente à adopter la position voulue. Il avait beau essayer de se jeter violemment sur le flanc, il revenait toujours sur le dos avec un petit mouvement de balançoire. Il essaya bien cent fois en fermant les yeux, pour ne pas voir les vibrations de ses jambes, et n'abandonna la partie qu'en ressentant au côté une sorte de douleur sourde qu'il n'avait jamais éprouvée.

« Quel métier, pensa-t-il, quel métier ai-je été choisir ! Tous les jours en voyage ! Des ennuis pires que dans le commerce de mes parents ! et par dessus le marché cette plaie des voyages : les changements de trains, les correspondances qu'on rate, les mauvais repas qu'il faut prendre n'importe quand ; à chaque instant des têtes nouvelles, des gens qu'on ne reverra jamais, avec lesquels il n'y a pas moyen d'être camarades ! Que le diable emporte la boîte ! » Il sentit une petite démangeaison en haut du ventre, s'approcha un peu plus du bois de lit — en se traînant lentement sur le dos — pour pouvoir mieux lever la tête, et aperçut à l'endroit qui le démangeait toute une série de petits points blancs auxquels il ne comprit rien ; il essaya de tâter l'endroit avec une de ses pattes, mais il dut la retirer bien vite car ce contact lui donnait des frissons glacés.

Il reprit sa position primitive. « Il n'y a rien d'aussi abrutissant, pensa-t-il, que de se lever toujours si tôt. L'homme a besoin de son sommeil. Et dire qu'il y a des voyageurs qui vivent comme des femmes de harem ! Quand je retourne à l'hôtel, l'après-midi, pour noter les commandes, je trouve ces messieurs qui n'en sont encore qu'à leur petit déjeuner. Je voudrais voir ce que dirait mon chef si j'essayais chose pareille ; je serais congédié immédiatement. Qui sait d'ailleurs si ce ne serait pas une bonne affaire ! Si je ne me retenais à cause de mes parents, il y a longtemps que j'aurais donné ma démission, je serais allé trouver le patron et je ne lui aurais pas mâché les choses.

Il en serait tombé de son bureau. Voilà encore une drôle de manière : s'asseoir sur le bureau pour parler aux employés du haut d'un trône, surtout quand on est dur d'oreille et qu'il faut que les gens s'approchent tout près ! Enfin, tout espoir n'est pas perdu ; une fois que j'aurai réuni la somme que mes parents lui doivent — cela pourrait bien durer cinq ou six ans — je ferai certainement la chose. Et alors, un point, on tourne la page. En attendant il faut me lever pour le train de cinq heures. »

Il regarda le réveil qui tictaquait sur le coffre. « Dieu du Ciel ! » pensa-t-il ; il était six heures et demie et les aiguilles continuaient à avancer tranquillement ; la demie était même passée : six heures trois quarts n'étaient pas loin. Le réveil n'avait-il donc pas sonné ? Du lit on pouvait pourtant voir que la petite aiguille était bien placée sur quatre heures ; le réveil avait bien sonné. Mais alors il avait pu dormir tranquille malgré ce carillon à fracasser les meubles ? Tranquille, non, son sommeil n'avait pas été tranquille, mais il n'en avait dormi que plus fort. Oui, mais maintenant ? Le premier train partait à sept heures ; pour l'avoir encore il eût fallu se presser comme un fou, et puis la collection d'échantillons n'était pas empaquetée ; enfin, en ce qui le concernait lui-même, Grégoire ne se sentait pas remarquablement dispos. Et puis, même s'il avait attrapé le train, la colère du patron était inévitable, puisque le garçon de courses avait attendu au train de cinq heures et prévenu déjà la maison de son oubli. C'était une créature du patron, un individu servile et bête. Alors... Et s'il se faisait porter malade ? Mais c'était fort ennuyeux et cela semblerait bien suspect, car, depuis cinq ans qu'il était dans la maison, Grégoire n'avait jamais eu la moindre indisposition. Le patron viendrait avec le médecin de la Mutualité, il reprocherait aux parents la paresse de leur fils et couperait court à toute objection en arguant des affirmations du médecin pour lequel il n'y avait jamais de malades, mais seulement des paresseux. Se

tromperait-il d'ailleurs tellement en l'occurrence ? Grégoire se sentait parfaitement en forme, n'eût été ce besoin de dormir vraiment superflu après une si longue nuit ; il avait même un appétit singulier.

Comme il venait de retourner rapidement ces pensées dans sa tête sans pouvoir se décider à quitter le lit, il entendit frapper à la porte, à côté de son chevet, tandis que le réveil sonnait les trois quarts d'heure. « Grégoire ! appelait-on — c'était sa mère. — Il est sept heures moins le quart. Est-ce que tu ne voulais pas prendre le train ? » La douce voix ! Grégoire frémit en s'entendant répondre. On reconnaissait bien son organe, il n'y avait pas à s'y méprendre, c'était bien lui qui parlait, mais il se mêlait à sa voix un piaulement douloureux, impossible à réprimer, qui semblait sortir du tréfonds de son être, et qui ne laissait aux mots leur vraie figure que dans le premier instant pour brouiller ensuite leur résonance au point qu'on se demandait si l'on avait bien entendu. Grégoire aurait voulu détailler sa réponse, mais, dans ces conditions, il se contenta de dire : « Si, si, merci, maman. Je me lève. » Sans doute la porte empêchait-elle de juger du changement survenu dans la voix de Grégoire, car l'explication rassura la mère qui s'éloigna en traînant ses pantoufles. Mais cette petite conversation avait fait remarquer aux autres membres de la famille que Grégoire, contre toute attente, se trouvait encore au lit, et le père s'était mis à frapper à la porte latérale, doucement, mais avec le poing : « Grégoire, Grégoire, criait-il, qu'y a-t-il donc ? » Et au bout d'un moment, sur un ton d'avertissement, et d'une voix plus grave : « Grégoire, Grégoire ! » A l'autre porte latérale, la sœur du jeune homme gémissait doucement : « Grégoire ! Es-tu malade ! As-tu besoin de quelque chose ? — Je suis prêt », répondit des deux côtés Grégoire en s'efforçant de bien prononcer et de séparer largement les mots pour rendre sa voix naturelle. Le père retourna déjeuner ; mais la sœur chuchota encore : « Grégoire,

ouvre-moi, je t'en supplie. » Grégoire n'eut garde de se rendre à cette invitation ; il se félicitait au contraire d'avoir conservé chez lui l'habitude de fermer toujours les portes comme à l'hôtel.

Il allait d'abord se lever tranquillement sans être gêné par personne, s'habiller et surtout déjeuner ; ensuite il serait temps de réfléchir ; ce n'était pas au lit, il le sentait bien, qu'il pourrait trouver une solution raisonnable du problème. Il n'est pas rare d'éprouver à la suite d'une fausse position de ces petits malaises qui disparaissent dès qu'on se lève, et Grégoire était curieux de voir se dissiper petit à petit son hallucination présente. Quant au changement de sa voix, c'était, selon sa conviction intime, le prélude de quelque sérieuse angine, la maladie professionnelle des voyageurs.

Il n'eut aucun mal à rejeter la couverture ; il se gonfla un peu et elle tomba d'elle-même. Mais ensuite Grégoire fut gêné par sa carrure formidable. Pour se lever il lui aurait fallu des bras et des jambes et il ne possédait que de petites pattes en vibration perpétuelle sur lesquelles il n'avait aucun moyen d'action. Avant d'en pouvoir plier une il lui fallait d'abord s'étirer, et, quand il arrivait à exécuter le mouvement voulu, toutes les autres se déchaînaient sans contrôle, le faisant souffrir atrocement. « Ne restons surtout pas inutilement au lit », se dit Grégoire.

Pour en sortir il essaya d'abord de commencer par l'arrière-train ; malheureusement cet arrière-train, qu'il n'avait pas encore vu et dont il ne se faisait pas une idée précise, se révéla à l'expérience très difficile à mouvoir ; la lenteur du procédé l'exaspéra ; il réunit toutes ses forces pour se jeter en avant, mais, ayant mal calculé sa trajectoire, il se heurta violemment contre l'un des montants du lit, et la cuisante douleur qu'il en ressentit lui apprit que la partie inférieure de son corps était sans doute la plus sensible.

Il voulut donc, changeant de tactique, commencer par le

haut du corps et tourna prudemment la tête vers le bord du lit. Il y réussit sans peine, et le reste de sa masse, malgré son poids et son volume, finit par suivre et s'orienter du même côté. Mais quand la tête fut sortie et qu'elle pendit dans le vide, Grégoire eut peur de continuer ; s'il tombait dans cette position, il se briserait le crâne à moins d'un miracle, et ce n'était pas le moment de perdre ses moyens ; mieux valait rester au lit.

Pourtant, lorsque, poussant un soupir après tant de peine, il se retrouva étendu comme auparavant, lorsqu'il vit ses petites pattes se livrer bataille avec plus d'acharnement que jamais, désespérant de trouver aucun moyen de restaurer la paix et l'ordre dans cette société despotique, il recommença à croire qu'il ne pouvait absolument pas rester au lit et qu'il fallait raisonnablement tout sacrifier à la plus petite chance de sortir de là. Il ne s'en rappelait pas moins que les résolutions désespérées ne valent pas la réflexion froide et sage. D'ordinaire dans ces moments-là il concentrait ses regards sur la fenêtre pour en tirer des encouragements et des motifs d'espoir, mais, ce jour-là, la rue n'avait rien à lui dire ; le brouillard empêchait de la voir. « Sept heures, pensa-t-il, déjà sept heures et le brouillard n'a pas plus diminué ! » Il se recoucha un moment, pour ménager sa respiration et ses forces, comme s'il attendait du calme complet le retour de la vie normale.

Puis il se dit : « Avant le quart il faut absolument que je sois debout. D'ici là, d'ailleurs, on aura envoyé quelqu'un de la maison pour me demander, car le magasin ouvre avant sept heures. » Et il se mit à se balancer sur le dos pour sortir du lit dans toute sa longueur et d'une seule pièce. De cette façon il pourrait toujours préserver sa tête en la tenant levée pendant le saut. Son dos, qui lui semblait assez dur, ne risquerait rien sur le tapis. Il ne craignait que le vacarme de sa chute qui allait retentir dans toute la maison, y propageant l'effroi ou tout au moins l'inquiétude.

Quand il eut une moitié du corps hors du lit — avec

la nouvelle méthode c'était plutôt un jeu qu'une corvée, il n'y avait qu'à se balancer par secousses — il se mit à penser à la facilité avec laquelle il aurait pu se lever s'il avait eu un peu d'aide. Deux personnes fortes comme son père et la bonne auraient amplement suffi. Ils n'auraient eu qu'à passer les bras sous son dos rond, le dégager du lit, s'incliner ensuite avec leur fardeau et puis attendre prudemment qu'il eût fini d'opérer son rétablissement sur le sol où il fallait espérer que ses pattes trouveraient enfin leur raison d'être. Mais, même si les portes n'avaient pas été fermées, aurait-il vraiment bien fait d'appeler à l'aide ? A cette idée, malgré tout son malheur, il ne put réprimer un sourire.

L'opération était déjà si avancée qu'en accentuant son mouvement d'escarpolette il se sentait presque perdre l'équilibre ; il lui fallait prendre une décision définitive, car il ne disposait plus que de cinq minutes avant l'écoulement du quart d'heure fatidique ; mais soudain il entendit sonner. « Quelqu'un est venu du magasin », se dit-il, et il sentit son sang se figer tandis que ses petites pattes accéléraient leur sarabande. Il n'entendit rien d'un instant et pensa dans une lueur d'espoir absurde que personne n'allait ouvrir. Mais la bonne, comme toujours, se dirigea d'un pas ferme vers la porte. Le premier mot du visiteur suffit à Grégoire pour l'identifier — c'était le gérant lui-même. Pourquoi fallait-il que Grégoire fût condamné à servir dans une maison où l'on soupçonnait toujours le pire à la moindre inadvertance du personnel ? Ces employés étaient-ils donc tous des fripouilles, sans exception ? Ne se trouvait-il dans leur nombre aucun de ces serviteurs dévoués et fidèles, qui, s'il leur arrive par hasard de s'oublier une ou deux heures le matin, se trouvent si malades de remords qu'ils n'en peuvent plus quitter le lit ? N'aurait-il vraiment pas suffi d'envoyer aux renseignements un apprenti quelconque — si toutefois un pareil interrogatoire était nécessaire — au lieu de déranger immé-

diatement le gérant comme pour montrer à toute la famille — qui n'en pouvait mais —, que l'éclaircissement d'une affaire aussi suspecte ne pouvait être confiée qu'à l'intelligence du grand manitou ? Ces réflexions irritèrent tellement Grégoire qu'il se jeta de toute sa force hors du lit : ce fut le résultat moins d'une détermination véritable que de son irritation. Il en résulta un choc bruyant, mais non le vacarme redouté. Le tapis ayant amorti la chute, et le dos du jeune homme étant plus élastique qu'il ne l'avait d'abord pensé, le bruit sourd ne s'était accompagné d'aucun grabuge. La tête seule avait souffert ; Grégoire, ne l'ayant pas relevée suffisamment, se l'était cognée dans sa chute : il dut la tourner un peu, pour la frotter sur le tapis de douleur et de colère.

« Il y a quelque chose qui vient de tomber là-dedans », déclara le gérant dans la pièce de gauche. Grégoire chercha à se représenter la tête qu'aurait fait ce monsieur s'il lui était arrivé une aventure semblable à la sienne ; car en somme la chose était possible, il fallait en convenir. Mais, comme pour lui donner une réponse brutale, le gérant se mit à marcher de l'autre côté, en faisant craquer ses bottines vernies. Et de l'autre chambre, à droite, la sœur de Grégoire chuchota pour avertir son frère : « Grégoire, le gérant est là. — Je sais », grommela Grégoire ; mais il n'osa pas élever la voix au point que sa sœur pût l'entendre.

« Grégoire, disait maintenant le père dans la pièce de gauche, Monsieur le gérant vient demander pourquoi tu n'es pas parti au premier train. Nous ne savons que lui répondre. D'ailleurs il veut te parler personnellement. Allons, fais-nous le plaisir d'ouvrir la porte. Il aura la bonté d'excuser le désordre de ta chambre ». On entendit le gérant l'interrompre en criant : « Bonjour, Monsieur Samsa ! — Il est malade », lui dit la mère tandis que le père poursuivait son discours, « il est malade, croyez-moi, Monsieur le gérant. Comment aurait-il manqué le train sans cela ? Ce garçon n'a que son commerce dans la tête.

Je me fais même du mauvais sang à voir qu'il ne sort jamais après souper ; croiriez-vous qu'il vient de passer huit jours ici, et qu'il est resté tous les soirs à la maison ? Il s'installe devant la table et il reste là, sans rien dire, à lire le journal ou à étudier ses indicateurs. Sa plus grande débauche, c'est de fabriquer des babioles avec sa scie à contourner. Dernièrement il a travaillé à un petit cadre ; en deux, trois séances, c'était fini. Et joli comme tout ! Vous verrez ça dans sa chambre, vous en serez étonné. Dès que Grégoire ouvrira, vous pourrez regarder. D'ailleurs je suis bien contente que vous ayez eu l'idée de venir. Sans vous, nous n'aurions jamais pu décider Grégoire à ouvrir sa chambre, tant ce garçon est têtu ; il est sûrement malade, bien qu'il n'ait pas voulu en convenir ce matin. — Je vais venir », articula Grégoire avec une lenteur circonspecte ; mais il continua à faire le mort pour ne pas perdre un mot de la conversation. « Je ne puis en effet, Madame, m'expliquer la chose autrement, déclarait le gérant, espérons que ce ne sera rien de grave. Cependant il me faut dire que nous autres commerçants devons souvent — par bonheur ou par malheur, comme vous voudrez — faire passer les affaires avant nos petits malaises. »

« Eh bien ! Monsieur le gérant peut-il entrer maintenant ? » demanda le père impatienté en frappant de nouveau à la porte. « Non », dit Grégoire. A gauche il y eut un silence pénible, à droite la sœur se mit à sangloter.

Pourquoi n'allait-elle pas rejoindre les autres ? Sans doute venait-elle seulement de se lever et n'était-elle pas encore vêtue. Et pourquoi donc pleurait-elle ? Parce qu'il ne se levait pas pour faire entrer le gérant, qu'il risquait de perdre son poste et que le patron recommencerait à accabler ses parents des mêmes réclamations qu'autrefois ? Soucis vraiment déplacés ! Grégoire était encore là, et ne pensait pas le moins du monde à abandonner sa famille. En cet instant évidemment il gisait sur un tapis et personne

en le voyant dans cet état n'aurait pu exiger sérieusement qu'il fît entrer le gérant dans sa chambre. Mais ce n'était tout de même pas à cause de cette petite impolitesse, qu'il trouverait d'ailleurs bien le moyen de faire excuser plus tard, qu'on allait le mettre immédiatement à la porte. Et Grégoire trouva qu'il eût été plus raisonnable en ce moment de le laisser tranquille que de l'accabler de discours et de gémissements. Mais c'était justement l'incertitude des autres qui causait leur inquiétude et les excusait d'agir ainsi.

Maintenant le gérant élevait la voix : « Monsieur Samsa, criait-il, que se passe-t-il donc ? Vous vous barricadez là dans votre chambre, vous ne répondez que par oui ou non, vous plongez inutilement vos parents dans l'angoisse et vous négligez vos devoirs professionnels, je l'ajoute entre parenthèses, d'une façon complètement inouïe ! Je parle ici au nom de vos parents et de votre directeur, et je vous prie très sérieusement de nous donner immédiatement une explication des plus nettes. Je suis complètement stupéfait. Je vous prenais pour un garçon tranquille, raisonnable, et voilà que tout d'un coup vous vous donnez des airs de vouloir étonner la galerie par vos extravagances ! Monsieur le directeur, en me parlant ce matin de votre absence, m'en proposait une interprétation que j'ai repoussée ; il faisait allusion aux encaissements qu'on vous a confiés depuis peu ; j'ai engagé ma parole d'honneur que cela n'avait rien à voir dans l'affaire. Mais maintenant je suis bien obligé de constater votre entêtement, et je vous assure, Monsieur Samsa, que cela m'ôte toute envie de reprendre jamais votre défense. Votre situation n'est pourtant pas si solide ! J'avais d'abord l'intention de vous dire cela en tête à tête, mais puisque vous me faites perdre inutilement mon temps ici, je ne vois plus de raison de me taire devant vos parents. Sachez donc que votre travail de ces derniers temps ne nous a pas donné satisfaction ; nous reconnaissons, je le veux bien, que la saison n'est pas

propice aux grandes affaires, mais apprenez, Monsieur Samsa, qu'une saison sans aucune affaire, cela ne peut, ne doit et ne saurait exister. »

Grégoire était hors de lui ; son désarroi lui fit oublier toute prudence : « Mais, Monsieur le gérant, cria-t-il, je vais vous ouvrir immédiatement, je vous ouvre ! J'ai éprouvé un léger malaise, un vertige qui m'a empêché de me lever. Je suis encore dans mon lit, mais les forces me reviennent. Je me lève ; encore une seconde de patience, ça ne va pas tout à fait aussi bien que je pensais. Mais je me sens quand même beaucoup mieux. Comment la maladie peut-elle vous prendre si vite ? Hier soir encore je n'allais pas trop mal, demandez à mes parents ; et pourtant si : hier soir j'ai éprouvé un petit symptôme. On aurait bien dû le remarquer. Pourquoi n'ai-je pas prévenu au magasin ! Mais voilà, on se figure toujours qu'on résistera à la maladie sans avoir à garder la chambre. Monsieur le gérant, épargnez mes parents. Les reproches que vous m'avez faits tout à l'heure sont vraiment dépourvus de fondement ; on ne m'en avait d'ailleurs jamais rien dit. Vous n'avez peut-être pas vu les dernières commandes que j'ai envoyées? Je vais partir au train de huit heures ; ces quelques instants de repos m'ont fait du bien. Je ne veux pas vous faire perdre votre temps, Monsieur le gérant, je vais arriver tout de suite au magasin, ayez la bonté d'en prévenir Monsieur le directeur et de me recommander à sa bienveillance ».

Tout en lâchant ce flot de paroles sans trop savoir ce qu'il disait, Grégoire, avec une facilité due à ses exercices précédents, s'était approché du coffre contre lequel il essayait maintenant de se lever. Il voulait, — mais parfaitement ! — il voulait ouvrir la porte, il voulait se faire voir et parler au gérant ; il était curieux de connaître l'impression qu'il allait produire sur ces gens qui réclamaient si impérieusement sa présence. S'il les effrayait, c'était rassurant, car il cessait d'être responsable, et si les autres prenaient bien la

chose, à quoi bon se tracasser ? Il pourrait encore en se pressant prendre le train de huit heures à la gare. Le coffre était lisse et Grégoire glissa dessus plusieurs fois, mais dans un élan suprême il réussit à se tenir debout ; il ne faisait plus attention aux souffrances qu'il éprouvait dans l'abdomen, quelque cuisantes qu'elles fussent. Il se laissa tomber en avant sur le dossier d'une chaise voisine, et s'y maintint en se cramponnant des pattes contre les bords. Alors, se trouvant enfin maître de son corps, il observa le plus grand silence pour écouter parler le gérant.

« Avez-vous compris un seul mot de son histoire ? demandait cet homme à ses parents, j'espère tout de même qu'il ne veut pas se moquer de nous ? — Mon Dieu, mon Dieu ! s'écriait la mère déjà en larmes, il est peut-être gravement malade, et nous qui passons notre temps à le torturer ! Grete ! Grete ! » appela-t-elle. « Maman ! » répondit la fille à travers l'autre cloison, car elles étaient séparées par la chambre de Grégoire. « Va chercher le médecin immédiatement. Notre Grégoire est malade ! Un médecin, vite, vite ! L'as-tu entendu parler ? — C'était une voix d'animal », déclara le gérant ; après les cris des deux femmes on eût dit qu'il parlait tout bas. « Anna, Anna ! » cria le père à travers le vestibule pour être entendu de la cuisine : « Allez vite chercher un serrurier. » Et déjà les deux petites — comment Grete avait-elle fait pour être habillée si vite ? — filaient dans le couloir avec un bruit de robes et ouvraient la porte d'un seul coup ; on ne l'entendit pas se refermer ; sans doute l'avaient-elles laissée ouverte, comme dans les maisons où un grand malheur vient d'arriver.

Grégoire cependant était devenu bien plus calme. Sans doute on n'avait pas compris ses paroles bien qu'elles lui eussent paru fort claires, plus claires même que la première fois, par suite de l'accoutumance. Mais du moins on commençait à se rendre compte que son cas n'était pas normal et on s'apprêtait à lui venir en aide. L'assurance et

le sang-froid avec lequel les premières mesures avaient été prises lui réconfortaient l'esprit. Il se sentait réintégré dans la société humaine, et il attendait du médecin et du serrurier, sans faire entre eux trop de différence, des exploits grandioses et surprenants. Afin de s'éclaircir la voix pour la conversation qu'il allait avoir à soutenir, il toussa un peu, mais le plus doucement possible, car il craignait que sa toux ne sonnât pas comme celle d'un homme ; il n'osait plus s'en rapporter là-dessus à son propre jugement. Entre temps un grand silence s'était fait dans la pièce contiguë. Peut-être ses parents s'étaient-ils assis à table pour un conciliabule secret, peut-être aussi tout le monde était-il en train d'écouter à la porte.

Grégoire se dirigea lentement vers elle avec sa chaise ; là il abandonna le siège, se jeta contre la porte et se maintint debout en s'aidant du bois — car le bout de ses pattes secrétait une substance collante — puis se reposa un moment de son effort ; après quoi il essaya de faire tourner la clef dans la serrure avec sa bouche. Comment saisir la clef ? S'il n'avait pas de vraies dents, il possédait en revanche des mâchoires très robustes et il arriva effectivement à remuer la clef en négligeant le mal qu'il pouvait se faire ; il lui coulait de la bouche un liquide brunâtre qui se répandait sur la serrure, puis s'égouttait sur le tapis. « Ecoutez, disait le gérant dans la pièce voisine, il est en train de tourner la clef ». Ce fut un encouragement bien précieux pour Grégoire ; il aurait voulu que son père, sa mère, tout le monde enfin, se mît à lui crier : « Courage, Grégoire, vas-y, pousse donc ! » Et dans l'idée que tout le monde enfin suivait ses efforts avec une attention passionnée il se cramponnait au morceau à pleine mâchoire, de toutes ses forces, presque jusqu'à l'inconscience. Suivant les progrès de la giration de la clef, il dansait autour de la serrure, se maintenant simplement de la bouche, se pendait même après l'anneau s'il était nécessaire et le ramenait en bas de tout le poids de son corps. Le déclic clair du

pêne qui avait cédé sonna le réveil de Grégoire. « Je me suis passé du serrurier », se dit-il avec un soupir de soulagement, et il posa sa tête sur la poignée pour finir d'ouvrir.

Cette méthode, la seule possible, empêcha les autres de le voir un bon moment, même avec la porte ouverte. Il lui fallait contourner l'un des battants avec la plus grande prudence pour ne pas rater son entrée en s'étalant sur le dos ; il s'y escrimait encore, toute son attention absorbée par la manœuvre, quand il entendit son chef pousser un de ces « Oh ! » sonores, tels qu'en produisent les mugissements du vent, et le vit — le gérant était près de la porte, — presser la main sur sa bouche ouverte et battre en retraite comme si quelque force invisible et d'intensité constante l'eût repoussé de cet endroit. La mère, qui était restée là, malgré la présence du gérant, avec ses cheveux en bataille encore pleins du désordre de la nuit, commença par regarder le père en joignant les mains, puis fit deux pas dans la direction de Grégoire et tomba enfin au centre du cercle de famille, au milieu de ses jupes qui s'étalèrent autour d'elle tandis que son visage, s'affaissant sur son sein, devenait absolument introuvable. Le père serra les poings d'un air méchant, comme pour rejeter Grégoire dans sa chambre, regarda la salle à manger d'un œil perplexe, se couvrit les yeux de ses mains et pleura avec de gros sanglots qui agitaient sa puissante poitrine.

Grégoire s'abstint donc de pénétrer dans la pièce, il se contenta de s'appuyer sur le battant fermé de la porte, ne laissant voir que la moitié de son corps, et, tout en haut, sa tête penchée sur le côté pour guetter la suite. Cependant le temps s'était beaucoup éclairci ; on voyait nettement de l'autre côté de la rue un morceau de la maison d'en face, un long hôpital noirâtre, avec les fenêtres régulières qui trouaient durement sa façade ; il pleuvait encore, mais par grandes gouttes bien séparées qui tombaient sur le sol une par une. La vaisselle du petit déjeuner s'étalait abondamment sur la table, car ce repas était pour le

père le plus important du jour ; il le prolongeait des heures entières par la lecture de divers journaux. Sur la cloison on pouvait voir Grégoire photographié en lieutenant, comme au temps de son service, souriant, la main sur son sabre, heureux de vivre, et semblant par son allure exiger le respect de sa tenue. La porte de la pièce étant ouverte, on découvrait à travers celle du vestibule l'espace qui s'étendait au delà du palier et les premières marches de l'escalier.

Grégoire déclara, conscient d'être le seul à avoir conservé son calme : « Je vais m'habiller tout de suite, ranger mes échantillons et partir. Voulez-vous me laisser partir ? Voulez-vous ? Vous voyez bien, monsieur le gérant, que je n'y mets pas d'entêtement ; les voyages sont pénibles, sans doute, mais je ne pourrais pas m'en passer. Où allez-vous donc, Monsieur le gérant ? Au magasin ? Oui ? Leur ferez-vous de tout un rapport fidèle ? On peut se trouver un instant dans l'incapacité d'accomplir sa besogne, mais c'est alors le bon moment pour se rappeler ses anciens travaux et se mettre en tête que, l'obstacle franchi, on apportera deux fois plus de cœur à l'ouvrage. Je dois tant à Monsieur le Directeur, vous le savez bien. J'ai mes parents et ma sœur à ma charge. Je suis dans une mauvaise passe, mais j'en sortirai par le travail. Seulement ne me rendez pas la chose trop difficile ; elle l'est déjà suffisamment. Prenez mon parti au magasin. Je sais bien qu'on n'aime pas le voyageur. On croit qu'il gagne un argent fou et qu'il mène une vie de pacha ; et je comprends que la situation actuelle n'encourage pas à revenir sur ce préjugé. Mais vous, Monsieur le gérant, vous, qui jugez mieux des circonstances que le reste du personnel, mieux que Monsieur le directeur lui-même, soit dit entre nous, car il peut, en sa qualité d'entrepreneur, se laisser influencer facilement au préjudice d'un employé, vous n'ignorez pas, vous, que le voyageur, qui n'est presque jamais au magasin de toute l'année, se trouve

bien souvent la victime d'un simple racontar, d'un hasard, d'une réclamation gratuite, et qu'il lui est absolument impossible de se défendre puisqu'il ne sait même pas qu'on l'accuse, puisqu'il ne l'apprend qu'en revenant épuisé de son voyage, quand les tristes conséquences d'une affaire aux causes de laquelle il ne peut plus remonter le font pâtir dans son propre corps ! Monsieur le gérant, ne partez pas sans un mot qui me montre que vous me donnez au moins un tout petit peu raison. »

Mais le gérant, aux premiers mots de Grégoire, s'était détourné pour ne plus le regarder qu'en faisant la moue par dessus son épaule tout agitée d'un tremblement convulsif. Pendant le discours de Grégoire, au lieu d'écouter froidement, il s'était retiré vers la porte — tout en le gardant à vue — petit à petit, comme si quelque loi secrète lui interdisait de quitter la pièce. Il avait déjà gagné le vestibule, et, quand il sortit le dernier pied de la salle à manger, ce fut d'un mouvement si brusque qu'on eût pu croire que le plancher lui brûlait les souliers. Puis il lança de loin sa main vers la rampe comme si quelque délivrance surnaturelle l'attendait au bas de l'escalier.

Grégoire comprit qu'il ne fallait à aucun prix le laisser partir dans cet état, s'il tenait à conserver son poste. Malheureusement ses parents voyaient moins clair dans la situation ; depuis le temps que leur fils était dans ce commerce, ils s'étaient ancrés dans l'idée que Grégoire était casé pour la vie, et leurs soucis présents absorbaient trop leur âme pour qu'ils trouvassent encore la force de prévoir. Mais un pressentiment habitait le cœur de Grégoire. Il fallait arrêter, calmer, convaincre et finalement conquérir le gérant, il y allait de l'avenir de Grégoire et de sa famille. Ah, si sa sœur avait été là ! Elle comprenait celle-là, elle qui avait déjà commencé à pleurer quand il n'était encore que couché sur le dos, plein d'insouciance ! Et le gérant, qui aimait les dames, l'aurait certainement écoutée ; il se serait laissé guider par elle, elle aurait fermé

la porte et lui aurait prouvé dans le vestibule l'inanité de sa frayeur. Mais voilà, elle n'était justement pas là ; toutes les négociations incombaient à Grégoire. Et sans même s'inquiéter de savoir s'il pourrait aller bien loin ni si son discours avait été compris — ce qui semblait peu vraisemblable — il abandonna son battant de porte, passa par l'ouverture pour rattraper le gérant (qui se cramponnait déjà des deux mains à la rampe d'une façon tout à fait ridicule), chercha vainement un appui et tomba sur ses pattes grêles en poussant un petit cri. Il ressentit aussitôt pour la première fois de la matinée une impression de bien-être physique ; il avait pied sur le sol ferme, il remarqua joyeusement que ses pattes lui obéissaient à merveille et brûlaient même de le porter où il voudrait ; et déjà il se prenait à croire que la fin de ses maux était venue. Mais tandis qu'il se balançait sur place sous l'influence de son besoin de courir, tout près de sa mère gisante, il la vit subitement faire un bond, tout évanouie qu'elle parût, lancer ses bras dans l'espace tout en écarquillant les doigts, et hurler : « Au secours, à l'aide, à l'aide ! », après quoi elle pencha la tête comme pour mieux le voir, puis, contradiction flagrante, se mit à reculer follement sans songer à la table encore couverte, la heurta, s'assit dessus en toute hâte à la façon d'une personne distraite, et sembla ne pas s'apercevoir qu'auprès d'elle la cafetière renversée répandait un fleuve sur le tapis.

« Maman, maman », souffla Grégoire en la regardant d'en bas. Le gérant lui était complètement passé de l'esprit ; en voyant le café se répandre, Grégoire ne put s'empêcher d'esquisser plusieurs fois dans le vide le mouvement de mâchoires de quelqu'un qui mange. Là-dessus la mère se remit à crier, abandonna brusquement la table et tomba dans les bras du père qui accourait au devant d'elle. Mais Grégoire n'avait plus le temps de s'occuper d'eux ; le gérant était déjà dans l'escalier ; le menton sur la rampe il jetait un dernier regard en arrière. Grégoire prit son élan

pour tâcher de le ramener ; le gérant, soupçonnant sans doute quelque chose, sauta d'un bond plusieurs marches et disparut en poussant un : « Ouh !... ouh !... » qui retentit dans toute la cage de l'escalier. Cette fuite eut le malheureux résultat de faire perdre complètement la tête au père qui, jusque-là, était resté relativement maître de lui ; au lieu de courir lui-même après le gérant ou tout au moins de ne pas entraver Grégoire dans sa poursuite, il empoigna de la main droite la canne que le visiteur avait abandonnée sur une chaise avec son pardessus et son chapeau, saisit de la main gauche un journal qui traînait sur la table et se mit en devoir de taper des pieds tout en agitant le journal et la canne pour repousser Grégoire dans ses quartiers. Nulle prière n'y fit, nulle d'ailleurs ne fut comprise ; il avait beau tourner vers son père une tête suppliante, si humble qu'il se montrât son père n'en prenait note que pour redoubler ses piétinements. Dans la salle à manger, malgré le froid, la mère avait ouvert la fenêtre toute grande, se penchait au dehors le plus loin possible et pressait son visage entre ses mains. Un grand courant d'air balaya l'espace entre la salle et l'escalier, les rideaux se gonflèrent, les journaux se froissèrent, quelques feuilles vinrent voltiger au-dessus du parquet. Mais le père impitoyable traquait son fils en poussant des sifflements de Sioux, et Grégoire, qui n'était pas entraîné à la marche-arrière, ne progressait que bien lentement. S'il avait pu se retourner il aurait eu vite fait de regagner sa chambre, mais il craignait d'impatienter son père par la lenteur de sa conversion et redoutait à tout instant quelque coup, mortel pour sa tête ou son échine, de ce bâton menaçant. Bientôt le choix ne fut plus possible : Grégoire constata avec épouvante que, quand il marchait en arrière, il n'était pas maître de sa direction, et tout en observant de côté l'attitude de son père sur lequel il jetait sans cesse un regard angoissé, il commença son mouvement tournant avec toute la vitesse possible, c'est-à-dire, hélas, très

lentement. Peut-être le père remarqua-t-il sa bonne volonté, car, au lieu d'entraver la manœuvre, il la dirigea de loin en aidant de temps en temps Grégoire du bout de sa canne. Si seulement il avait voulu cesser ce sifflement insupportable! Grégoire en perdait complètement les sens. Il avait presque terminé sa conversion quand, à force d'entendre ce sifflement, il se trompa dans la manœuvre et réduisit l'angle déjà décrit. Lorsque enfin, à sa grande joie, il se trouva bien en face de l'ouverture de la porte, il découvrit que son corps était trop large pour passer sans accroc. Il ne vint naturellement pas à l'esprit du père, dans l'humeur où il se trouvait, d'ouvrir l'autre battant de la porte pour permettre à Grégoire de passer. Il était en proie à l'idée fixe, il fallait que Grégoire rentrât immédiatement. Jamais il n'aurait supporté les préparations de longue haleine dont Grégoire aurait eu besoin pour se dresser et essayer de passer debout. Grégoire l'entendait tempêter derrière lui, sans doute pour le pousser à passer comme s'il n'y avait eu aucun obstacle ; ce vacarme ne résonnait plus maintenant comme la voix d'un seul père, ce n'était plus le moment de plaisanter, et Grégoire — arrive que pourra — se jeta dans l'ouverture de la porte. Il y demeura dans une position oblique, le corps levé d'un côté et le flanc râpé par le bois du chambranle dont la peinture blanche se couvrit de vilaines taches brunes ; il était pris et ne pouvait s'en tirer seul ; d'un côté ses pattes flottaient en l'air, vibrant dans le vide, de l'autre elles s'étaient douloureusement coincées sous son corps ; alors le père lui envoya de derrière un coup solide qui cette fois procura à Grégoire un véritable soulagement ; il décrivit une trajectoire assez longue et tomba au milieu de la chambre, perdant son sang. La porte fut fermée d'un coup de canne et le silence se mit enfin à régner.

(à suivre) FRANZ KAFKA

Traduit de l'allemand par A. Vialatte, avec l'autorisation de l'éditeur Kurt Wolff, à Munich. *Die Verwandlung* a paru dans la collection : *der Jüngste Tag.*

TROIS LETTRES A UNE AMIE

Madame Scheikévitch, à qui ces lettres furent adressées, a été une des trois ou quatre grandes amitiés féminines de Marcel Proust. Elle avait été une de ses admiratrices de la première heure ; elle avait deviné son génie et pressenti la grandeur de son œuvre futur à une époque où beaucoup de ceux qui faisaient le plus de cas de lui tentaient de le confiner dans une réputation de bel esprit mondain et dans un rôle d'écrivain amateur. Elle l'avait constamment soutenu contre la défiance où il tombait parfois de lui-même. Elle devait hâter pour lui l'heure de la gloire, en le mettant en relations avec ceux de ses amis qu'elle jugeait les plus capables de l'apprécier et de le servir, en lui ouvrant toutes grandes les portes d'un salon où fréquentait tout ce que Paris comptait d'illustre dans la politique, les lettres et les arts, en intéressant à lui des critiques, des directeurs de journaux, bref, en faisant pour lui tout ce que peut faire une femme du monde, douée d'autant d'esprit que de goût, pour un débutant de grande espérance. Aussi Proust éprouvait-il pour elle une affection fervente et chargée de gratitude. Elle se traduisait, comme on peut le penser, par des attentions de la plus tendre et de la plus exquise délicatesse ; elle n'était pas pour cela, comme on va le voir, plus exempte de jalousies, de soupçon, de « fausses querelles » qu'aucune amitié de Marcel Proust.

RENÉ GILLOUIN

22 Janvier 1918.

CHÈRE MADAME,

Je vous écris ce petit mot sans queue ni tête et très ridicule pour vous dire : d'abord que j'ai été *très* peiné de choses que vous avez dites à mon sujet depuis que nous ne nous sommes vus [1] ; ensuite que je le serais plus encore de continuer à « être fâché » avec vous, à cause de cela. J'ai pensé les premiers jours qu'il valait mieux me

1. Exemple de ces « fausses querelles » dont Marcel Proust était coutumier. Mme Scheikévitch avait dit que, depuis que Marcel Proust

taire : « seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse ». Et puis ce silence m'a été trop pénible à garder, surtout en ce moment où vous devez avoir tant d'ennuis avec la Russie. Je ne vous ai pas « souhaité la bonne année » parce que j'étais très affligé et « courroucé » mais tenons tout cela, si vous le voulez, pour « une mesure pour rien », et changeons de calendrier, comme il arrive justement quand on passe de Russie en France, supposons que ce soit seulement aujourd'hui le 1er janvier. Dans le livre pour lequel vous avez été si indulgente [1], et dans le suivant dont seule vous possédez des extraits manuscrits [2], mon petit bonhomme comptait sur le jour de l'an pour refaire une nouvelle amitié avec Gilberte. Je n'ai plus les mêmes illusions que lui et je sais comme vous que les caractères continuent. Mais en ce moment je ne peux penser qu'à la tristesse que votre pays doit vous causer. De ce qu'on peut espérer de lui, j'aurais peut-être pu avoir des nouvelles par Pechkoff [3] mais je ne suis jamais retourné au Crillon depuis le dernier jour où j'y ai dîné avec vous, ce qui remonte maintenant à bientôt deux mois. Au Ritz je vais quelquefois, au contraire, voir la Princesse Soutzo [4], quand je peux me lever. Mais ce n'est pas malheureusement aux heures où vous y allez, car ma santé est si mau-

était célèbre, ses anciens amis ne le voyaient plus. Le propos fut rapporté à Marcel Proust. *Inde ira.*

1. *Du côté de chez Swann.*

2. Allusion à une lettre-préface inscrite par Marcel Proust en tête d'un exemplaire de *Swann* qu'il avait offert à Mme Scheikévitch, qu'elle avait fait magnifiquement relier, ce dont il s'était montré vivement touché, et qu'il lui avait repris en lui promettant de l'enrichir d'une réponse à cette question qu'elle lui avait posée un jour : « Je voudrais bien savoir ce que deviendra Mme Swann ». Cette réponse, qui couvre plusieurs pages, était composée d'extraits et de résumés d'une partie d'*A l'ombre des Jeunes filles en fleurs*, alors inédit.

3. Fils adoptif de Gorki, engagé volontaire dans l'armée française, mutilé d'un bras après s'être battu en héros. M. Pechkoff habitait à ce moment à l'Hôtel Crillon. Mme Scheikévitch l'avait fait connaître à Marcel Proust.

4. La princesse Soutzo (aujourd'hui Mme Paul Morand) habitait à ce moment à l'Hôtel Ritz.

vaise en ce moment que mes crises finissent bien tard. Je voudrais penser que vous êtes moins triste que moi, ce qui ne serait pourtant pas beaucoup dire ; et, hélas, je pense que le régime de Lénine n'est pas fait pour vous réconforter. Avez-vous du moins pu parer sans trop de difficultés aux ennuis matériels que cela vous donnait [1] ? Vous êtes entourée d'amis plus compétents que moi en matière de finance et je pense qu'ils vous conseillent bien. Mais ils ne peuvent pas effacer la tristesse que vous ressentez à voir l'une de vos deux patries se séparer si complètement de l'autre. Votre origine russe ne nous est plus maintenant qu'une raison de vous aimer davantage, puisque c'est pour vous une source de chagrin. On voudrait que ceux qu'on aime soient heureux, et on les aime plus encore quand ils ne le sont pas. D'ailleurs ne soyez pas offensée de ce que je dis de la Russie. Même en laissant de côté le point, trop long à discuter ici, de sa politique actuelle, vous savez que je resterai toujours fidèle à la Russie de Tolstoï, de Dostoïewski, de Borodine et de Madame Scheikévitch. Et c'est pour des raisons d'euphonie pure, et aussi à cause de la fatigue de ma vue, que j'ai fait si courte mon énumération des écrivains, si nulle celle des musiciens où je ne cite pas un seul de ceux que j'admire le plus.

Votre respectueux ami,

M. P.

*
* *

29 Mai 1918.

Chère Madame,

J'aurais beaucoup de chagrin si vous pensiez que je n'ai pas répondu un grand nombre de fois, en pensée, à votre lettre. Mais je voulais vous voir. Or je traverse en ce moment une crise de santé [2] qui fait que, si j'en avais le cou-

1. Mme Scheikévitch, russe d'origine, avait une partie de sa fortune en Russie.

2. Marcel Proust alors à ce moment menacé d'une paralysie

rage, je ne devrais plus me montrer à mes amis. En tous cas je vais me résoudre à voir enfin un médecin, et de cette visite une décision sortira sans doute. Je mène d'ailleurs, et j'ai tort, la même existence qu'avant. Mais il y a à votre égard ceci de particulier. Ne vous ayant pas vue depuis si longtemps, j'aurais mieux aimé passer d'abord une soirée seul avec vous. Or c'est précisément ce qu'actuellement je voudrais éviter. Si la question santé n'était pas venue se mettre en travers de mes projets, j'eusse trouvé que même vous voir avec la Princesse Soutzo comme vous me le proposiez c'était encore trop et ceci naturellement n'a rien d'un déni à mon admiratif attachement pour la Princesse, je voulais dire qu'après tant de malentendus entre vous et moi et d'absence, un tête à tête préalable m'aurait mieux agréé. Et maintenant que la question santé a changé les conditions du problème, je serais plutôt tenté de trouver, pour disperser votre attention sur plusieurs personnes, que cette réunion avec vous et la Princesse Soutzo ce n'est pas assez nombreux. D'ailleurs je vous le répète, et bien que je sache que je mets un an à accomplir une minute, si bien que mes plus insignifiants « vivace » prennent par le ralentissement monstrueux du métronome, la lenteur sans fin d'un adagio, une décision médicale interviendra je pense cette semaine. Et selon ce qu'elle sera, je vous demanderai de consentir à telle ou telle manière de nous revoir — ou de ne pas nous revoir — après cette longue absence de plus de six mois. Cette lettre du moins m'a donné un peu l'illusion d'une conversation avec vous. Je vais en écrire une beaucoup moins agréable à vos amis C. qui me font une crasse sans nom et qui appelait un châtiment que je n'ai retardé que parce que je retarde tout, dans la difficulté d'écrire et le retard de vivre. J'avoue que s'il n'y avait que le stupide C. l'énergie contre eux me serait

faciale et peut-être de pire. Il avait l'impression qu'il « n'avait plus sa tête », qu'il « était à la veille d'une chose épouvantable ». Il vit le Dr Babinski, qui le rassura.

douce. Mais je me rappelle le charmant visage de Madame C. revue chez vous à Versailles, le fils tout à fait gentil, et le père qui n'était pas là ce soir-là, mais que je croyais gentil. Il verra que je peux ne pas l'être. Je ne sais rien de votre vie, j'entends votre nom mêlé à des choses joyeuses, et je me figure que votre pensée ne l'est pas. Mais l'esprit a quelquefois besoin lui aussi de ses alibis. J'ai croisé l'autre jour votre amie Madame Bliss chez Madame Hennessy mais trop rapidement pour pouvoir lui parler de vous. Pas assez cependant pour qu'elle ne m'ait demandé un renseignement littéraire que j'avais promis de lui fournir le lendemain matin, et que je suis honteux de ne pas lui avoir encore envoyé, car il y a bien quinze jours de cela. Aussi je vais lui écrire tout de suite, peut-être même avant d'entreprendre mon tir à l'encontre des C.

Votre respectueux ami,

M. P.

Je vous ferai demander par téléphone l'adresse de Madame Bliss.

***

Janvier 1919.

Bien chère Madame Scheikévitch,

Il faut que j'aie l'expression bien malheureuse, puisque je vous blesse avec ce que le respect seul m'empêche d'appeler la plus tendre pensée. Je veux dire que je vous écrivais tout simplement : « Redevenons Amis, voulez-vous ». Mais peut-on dire cela valablement si l'on commence par l'insincérité de taire un grief. Or comment aurais-je pu croire que ce grief n'était pas fondé, alors que c'est une chose que j'avais écrite à vous seule au monde et qui a été divulguée [1], pour mon plus grand dommage moral et matériel (*pour* signifie ici la conséquence, mais non l'intention

1. Marcel Proust, sachant que Mme Scheikévitch avait été matériellement très éprouvée par la Révolution russe, avait eu l'idée généreuse et singulière de lui offrir une part du produit d'une vente de meubles que

bien entendu !), et pour ma tristesse encore plus. Mais offrons-nous pour étrennes mutuelles de notre jour de l'an retardé, de ne plus parler de ces choses et de les oublier sincèrement. Quant à ne pas en parler à d'autres, je n'ai même pas besoin de vous le demander, vous me *désoleriez*. Un jour vous verrez dans le deuxième volume de Swann comment une chose vraie est transformée dans un roman. Vous la reconnaîtrez. Vous n'aurez pas besoin de me le dire. D'ici là n'en parlons plus.

Ce que vous me dites de vos ennuis matériels me fait une peine extrême, et mon impuissance là me fait autant de mal. Car j'aimerais tant vous ôter des ennuis. Mais laissez-moi vous dire que vos projets de travaux (que je n'avais pas attendu cela pour vous conseiller [1]) me semblent, au point de vue pratique et immédiat, aussi peu indiqués, que je les trouvais au contraire l'être, pour le développement de vos dons et la direction de votre vie. Je ne voudrais pas vous décourager par mon propre exemple, car je n'ai pas la prétention d'être un auteur recherché par les « grands quotidiens », mais enfin je n'ai même pas pu, au moment où on croyait que Venise allait être prise, et profitait si l'on ose ainsi dire, de la plus triste des actualités, « caser » à ce moment-là un article de moi sur Venise.

Il est vrai que vous êtes aussi un dessinateur admirablement doué. Vos « Abbé Mugnier » sont des chefs-d'œuvre. Mais j'ai une très vieille amie, (dans tous les sens du mot « vieille »), et dont la situation matérielle est pour moi depuis deux ans la source de grandes préoccupations. Vous ne pouvez savoir qui je veux dire et sans doute le parallèle au point de vue art ne vous flatterait pas. Mais enfin

des pertes d'argent qu'il avait faites lui-même l'avaient obligé à envisager. Mme Scheikévitch avait naturellement refusé, et n'avait pu s'empêcher d'exprimer à une amie son étonnement d'une pareille offre.

1. Mme Scheikévitch ayant lu à Marcel Proust quelques fragments de son *Journal intime*, il l'avait vivement encouragée à écrire, et avait même discuté avec elle un projet de roman.

elle a le débouché des marchands dont elle est connue, etc... et malgré cela si vous saviez à quel néant cela aboutit. Non, puisque le hasard a mis autour de vous, dans votre intimité la plus proche, tant de K., de B., de S.[1] (et c'est le hasard aussi qui me fait citer ces noms), le plus simple ne serait-il pas de vous faire avancer les coupons que la Russie sera bien obligée de payer un jour ou l'autre. Pour ces gens-là ce ne serait rien, et quelle délivrance pour vous de ne plus avoir à penser à cela. Pourtant, il y a quelque chose littérairement qui serait peut-être possible et sans que vons ayiez même à écrire une ligne. Puisque vous êtes très liée avec le *Temps*, dites-lui que vous acceptez de faire chaque jour un article purement commercial, des chiens écrasés en mieux. Ce sera vous qui serez censée le faire, mais pour que vous n'en ayez pas l'écœurant ennui, ce sera moi, de la première ligne à la dernière, qui le ferai avec une joie que vous ne soupçonnez pas. Et je n'ai pas besoin de vous dire que nous ne partagerons pas le prix des articles, et que tout sera pour vous, puisque le seul but sera de vous faire gagner de l'argent sans vous donner de souci. Pendant que j'écrirai l'article, vous recevrez vos visites, vous rêverez devant vos fleurs, et je serai si heureux en pensant que je travaille pour vous. Et chaque soir Céleste ira vous porter ma copie. J'ai l'air de contredire ce que je disais au début. Mais là c'est grâce à la *quantité*, à l'article quotidien, que cela pourra arriver à une rémunération convenable. Cela vous plairait-il, chère Collaboratrice ? En attendant que vous fassiez appel à mes forces, je les ménage en ne prolongeant pas trop cette lettre où je ne me rappelle plus si je vous ai assez dit ma tendre et respectueuse affection.

MARCEL PROUST

1. Ici des noms de financiers.

Les anciens empereurs de la Chine réglaient l'espace et le temps. C'étaient de grandes cérémonies. Ordre était donné solennellement aux quatre points cardinaux et à toutes les distances du grand empire ; ordre aussi aux saisons et aux mois, et d'avance aux années, de s'aligner en bel ordre et de former comme la route du temps à venir, vide encore d'événements, mais préparée pour les recevoir. D'après cette double assurance, les peuples orientaient leurs projets, réglaient leurs travaux, étendaient leurs espérances.

Or cela nous fait d'abord rire, parce que nous savons que l'espace s'étend bien tout seul et sans nous, toujours au-delà de lui-même, et que le temps aussi s'écoule sans notre permission, chaque instant effacé par l'instant suivant ; cette mort des instants ne cessera jamais ; cette naissance des instants ne cessera jamais, quand il n'y aurait plus d'empereur au monde. Et toutefois cette cérémonie chinoise ferait déjà un beau symbole, la fonction de tout empereur étant proprement de régler ses décrets sur ce qui ne peut être autre. Et si les lois d'un état n'étaient autres que les lois mêmes de la nature, selon les vues perçantes de Montesquieu, nous n'aurions plus rien à demander ; que peuvent les pouvoirs, sinon nous confirmer tels que nous sommes, laissant courir, sous le nom redoutable de la justice, les suites du crime et les suites du travail. Car enfin il est dans l'ordre que tout service soit payé de retour, et que celui qui vole et tue ne meure pas tran-

quillement dans son lit. Ainsi le gouvernement le plus parfait ne pourrait jamais que prédire selon les lois naturelles. « Si vous êtes justes, si vous vivez de travail et d'échanges publics, vous vivrez en paix. Si vous voulez dominer, menacer, forcer, enfin prendre au lieu de gagner, vous ferez la guerre ». Le progrès dépendrait des individus ; les pouvoirs assureraient seulement l'ordre tel quel, et justement celui-là qu'ensemble nous méritons. Vue étonnante sur la fonction de police.

Il y a un autre pouvoir, un autre ordre, une autre société. Il n'est pas vrai que l'espace s'étende de lui-même, et nous ouvre en tous sens des routes. Ce qui est donné c'est le fourré impénétrable, la nuit qui revient, le brouillard, les astres souvent cachés, la fuite, l'épouvante. Mais la girouette indique le levant et le couchant bien plus précisément que ne fait le soleil ; il y a des routes et des bornes kilométriques ; il y a des phares sur la côte, des cartes et un annuaire ; il y a des écoles où l'on apprend à reconnaître en quel lieu l'on se trouve, quand ce serait sur l'océan sans différences, d'après les astres et d'après les montres. L'espace est aménagé ; et il n'est même point autre chose que cet aménagement. Le loin, le près, les directions, et jusqu'aux bornes de nos champs, tout est fixé et contrôlé par un pouvoir qui ne tyrannise point.

Le temps n'est rien si on ne le pense ; et je ne vois pas comment on le penserait sans le compte public des jours, la mesure exacte des lunes et des saisons, sans les fêtes publiques qui célèbrent les vraies positions du soleil. Que seraient nos souvenirs sans les dates ? Que serait l'année si chacun en jugeait d'après le froid et le chaud ? Oserait-on célébrer la renaissance à Noël, ou annoncer l'année nouvelle et le soleil remontant quand la gelée nous saisit ? Oserait-on croire au capricieux printemps quand avril nous fouette de sa pluie glacée ? Et quand l'éclipse commence, qui ne croirait que le soleil va mourir ? Mais l'éternel empereur de Chine connaît ces choses. Il trace

d'avance cette année vierge, et les époques où il convient d'être prudent ou confiant. D'avance il dessine les archives de notre histoire, quelle qu'elle puisse être ; d'avance il nomme les jours, ainsi que le décor solaire ou lunaire, pour nos joies, ou pour nos malheurs, laissant le reste à notre courage. Ainsi, dans les cérémonies du premier Janvier, ce n'est pas le pouvoir de police qui se montre, mais un autre pouvoir qui n'est que pensant. Fête abstraite, austère, et belle.

ALAIN

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE

MALLARMÉ EN ANGLETERRE ET EN ALLEMAGNE

Si les hasards de la vie me permettaient de prendre une part plus active aux travaux de la Société Mallarmé (j'ai même le remords de ne point assister à ses déjeuners) je ferais chaque année dans la *Nouvelle Revue Française* une revue des études sur Mallarmé, à la manière dont les *Annales de la Société Rousseau* nous donnent une revue annuelle de tous les travaux sur Jean-Jacques. Le livre de M. Camille Soula, l'an dernier, sur la *Poésie et la Pensée de Stéphane Mallarmé*, aurait mérité une longue analyse. J'ai parlé, cette année, de celui de Jean Royère qui parut avec une préface de Paul Valéry. Mais le lecteur français trouve facilement ces tableaux sans qu'un critique ait besoin de les signaler du bout de la baguette. Il n'en est pas toujours de même des écrits étrangers. Peut-être les mallarméens seront-ils bien aises de savoir que Mallarmé est en Europe le sujet de travaux de plus en plus nombreux. D'Allemagne et d'Angleterre voici deux livres récents, une étude de M. Franz Rauhut, *Das Romantische und Musikalische in der Lyrik Stéphane Mallarmés*, et une traduction complète de Mallarmé en anglais, de M. Arthur Ellis, précédée d'une étude de Mme Turquet-Milnes.

Des quatre chapitres du livre de M. Rauhut : la Personnalité, — les Thèmes, — le Style, — l'Elément musical, les plus intéressants seraient le deuxième et le dernier, et on peut les trouver un peu sommaires. Il s'agit là, d'ailleurs, d'un court mémoire où les travaux français sont intelligemment utilisés, où il n'y a rien à reprendre, mais où l'on ne saurait chercher de nouveaux points de vue. Au contraire, la grande introduction

de Mme Turquet-Milnes pose des problèmes actuels et importants. Introduction et traduction, le livre prend place parmi les monuments significatifs du *Corpus* mallarméen.

*
* *

On a continué de reprocher à la poésie de Mallarmé quelque obscurité : il passe même dans les lettres françaises pour une manière de champion de l'obscurité. Madame Turquet-Milnes affirme que cette obscurité disparaît en anglais, et qu'il suffit de traduire ses poèmes pour les rendre clairs, — d'une clarté voltairienne, dit-elle. Je suis incompétent pour en décider. En lisant le texte anglais, j'ai toujours dans la mémoire le texte français. Et pour ce qui est du rendu poétique, de la transposition d'art, je n'en puis juger, n'ayant pas dans l'oreille la musique des vers anglais, ni même les sons authentiques de la langue anglaise. Je laisse donc à d'autres la décision à ce sujet. Je retiens seulement les raisons de cette déclaration inattendue.

Selon Mme Turquet-Milnes, Mallarmé serait un poète anglais que la France aurait dérobé, une parcelle de territoire britannique que le hasard nous fait détenir, comme Pondichéry dans l'Inde, ou l'ancienne côte française à Terre-Neuve. Le traducteur a repris son bien, tout est rentré dans l'ordre, comme à Terre-Neuve après 1904, et la lumière de la traduction anglaise a succédé à l'obscurité du texte français. Bien entendu, Mme Turquet-Milnes n'écrit pas cela. C'est moi qui développe et qui exagère. Je trace au tableau une coupe grossie, aux crayons de couleur. Disons simplement que, de même que Taine transportant en Angleterre la destinée de Jouffroy, Mme Turquet-Milnes nous propose de Mallarmé cette définition : un poète platonicien de Cambridge ou d'Oxford. Acceptons-la. Elle n'est pas tout Mallarmé, certes, mais elle fait partie de Mallarmé.

Mme Turquet-Milnes met à part Byron, c'est-à-dire le romantisme anglais. Mais reste un groupe d'autres poètes anglais, Keats, Shelley, Coleridge, Swinburne dont Mallarmé s'est fait le disciple, pendant les deux ans qu'il a passés en Angleterre. Le caractère de ces poètes est d'entrer en communion profonde avec les essences, sans l'intermédiaire oratoire,

didactique, logique, qui s'interpose toujours plus ou moins entre le poète français et la réalité poétique. Ce caractère, Mallarmé, qui n'avait pas de sang anglais dans les veines et qui appartenait à une vieille famille de bonne bourgeoisie parisienne (par la race il est, avec Boileau, le plus parisien de nos poètes) l'a assumé en France, candidement, héroïquement. Quand Anatole France, lecteur chez Lemerre, s'efforçait de l'exclure du *Parnasse contemporain*, était-ce donc un globule français qui s'acquittait de sa fonction en courant sus à un microbe étranger ?

Mais biffons une image déplacée qui évoque une pathologie là où vraiment nous ne pouvons penser qu'une psychologie : la psychologie des échanges internationaux. Comme il y a eu une influence sérieuse de deux grands prosateurs français, Flaubert et Anatole France, en Angleterre, il est tout naturel qu'une influence des poètes anglais se soit fait sentir en France. Disons (pour ne pas oublier Poe) poètes de langue anglaise. Et de Mallarmé remontons au poète qui fut son maître, à Baudelaire. Avec Baudelaire commence chez nous une influence des purs lyriques anglais qui, dans la seconde moitié du XIXe siècle, fait pendant à ce qu'avait été, dans la première, la triple influence de Shakespeare, de Walter Scott et de Byron.

Je viens d'employer le mot : pur. Et je ne voudrais pas réveiller aujourd'hui une affaire de l'autre siècle, je veux dire de l'autre saison. Mais le séjour de M. Henri Bremond en Angleterre a probablement compté pour lui à peu près autant que, pour le poète, celui de Mallarmé, et, sans aller jusqu'à dire que ses propos sur la poésie pure portaient une marque anglaise, on peut affirmer qu'ils paraissent encore plus naturels du point de vue de la poésie anglaise que du point de vue de la poésie française. Par sa chair comme par son âme, la poésie lyrique anglaise est beaucoup plus près d'une mystique de la nature que la poésie lyrique française. Et surtout elle est plus éloignée de tout ce qui est logique. Qu'on puisse rester humain et s'approcher du divin en tournant le dos à la logique, voilà ce qui chez nous se comprend difficilement. Sauf les exceptions caractéristiques de Vigny et de Sainte-Beuve, nos lyriques sont orateurs, portent un génie oratoire consubstantiel à leur génie lyrique, et le flot oratoire roule sur la pente de la logique. Les

deux valeurs religieuses qui ont *réussi* au XVIIe siècle, c'est Port-Royal, le Port-Royal de la *Logique*, et c'est Bossuet. M. Bremond ne cherche pas à être prophète, mais le dernier endroit où, s'il en avait la vocation, il essaierait de l'être, serait bien son pays. En revanche le *Non !* des Anglais, des Américains, de William James, à la logique ne l'indignera pas. Une tentative comme celle de Mallarmé pour vider la poésie du contenu logique qu'elle implique chez un Français, pour la conduire vers un illogicisme analogue, sur une autre voie, à l'immatérialisme de Berkeley, éveillera une sympathie naturelle chez M. Bremond. Et Mme Turquet-Milnes, le jour où elle appliquera ses réflexions d'essayiste bergsonienne à l'auteur de *l'Histoire littéraire du sentiment religieux*, à l'historien de Newman, sera probablement amenée à repérer chez lui le même filon anglais que chez le traducteur de Poe. Ce qui n'empêche pas M. Bremond d'être le compatriote aixois d'hyper-oratoires comme Zola et Gasquet, de même que Mallarmé était un pur Parisien comme Boileau, Voltaire et Musset. Les extrêmes se touchent et nous sommes un pays très compliqué.

Un temps très compliqué aussi. Mme Turquet-Milnes, très au courant des choses de France, et d'ailleurs quasi-Angevine ainsi que Mme Mary Duclaux est Parisienne, donne comme une date importante de la pénétration franco-anglaise les réformes scolaires de 1902. « Mallarmé, dit-elle, n'a été accepté par les Français qu'au moment où ils ont accepté les influences anglo-saxonnes », c'est-à-dire où leur jeunesse a appris en masse l'anglais, soit à partir de 1902. Il y a peut-être de cela, mais il ne faut pas exagérer. L'incorporation de Mallarmé à la poésie française par le consentement non plus sporadique, mais général, des personnes compétentes, son entrée de droit sinon de fait dans les manuels, son passage de la chapelle à une place dans la grande nef, datent approximativement de 1920, c'est-à-dire de l'époque où la génération formée par les programmes de 1902 atteint la trentaine. Qu'il y ait là une des grandes coupures de la vie intellectuelle française, je n'en doute pas. Quant à savoir si la gloire acquise brusquement par Mallarmé et Valéry provient de l'influence de la poésie anglaise sur les lycéens et les lycéennes d'après 1902, euh ! je ne dis pas non, je dis encore moins oui. Enfin, c'est à voir.

*
* *

Peut-être faudrait-il, quand il s'agit de Mallarmé, desserrer un peu cette idée d'influence anglaise, et la faire rentrer dans cet ordre plus vaste : le Nord. L'opposition de l'homme, de la nature, du génie et des littératures du Nord avec ceux du Midi, c'est une grande idée née dans le salon de Mme de Staël, et qui a gouverné après elle la critique romantique. Il y a des poètes, des artistes, qui l'ont réalisée, qui se sont posés dans cette opposition. Il n'y a pas eu seulement, au XIXe siècle, des clercs, traîtres comme dit M. Benda, qui se sont voulus exclusivement et pratiquement anglais, français ou allemands, contre le voisin ; il y en a qui se sont voulus du Nord contre le Midi, ou du Midi contre le Nord. Il existe une théorie, une idéologie, une poétique du latinisme. On leur verrait pour hymne l'*Aubouro-te, raço latino* de Mistral, pour doctrine un pan-latinisme (voyez Maurras), pour sons joyeux l'intraduisible *estrambord*. A ce Midi un, ce Midi latin aux sept branches qui va du Portugal à la Roumanie, des Septentrionaux trouvent en eux de quoi opposer un Nord un, d'Upsal à Tours, d'Islande à Kœnigsberg. A la joyeuse chanson d'Adolphe Dumas :

Carrejon pas nostis estello,
Carrejon pas noste souleu,

Mallarmé, qui avait d'ailleurs été, en Avignon, l'ami des Félibres, opposerait volontiers sa détestation de l'azur,

Et toi, sors des étangs léthéens, et ramasse
En t'en venant la vase et les pâles roseaux,
Cher Ennui, pour boucher d'une main jamais lasse
Les grands trous bleus que font méchamment les oiseaux.

Huysmans et Verhaeren prendraient rang de généraux dans cette croisade contre l'azur. Valéry le rappelait l'autre jour, de Verhaeren, au Luxembourg. Et Maurras n'a pas encore pardonné à Huysmans une vieille facétie, qui se trouve dans *Là-Bas*, où Jeanne d'Arc est tenue pour le fléau de la France, parce qu'elle aurait empêché la formation d'un état franco-anglais de l'Écosse à l'Auvergne, excluant les Méridionaux, que le dyspeptique de

la rue de Sèvres honnissait. Il paraît que le Nord n'a pas droit à la galéjade ! Barrès, devant qui j'évoquais par jeu un grand-duché d'Occident où le Téméraire, plus heureux, eût réuni les Flandres et les Bourgognes en avalant son duc de Lorraine, disait simplement : « Un Etat comme cela, c'était trop beau, cela ne pouvait pas exister. »

On en voit tout de même des restes, des témoins. Quelque chose de l'Etat bourguignon se recrée tous les ans, quand les marchands de vin de la Wallonie s'en viennent faire leurs provisions traditionnelles de la Côte-d'Or. Il nous plaît pareillement que Mme Turquet-Milnes fasse de Mallarmé une sorte de Plantagenet poétique. Peut-être était-il une réincarnation de quelqu'un de ces troubadours qu'aimait la duchesse Eléonore, qui la suivirent à la cour du roi Henri II, et se partageaient entre Londres et Chinon.

* * *

Plus loin que les pierres d'Oxford, Mme Turquet-Milnes va chercher les affinités de Mallarmé dans les tourbières d'Ecosse et les Universités allemandes. Elle voit dans *Igitur* (dont la précieuse publication fut une date dans notre connaissance de Mallarmé) une inspiration carlyléenne. Et comme, selon sa juste remarque, *Igitur* est la contre-partie masculine d'*Hérodiade,* faudrait-il conclure qu'*Hérodiade* aussi... ? Ce serait bien aventuré. Pareillement il y aurait bien des réserves à faire sur le caractère hégelien, les influences hégeliennes, dans la poésie de Mallarmé, dont Mme Turquet-Milnes va jusqu'à dire qu'elle ne saurait être comprise (dans *Igitur*, *Hérodiade, Un Coup de Dés*) de qui ne comprend pas la philosophie de Hegel. L'influence de Hegel en France est un beau sujet de thèse, qui attend un amateur. Directement, cette influence n'a jamais été forte, beaucoup moins forte qu'en Italie. Les philosophes français ont peu goûté Hegel. Sur les littérateurs il ne pouvait agir que par des médiateurs, une renommée, des mythes, des on-dit que Hegel a dit... Je veux croire que ce que Mallarmé a lu de plus hégelien dans sa vie, c'est Carlyle. Mais plus probablement ce doit être l'*Isis* de Villiers de l'Isle-Adam, à peu près contemporaine d'*Igitur*.

Il y a des cas où il put dire Paris... Il y a des cas, et ce sont de beaucoup les plus fréquents (je l'accorde de grand cœur à M. Vanderem) où il put préférer la clarté à l'obscurité. Il y en a peut-être où il faut opter pour les idées obscures. Idées littéraires, c'est-à-dire vagues, disait Taine. Ne repoussons pas le vague repéré comme vague, et mis en sa place. Ceci pour dire qu'à cette idée précise d'influences nominales, je préfère ici, au sujet de Mallarmé, cette idée vague, cette allusion moitié critique et moitié poétique : une nature du Nord. L'hyperbole d'une nature du Nord, Shakespeare l'a probablement réalisée dans *Hamlet*. Mme Turquet-Milnes remarque avec justesse qu'*Igitur* nous présente une manière de Hamlet abstrait, et que d'ailleurs le caractère de Hamlet a toujours exercé un grand prestige sur Mallarmé.

Un Hamlet abstrait ! Le génie de Shakespeare se voit en ceci, que son Hamlet n'est pas abstrait, mais bien vivant. Autour de Mallarmé s'est formée pourtant la nation et l'être de héros de l'abstraction. Nous songeons à M. Teste, ou plutôt Mme Turquet-Milnes y songe, qui nous dit que la *Soirée avec M. Teste* est la biographie idéale de Mallarmé, un parfait portrait du maître de la rue de Rome. Je ne crois pas que ce soit exact, je ne crois pas que Valéry ait songé le moins du monde à la personne de Mallarmé en écrivant *Teste*. Je ne crois même pas que Mallarmé soit un portrait idéalisé de Valéry, ou bien il ne le serait qu'à condition d'être combiné, dans une glace à trois faces, avec le *Léonard*, et un troisième, que nous attendons. Mais il est vrai que Mallarmé est peut-être le premier à avoir découvert et mis au jour littéraire une coïncidence de l'abstrait et du tragique. Il a vécu une vie tragique, ce professeur d'anglais, aussi tragique, sous une apparence aussi unie, que la vie du professeur Amiel. Mais la tragédie d'Amiel était la tragédie de sa vie, une tragédie de la vie. La tragédie mallarméenne dépasse la vie. Elle met en jeu, sinon en scène, des idées, des signes, des rapports. Ou plutôt en jeux, de l'ordre de ceux dont Léonard « abandonne les débris ».

ALBERT THIBAUDET.

LES ESSAIS

SUR LA TRAHISON DES CLERCS

On ne saurait assez remercier M. Julien Benda pour son courage, pour la netteté de son exposition, pour l'indépendance hautaine dont il fait preuve. Je le suis sans hésiter quand il nous dit que la confusion du pratique et de l'idéal dépasse toutes les bornes permises. On en arrive à croire qu'une idée se mesure à ses applications immédiates, on ne sait plus prendre les détours qu'il faut pour aller d'une pensée vraie à l'action. Cette indistinction est paresseuse et folle. Irrité de voir tout mis sur le même plan, M. Julien Benda a vigoureusement rétabli la perspective. C'est là l'excellent de son entreprise, et je trouve qu'on ne lui répond pas bien par une objection de métaphysique, comme M. Gabriel Marcel, ou en recommandant son âme à l'histoire, comme M. Thibaudet.

Cependant, il me semble que M. Julien Benda, par la raideur excessive de son jugement, par une sorte de volonté de désespoir qui vient renforcer le pessimisme de son livre, risque de réduire la portée de son appel. Il me semble aussi qu'il ne perçoit pas toujours très nettement les raisons qui ont rangé parmi les « traîtres » des clercs qui poursuivaient les mêmes fins que lui. Mieux entendues, ces raisons le feraient convenir peut-être que la plupart des intellectuels ne sont pas si irrémédiablement perdus pour l'esprit qu'il a choisi de le penser.

Je demande la permission de laisser de côté les contre-coups politiques de la « trahison » afin de remonter aux sources. M. Benda est un historien des idées. Il prend celles-ci au moment où elles échouent sur le marché public après les pré-

parations savantes à huis clos, au moment où elles deviennent la proie des faiseurs d'opinion. Il en résulte quelque confusion sur l'origine de ces idées et sur les circonstances qui les ont fait naitre. J'avoue ne point faire grand cas de la *pensée* des clercs meneurs de foule que M. Benda cite le plus fréquemment. Ce qui nous importe, ce sont les chefs du mouvement que dénonce M. Julien Benda, ce sont les Comte, les Marx, les Nietzsche, les Dewey, les James, les Bergson ; c'est-à-dire ceux pour qui la « trahison » fut un acte dialectique, de nature idéale, et non point l'utilisation hâtive et sentimentale d'une doctrine imparfaitement comprise. Or, en ne considérant que les effets sur l'opinion du renversement des valeurs, M. Benda accorde naturellement plus de place, sinon plus d'importance, aux clercs de seconde zone et de seconde main, qui souvent eussent été désavoués par leurs maîtres. On ne peut parler de trahison que si on constate celle-ci à la source même de la pensée.

Ainsi déplacée, la question implicite de M. Benda revient à demander pourquoi l'idéologie des clercs, vers le milieu du dernier siècle, n'a pas su résister à la pression du sentiment et de l'intérêt ; ou pour mieux dire, pourquoi ces clercs ont jugé que la défense *in abstracto* des principes éternels de l'esprit ne suffisait plus à leur assurer la primauté intellectuelle. Car c'est bien au nom de *l'intelligence* qu'ils ont malmené la raison ; en vue, je le reconnais, d'une influence pratique, mais leur intention aurait pu se formuler ainsi : comment comprendre mieux afin d'accomplir mieux notre tâche de clercs ?

Un fait, entre autres, domine l'évolution spirituelle du XIXe siècle. Grâce au développement des sciences non purement mathématiques [1], au raffinement progressif de la raison, à la perte des croyances religieuses, on en vint à penser que nos idées ne correspondent à aucune surnature par delà les apparences sensibles, autrement dit n'ont d'autre point d'appui que la nature physique et humaine, devenue le seul miroir *possible*

1. M. Julien Benda est le type du mathématicien pur. Il aurait dû vivre à l'époque heureuse où la primauté des mathématiques assurait un parfait accord *apparent* entre le réel et la raison. Même lorsque nous lui aurons accordé le bien-fondé de sa critique du pragmatisme, il faudra constater une très nette opposition entre ce clerc de l'idée pure et les clercs de l'idée expérimentale.

de l'esprit ; d'où résulte que ces idées n'ont d'existence, *en tant qu'idées*, que si elles se déterminent et se justifient dans l'expérience. Voici donc le premier point : la pensée n'a pas d'autre répondant que la nature qui ne lui ressemble pas *d'abord*, étant végétation hétérogène. Puis voici le second point : la pensée retrouve bien dans la nature sa propre image, mais dans une certaine mesure seulement ; et cette image doit être corrigée, émondée, diminuée de certains traits qui reviennent de droit au réel, et que pourtant la raison avait cru tirer de son propre fonds. Tant et si bien qu'on a pu parler d'une *évolution* de la raison, ainsi que l'a admirablement montré M. Emile Meyerson, qui n'est certes point suspect de pragmatisme. L'expérience révèle, dans la réalité, des parties que la raison ne peut assimiler, qui demeurent opaques ; mais en même temps elle les perçoit comme telles avec une grande netteté. Il faut dire qu'une pensée expérimentale enveloppe deux consciences distinctes : la conscience de la raison qui se voit par réflexion, et la conscience du réel dans ce qu'il a d'irréductible à la raison. *Ainsi, c'est par l'acte même de l'intelligence que l'homme perçoit le réel dans son irréductibilité.*

Les clercs que dénonce M. Julien Benda ont commis l'erreur d'identifier l'intelligence à la perception du réel en négligeant la raison, et je veux bien que les fameuses « puissances de sentiment » les aient fortement poussés dans cette voie. Mais ce fut une erreur de clerc loyal, desservi seulement par une insuffisante connaissance philosophique. Il faut dire et répéter que les conditions nouvelles de la pensée leur faisaient croire que l'idée n'avait point du tout d'existence si elle ne ressemblait pas à la nature ; d'où ce résultat paradoxal que ce qui passait pour œuvre vraie de la pensée *ne ressemblait pas à la raison*, je veux dire aux modèles que celle-ci, dans sa liberté première. s'était tracés.

Comment se représenter la justice, par exemple ? L'idée de justice, telle que la raison la modèle, flotte vainement au-dessus des hommes injustes : c'est un mot d'échange qui ne vaut qu'une fraction infime de sa valeur prétendue. Si elle doit devenir autre chose qu'un mot, elle doit devenir nature, c'est-à-dire autre qu'elle-même, lutte de classe et violence *d'abord*. Tel est le sens vrai de la polémique entre Marx et Proudhon : d'un côté

Proudhon, voulant conserver à la justice sa figure traditionnelle ; de l'autre Marx, posant résolument le masque du monde sur son visage de prophète. Le vrai débat ici n'est point entre une morale rationnelle, ou raisonnable, et je ne sais quelle caricature du moralisme, mais entre une morale du jugement et une morale de l'histoire qui prétend réaliser par l'histoire les principes mêmes du jugement. M. Julien Benda ne tient pas compte de cette différence dans le jugement qu'il porte sur Georges Sorel. « Nous ne voyons pas, écrit-il de Sorel, qu'une justice qui serait une justice vraie ait davantage son respect. » Or, Sorel est parti, dans son *Procès de Socrate*, de l'idée de justice la plus rigoureuse. Il a cherché seulement à lui donner une expression réelle. Il écrivait : « Nous serions heureux si nous parvenions à ranimer dans quelques âmes le feu sacré des études philosophiques et à convaincre quelques personnes du danger que court notre civilisation, par suite de l'indifférence en matière de morale et de droit. » Ne sont-ce point là les propres paroles de M. Benda ? On sourit quand on songe que Sorel eût reproché à M. Benda de trahir la cause des clercs. Dans son fond, le matérialisme historique et son succédané le syndicalisme sont aussi peu étrangers à la justice selon Platon que les discours de Jaurès. La différence est expérimentale [1].

Ces remarques nous conduisent à l'idée la plus frappante mais la plus périlleuse de M. Julien Benda. En somme, marxisme et pragmatisme furent inventés par des clercs qui voulaient rendre leurs idées praticables. M. Benda s'élève avec force contre cette prétention, mais il reconnaît qu'elle fut celle de presque tous les clercs depuis vingt siècles. Il nous accorde donc que sur ce point les clercs « traîtres » ne rompent point la tradition. Même à ce point de vue, le monde réel ayant remplacé le démiurge géomètre du *Timée,* ces clercs auraient simplement pris au mot leurs prédécesseurs. M. Benda n'est peut-être pas sans apercevoir qu'il frôle ici l'utopie et compromet par là la solidité de sa thèse. Les philosophes ont presque toujours souhaité de régner sur le monde, puisant dans ce vœu la

1. J'accorde à M. Benda que Sorel était arrivé à une déformation insupportable de la pensée et de la morale. Je vote contre le pragmatisme, mais je cherche à l'expliquer et à profiter de son erreur.

force même de penser [1]. Et puisque aujourd'hui nous nous sentons solidaires du réel, comment ne chercherions-nous pas à cerner le réel le plus étroitement possible ? Ce corps de raison que M. Julien Benda voudrait que les clercs défendissent *in abstracto*, ceux-ci n'y croiraient point eux-mêmes s'ils ne les rapportaient sans cesse à l'expérience, chaque suite d'idées dans l'ordre qui lui convient. Je ne vois qu'une issue au dilemme de M. Benda : des clercs en communication avec un réel transcendant. A ce compte, M. Maritain serait le clerc le plus pur de notre temps, le plus conforme aux vœux de M. Benda : penché sur notre monde afin de lui rappeler les lois éternelles d'un autre monde, idéaliste ici-bas, mais réaliste là-haut. M. Benda se rallie-t-il aux vues de M. Maritain ? Celui qui juge de haut, sans se compromettre, manque de preuves.

Sans doute la tâche la plus urgente du clerc est de sauver l'esprit. Mais il ne le sauvera pas en se retirant dans le royaume des vérités abstraites. Le clerc ne sauvera l'esprit qu'en retrouvant l'esprit dans chaque expérience particulière, qu'en montrant comment celui-ci dessine et soutient la moindre réalité. Il rendra ainsi l'esprit visible aux hommes en les convainquant qu'ils n'existeraient pas sans lui. L'erreur des clercs infidèles à la raison fut de faire don aux choses de la raison qui était en eux ; erreur somme toute généreuse et que la faillite de l'idéologie expliquait assez. Les faux clercs ont profité des circonstances, et M. Benda les corrige excellemment. Mais toujours il faut remonter plus haut. Toute idée étant liée aux conditions concrètes de son expression [2], il arrive que ces conditions soient si impérieuses et prépondérantes qu'elles risquent d'étouffer l'idée. Et il est bien vrai que la tentation de rester pris dans le réel est d'autant plus grande que ce réel est plus complexe, plus impressionnant. Mais le piège justement mesure la force de la pensée. Il est bien vrai aussi que l'universel est la forme de la pensée, mais chaque pensée n'y atteint qu'en soulevant son poids de matière. Marcel Proust offre

1. « Il n'est pas plus légitime de séparer la philosophie de la politique chez un Platon que chez un Auguste Comte. » (Emile Bréhier, *Histoire de la Philosophie*).

2. Je veux dire que l'idée est inséparable des conditions concrètes, sensibles, expérimentales, où elle s'est formée.

l'exemple d'un grand esprit qui a souffert de ne pouvoir point pratiquer de trouée dans le sensible ; enfin il réussit à s'échapper par la mémoire, et par là rejoignit l'intemporel. Son œuvre illustre, dans un cas extrême, le drame de l'esprit moderne cherchant à s'évader de sa propre expression. A l'autre pôle, Alain nous montre comment la raison, afin de s'exprimer, de vivre, doit se rapprocher de la vie sensible, qui lui infuse la chair et le sang. Ainsi ces deux vrais clercs se rejoignent sans s'être aucunement cherchés.

Les abus des faux clercs, pour regrettables et irritants qu'ils soient, le sont moins que ne furent nécessaires les tentatives des grands clercs auxquels les faux clercs ont « volé l'outil ». Il fallait que le langage du réel, que la pensée du réel fussent constitués une fois pour toutes. Il était bon que la civilisation fût ébranlée, ne fût-ce que pour voir si elle serait capable de résister au choc. M. Julien Benda est le philosophe aristocrate, le philosophe aux mains propres. Je crois qu'il faut se salir un peu, et même beaucoup, pour sauver ce qu'il révère avec une intransigeance qui lui fait honneur.

RAMON FERNANDEZ

SPECTACLES

Mixture, de Lenormand, au théâtre des Mathurins ; *Vient de paraître*, d'Edouard Bourdet, à la Michodière ; *Le Démon des Steppes*, au cinéma du Vieux-Colombier ; *Le gala René Clair*.

Je crains d'être injuste pour la pièce de M. Lenormand : je répète donc, pour que les vrais amateurs de théâtre puissent mettre mes appréciations à l'échelle, que le grossissement, la simplification assez grossière qu'exige à la scène l'exhibition des sentiments délicats, me fait beaucoup souffrir, et que je ne sais aimer, en ces matières, que le génie, qui transfigure tout. Je crois assez bien comprendre la structure de cette pièce : c'est une sorte de lexique assez complet des situations dites maternelles : la mère veut élever sa fille au-dessus d'elle ; la mère déchoit pour faire vivre sa fille ; la mère vole et tue pour le bonheur de sa fille ; — et la fille comprend tout — ; puis le freudisme permet d'ébaucher la série inverse, ce qui n'empêche pas d'aboutir au mariage.

Dans le détail des seize tableaux, grand effort pour faire comprendre au public plus de choses que n'en semblent au premier abord comporter ces situations usées. Si M. Lenormand semble surtout apercevoir dans l'âme de son principal personnage un incohérent mélange de bien et de mal, une sorte de cocktail moral qui ne peut aboutir qu'au malheur, on peut aussi remarquer que cette mère de famille est mauvaise danseuse, mauvaise prostituée, mauvaise voleuse et mauvaise meurtrière parce qu'elle fait tout cela *en vue d'autre chose*, tandis que tous ces métiers, qui participent des Beaux-Arts, veulent être pratiqués pour eux-mêmes. Je crois d'ailleurs que M. Lenormand eût pu donner une étude infiniment plus fouillée et plus neuve — beaucoup moins mélodramatique aussi, et de plus de goût

— s'il n'avait pas tant cherché à se mettre à la portée des intelligences modestes. Mais Mme Pitoëff transfigure cette pièce : obligée de jouer un rôle qui l'amène de treize à vingt ans, elle a su se faire une physionomie de petite fille — pas jolie sans doute, mais nullement invraisemblable. Et sa voix, où sous une sorte de tremblement de supplications, transparaît continuellement l'énergie, et l'intelligence sous la candeur, est l'instrument le plus merveilleux pour créer l'émotion — presque avec n'importe quoi. Il y a une scène sans tragique dans les faits, qu'elle doit jouer d'un bout à l'autre à genoux et en pleurant, et où elle parvient à n'être jamais ridicule, à être toujours touchante. C'est là peut-être qu'est le drame.

* * *

Avec *Vient de paraître*, M. Edouard Bourdet semble s'éloigner autant que possible de Bataille, que rappelait quelque peu sa *Prisonnière :* je crois, vraiment, qu'il va succéder à Robert de Flers, et s'acheminer vers toute une suite de triomphes aimables.

Le premier acte (il y en a quatre) nous introduit chez un grand éditeur, qui a dans son cabinet de travail, entre autres, les portraits de Mauriac, de Morand et de Giraudoux. Cet éditeur ne reçoit même pas les jeunes écrivains. C'est un bruit qu'on a fait courir à propos de bien des maisons d'édition, et qui, tout compte fait, est invraisemblable, puisqu'il y a des écrivains qui débutent, puisque chaque écrivain a dû publier un premier livre. (Mais au lieu de venir proposer à un éditeur une affaire qui sera ou ne sera pas acceptée, le débutant s'adresse au lecteur comme à un service public qui serait obligatoirement à sa disposition. De là bien des rancœurs sans juste cause). Le marchandage des prix littéraires donne occasion à quelques scènes fort vivement menées qui sont les meilleures de la pièce.

Les trois autres actes content une autre histoire. On y présente des gens de lettres qui seraient incapables d'écrire un livre s'ils n'avaient sous les yeux, pour les reproduire exactement, leurs aventures personnelles et celles de leurs amis. Cela ressemblerait, par certains côtés, aux *Articoles* de Maurois, sans

une grosse erreur que je m'étonne que M. Edouard Bourdet ait pu commettre : ce n'est pas dans la vie, c'est dans les œuvres de leurs confrères et contemporains que les écrivains médiocres ou stériles vont chercher leurs œuvres. Ouvrez un peu l'œil sur les écrivains de France et pays voisins d'en ce moment : pas mal de sous-Giraudoux, de sous-Morand, quelques sous-Duhamel et sous-Mauriac réussissent, je ne dis pas à achever un volume in-16 — il n'y a que trop de gens qui y arrivent — mais à obtenir de francs succès, voire des brevets d'originalité. Au reste, leur calcul est juste et assez sage : en suivant l'auteur en vogue, on est sûr de ce qui plaît au public, on calcule ses effets. Bien entendu les classiques peuvent aussi être plagiés, mais il faut plus de culture chez l'auteur et le lecteur ; en bâtissant tout, même son titre, sur des réminiscences, en publiant des *Derrière l'horizon* et des *Toi qui le savais,* on obtiendra donc moins de succès et plus d'estime. Mais le littérateur que nous présente Edouard Bourdet, s'il risque d'être stérile, se force à être original chaque fois qu'il écrira. Pourrais-je dire ici que, dans l'intrigue sentimentale, M. Bourdet a voulu mettre une discrétion, une réserve à la Marivaux, qui n'est pas en harmonie avec les grosses charges sur les mœurs littéraires ? Et aussi que Mlle Blanche Montel, pour prendre à tout prix l'air mutin qui lui sied le mieux, se montre quelque peu infidèle à son rôle ?

*
* *

Le *Démon des Steppes,* au Vieux-Colombier, est un film russe sur la révolution de 1917 qu'on semble, vu son peu de cohérence, avoir assez mutilé pour l'adapter à l'écran français. De belles images au début, une belle scène un peu inutile à l'ensemble : le bras de la servante qui cherche son homme au fond du lit. Pour le reste, ce sont les scènes collectives qui sont, de beaucoup, les meilleures : il semble que le cinéma russe dispose en ce moment d'un nombre illimité de merveilleux figurants, mais de pas un seul grand acteur. Les vedettes — le matelot et la dame fatale de l'histoire — sont pleines de verve et de vie, mais ne sont pourtant que des figurants comme les autres : incapables de lenteur, d'analyses, de nuances dans un effet, et incapables surtout, ce qui est la grande pierre de touche,

de passer d'un effet à un autre. Mais quelques mouvements de troupe, quelques danses, empêchent la fin de ce film de tomber trop au-dessous du début, et font du tout un spectacle presque toujours fort vivant, et quelquefois saisissant.

*
* *

René Clair présente un film nouveau, qu'il a tiré du *Chapeau de Paille d'Italie* de Labiche. Visiblement, en plaçant ses décors en 1895, il a voulu utiliser des effets comiques analogues à ceux du cinéma d'avant-guerre : le démodé des costumes et des ameublements pouvait, en effet, donner son maximum dans la description d'une noce. Mais il faut prendre garde qu'un tel effet s'épuise vite. Des scènes comme le *Quadrille des Lanciers* sont des reconstitutions charmantes, qu'aurait encore améliorées une idée de plus. Pourquoi faut-il à Clair tant de décors, de fantaisies, d'imbroglios, de rêves ? C'est qu'il a peur de ses acteurs : il semble désespérer d'en rien tirer, et ne les montre pas plus sur l'écran qu'on ne livre sa main au jeu de main chaude. Pourtant, il sait ce qu'il en pourrait tirer. Les acteurs, ou lui, auraient-ils manqué de patience ?

Nous avons retrouvé dans *Entr'acte* la plus vive et la plus animée des poésies cinégraphiques : de ce qui pouvait n'être qu'une succession assez stérile d'*étonnements*, Clair avait su tirer de la grâce et des effets plastiques de premier ordre. De *Paris qui dort*, qui a déjà quatre ans, la donnée première était remarquable, et certaines utilisations — la Tour Eiffel par exemple — ont été fort réussies, mais le détail des réalisations était un peu trop mécanique, trop fait pour être aisément compris du grand public. Il n'y a pas là-dedans beaucoup de la faute de Clair : en 1923, la timidité s'imposait.

Je ne reprocherai pas à Clair de trop penser, encore aujourd'hui, au public ; le métier est ce qu'il est. Mais il unit peut-être trop de souplesse à tous ses dons. Il devrait tenter tous les ans une petite bande de six cents mètres, où il ne chercherait à satisfaire que lui et les gens qui ont le goût difficile. Je suis sûr qu'il y ferait ses frais. Et il se sauverait, je veux dire qu'il ferait son salut.

*
* *

Si je me levais plus matin, j'aurais le spectacle des brumes sortant de la Seine ; je peux encore voir le court moment d'espérance du soleil. Sa traînée sur l'eau froide fait penser à ces autres feuilles d'or battues, si frêles que le souffle des doreurs les dévaste et qui ont, elles aussi, des reflets verts. Puis il cesse son aumône, se réserve pour l'autre hémisphère. Je pense aux départs, gare d'Orsay, vers les paquebots de la Sud-Atlantique, à tel appel suraigu de *Pepîto* qui me fournit, en Décembre, de lumière trop vive et d'ennui reposé. Puis à Ricardo Güiraldès, aux sons voilés qu'il tirait de sa guitare d'Argentine : musique la meilleure pour un grand cœur simple et qui n'aime pas crier, — si loin du théâtral tant qu'il vivait, que son image en nous peut se passer de sa vie.

JEAN PRÉVOST

NOTES

LE ROMAN

LE TEMPS RETROUVÉ, par *Marcel Proust*, 2 vol. (Editions de la N. R. F.).

Les deux tomes du *Temps retrouvé*, s'ils confirment sur bien des points les idées du lecteur attentif quant au contenu et au but de l'œuvre proustienne, en élargissent les bases, la portée et, si l'on peut dire, la finalité d'une façon imprévue, mais qui aurait pu n'être pas imprévisible pour un lecteur plus attentif encore. C'est pourquoi, malgré les redites, le manque de « mise en place », les nombreux lapsus grammaticaux ou autres dont certains auraient dû être redressés (« *moitié tristesse réelle, moitié énervement de cette vie, moitié simulation...* » pour n'en citer qu'un), ces brouillons du *Temps retrouvé* prennent dans l'ensemble de l'œuvre une place privilégiée et peut-être la plus importante avec *Du côté de chez Swann*. Du point de départ au point d'arrivée, le cercle se ferme si parfaitement que l'itinéraire indispensable qui passe par Balbec, Sodome et Gomorrhe s'en trouve abrégé et comme survolé.

Personne aujourd'hui ne conteste plus l'unité d'*A la recherche du Temps perdu*, personne ne souscrirait plus à cette assertion formulée dans l'*Hommage* de 1923 : « Proust ne compose pas... » Mais certains se rappellent l'annonce faite en 1913 d'un roman en trois volumes, et tout en admettant la volonté initiale de composition, se fondent sur l'ampleur prise par *A la recherche du Temps perdu*, sur les « ajoutages » de Proust, pour

nier que cette volonté initiale ait été entièrement respectée par lui. Ceux-là reprennent à leur compte la théorie des digressions. Ils consentent bien que Proust ait eu un plan précis au départ, mais ils estiment qu'il a, chemin faisant, perdu le sens des proportions. *Le Temps retrouvé* témoigne qu'il n'en est rien et que la composition d'*A la recherche du Temps perdu* est plus rigoureuse encore qu'il n'avait pu jusqu'ici le paraître, comme *le Temps retrouvé* démontre que le sujet traité par Proust, loin d'être restreint et particulier, est plus vaste encore qu'il n'apparaissait même à ceux qui y voyaient la fusion d'une société aristocratique et d'une société bourgeoise, la fusion des Guermantes et des Verdurin-Swann. « Des changements produits dans la société, je pouvais d'autant plus extraire des vérités importantes et dignes de cimenter une partie de mon œuvre qu'ils n'étaient nullement, comme j'aurais pu au premier moment être tenté de le croire, particuliers à notre époque » (II, 150).

Le sujet sociologique, c'est en réalité la naissance, la vie, la mort et la renaissance d'une société, le brassage éternel des groupes sociaux par le temps qui les détruit et les renouvelle en un demi-siècle environ, comme le sujet psychologique, c'est l'évolution dans la durée d'un certain nombre de personnages représentatifs.

Quant à la composition, la matinée chez la princesse de Guermantes, qui occupe les deux tiers du second tome du *Temps retrouvé*, achève de nous éclairer à son sujet. Ce qui restait à justifier, c'étaient ces énormes morceaux consacrés à des réceptions mondaines. Nous nous rendons compte maintenant que la réception chez Mme de Villeparisis, le dîner chez la duchesse de Guermantes, la première soirée chez la princesse de Guermantes, la soirée Verdurin, la matinée chez la princesse de Guermantes d'après-guerre qui n'est autre, cette fois, que Mme Verdurin, représentent, selon un mot récent de Ramon Fernandez, « des coupes spatiales, pratiquées dans la durée », dans la durée de cette société et de ses composants. La place fait ici défaut, mais rien ne serait plus aisé de montrer comment les épisodes de ces différentes cérémonies mondaines se répondent rigoureusement chacun à chacun, comment aussi ces cérémonies sont autant de stations et de belvédères sur la société en voie de transformation (comme l'est à tout moment

toute société), ce que Proust appelle de « perpétuels regroupements de forces » destinés à faire « apparaître les faces les plus opposées » des caractères et à varier les points de vue du lecteur. De même, ces reprises d'un sujet identique : amour et jalousie de Swann pour Odette, amour et jalousie de Marcel pour Albertine, amour pour Mme de Guermantes, amour pour Gilberte s'équilibrent pour une vérification plus complète des grandes lois psychologiques.

Notons encore, comme une preuve de cette composition rigoureuse, le rapport nécessaire du moindre détail au tout, le « bouclage » et l'explication des moindres allusions : par exemple c'était Théodore qui avait écrit une si charmante lettre à Marcel pour son article du *Figaro* ; l'humiliation de Mme de Sainte-Euverte à la soirée Guermantes par le baron de Charlus préparait la dernière scène où le baron la salue si humblement aux Champs-Elysées.

S'il paraît utile d'insister sur la composition d'*A la recherche du Temps perdu*, c'est qu'elle a dans l'œuvre une importance primordiale. Cette composition, — hantise de Proust — sert à mettre en valeur, à organiser la partie didactique, intellectuelle de son œuvre, destinée à encadrer la réalité poétique extra-temporelle, « trop rare pour que l'œuvre d'art puisse être composée seulement avec elle », la partie constituée par ces « vérités que l'intelligence cueille à claire-voie », « vérités que l'intelligence dégage directement de la réalité », « vérités relatives aux passions, aux caractères, aux mœurs » (II, 52 53) et qui, dans *A la recherche du Temps perdu*, se rapportent pour la plupart au Temps, « au Temps dans lequel baignent et s'altèrent les hommes, les sociétés, les nations » (II, 101) et aux « grandes lois morales » qui « diffèrent peu selon la valeur intellectuelle des individus » (II, 29) ; de sorte que presque tout chez Proust est reconstitution, composition dans le temps d'individus fictifs à l'aide de fragments réels de durée assemblés, rendus cohérents. L'effort de cohérence, de composition, qui aboutit dans les derniers volumes insuffisamment travaillés à un schématisme d'automates, est donc essentiel chez Proust.

Mais cette composition, ces « études » du Temps et des lois morales ne sont pas l'essence de l'art, selon Proust, elles l' « enchâssent », le « sertissent », le complètent. L'essence de

l'art est atteinte à travers un miracle, le miracle de la remémoration involontaire qui supprime le temps et nous fait atteindre l'essence des choses. Ce miracle, il s'est déjà produit sous nos yeux, dans *Du côté de chez Swann*, lorsque Marcel a trempé sa madeleine dans le thé. Il se reproduit trois fois de suite, le jour de la matinée chez la princesse de Guermantes. Deux pavés inégaux de l'avenue des Champs-Elysées transportent Marcel à Venise sur deux dalles inégales de Saint-Marc, le bruit d'une cuiller, l'empois d'une serviette à thé le transportent à Balbec. Chaque souvenir ressuscite toutes les circonstances, « les parfums, les sons, les projets, les climats » (II, 39) de la minute passée à laquelle il se réfère. « Une minute affranchie de l'ordre du temps a recréé en nous pour la sentir l'homme affranchi de l'ordre du temps » (II, 16).

Cette contemplation « d'éternité » (19) est « le seul plaisir fécond et véritable » (20) que l'homme puisse connaître. Nous ne nous réalisons pleinement en effet ni « dans la jouissance matérielle, ni dans l'action affective » (23). Mais ce miracle du réveil d'une impression est « fugitif » (19). Il ne dure que si nous le fixons en le convertissant en un « équivalent spirituel » qui est l'œuvre d'art. Autrement dit nous n'accomplissons notre plus haute, notre véritable destinée d'homme que si nous avons assez de volonté pour profiter du miracle fugitif, pour saisir cette réalité extra-temporelle de l'art, la seule réalité où nous puissions nous saisir dans notre vérité foncière, désintéressée, poétique. Il n'est en effet aux yeux de Proust de vérité humaine profonde que poétique. Cette vérité poétique est-elle communicable par l'art ? En partie seulement tant elle est subjective (34). C'est pourtant par l'art seul que nous pouvons « sortir de nous ». « Grâce à l'art, au lieu de voir un seul monde, le nôtre, nous le voyons se multiplier et autant qu'il y a des artistes originaux, autant nous avons de mondes à notre disposition, plus différents les uns des autres que ceux qui roulent dans l'infini, et qui bien des siècles après qu'est éteint le foyer dont ils émanaient, qu'il s'appelât Rembrandt ou Vermeer, nous envoient leur rayon spécial » (49). L'œuvre d'art est un « appareil d'optique » qui donne une vision originale du monde.

Nous arrivons ici à une conclusion dont la portée nous échappait encore avant la publication du *Temps retrouvé*. Il

semblait que Proust aboutît à une dispersion du moi et n'allât pas plus loin. Son mysticisme de la mémoire semblait sans issue. Il n'en était rien. Après avoir jeté à bas le mythe du caractère, de la personnalité « donnée » à l'homme, il nous montre la voie pour nous conquérir, pour reconstruire le monde, en nous affranchissant du temps. Pour y arriver, il nous avertit qu'il faut commencer par nous purger de toute passion. L'humain, aux yeux de Proust, se caractérise par un détachement de tout. Tant que la poussée animale des sens, de l'hérédité et de l'imagination se fait sentir, le déterminisme le plus absolu nous gouverne. Notre liberté naît avec la sagesse. Ne disons pas que reconstruire le monde avec quelques impressions ressuscitées est un exercice impossible ou vain. Il est bien vrai que seules nous appartiennent vraiment les minutes qui se sont imprimées en nous si profondément qu'elles refont de nous-même, quand un choc les ranime, tout ce que nous étions quand elles nous avaient frappés. Aussi bien ces impressions ne se suffisent-elles pas ; elles exigent de nous un effort spirituel intense pour aboutir à fixer leur réalité. Le surimpressionnisme de Proust consiste dans cette sublimation poétique, dans cette spiritualisation de l'impression ressuscitée.

Il faudrait longuement s'arrêter ici sur l'anti-réalisme de Proust, sur sa notion de l'art conçu comme « un rapport » entre deux objets différents, métaphore « rapprochant une qualité commune à deux sensations », dégageant « leur essence en les réunissant » et les enchaînant « par le lien indescriptible d'une alliance de mots » (40).

Cette révélation en nous de l'humain, traduisible en œuvre d'art, rejette vers l'animalité tout ce qui est entaché de passion, d'imagination. *Le Temps retrouvé* précise avec force cette vue. Tandis que tout le souci d'André Gide dans *Corydon* ou dans *Si le grain ne meurt* est de combattre la thèse de l'anomalie et de considérer l'homosexualité comme un phénomène particulier, mais naturel et non pervers, Proust considère tout amour, même normal, comme une forme de perversion et d'aberration à base de rêve. Ce rêve est dicté le plus souvent par un caprice de l'hérédité (« Il est possible que Morel, étant excessivement noir, fût nécessaire à Saint-Loup comme l'ombre l'est au rayon de soleil. On imagine très bien dans cette famille si ancienne

un grand seigneur blond... recélant à fond de cale un goût secret pour les nègres » (I, 18) ou encore le « rêve de virilité », de M. de Charlus enchaîné, hanté de « croix de justice, de tortures féodales », dans son « imagination moyenâgeuse » (I, 199) ; parfois par une circonstance fortuite. Rêves inconscients et mystérieux, mais « les maladies du corps elles-mêmes, du moins celles qui tiennent d'un peu près au système nerveux ne sont-elles pas des espèces de goûts particuliers ou d'effrois particuliers contractés par nos organes, nos articulations » (I, 199). Après cet enfer de la passion, Proust nous entr'ouvre le paradis de l'humain et de l'art.

Telles sont les premières réflexions que suggère le « proustisme » revu et complété du *Temps retrouvé*, mais ces deux derniers tomes ouvrent sur l'œuvre tant de perspectives nouvelles que l'ensemble s'en trouve modifié et sa signification élargie et haussée. Pour tout dire d'un mot, l'œuvre négative de Proust s'y change en une œuvre positive. Mais il serait injuste que l'éclairage nouveau de toute l'œuvre qu'apporte *le Temps retrouvé* fît négliger les admirables pages qu'il contient sur la guerre à l'arrière, les premières où un auteur ait réussi à dominer le monstrueux sujet et à garder ses distances en le décrivant.

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

LES HOMMES DE LA ROUTE, par *André Chamson* (Grasset).

Ce roman, dont on a dit qu'il était l'œuvre d'un homme de quarante ans, atteste en effet une parfaite maîtrise de moyens chez son auteur. Un critique de profession serait assez embarrassé pour le classer. Si l'on ne considérait que le sujet, on pourrait croire à un roman social. Dans les Cévennes on est en train de percer une route, et cette route va bouleverser toute une région : les pâturages sont abandonnés pour la filature et toute l'activité du pays se concentre désormais dans la petite ville située dans la vallée. André Chamson pénètre avec un grand art les esprits à la fois frustes et compliqués des hommes qui vivent dans la montagne. Ils sont deux qui lui servent de modèles : Combes, l'homme robuste qui, la route une fois achevée, prend l'initiative de descendre travailler à la ville, et Audibert, plus

jeune et plus influençable, qui le suit. Dès lors, les deux hommes n'éprouvent plus ces états extrêmes, l'enthousiasme et l'accablement, qu'ils ressentaient en construisant la route, en se sentant frères dans la même peine, dans la même œuvre. C'est une existence monotone qui chez leurs femmes, surtout chez Anna, dont le personnage est une création admirable, prend un caractère dramatique, tellement le souci du lendemain les empêche de jouir de la vie.

Tout au long de cette histoire d'hommes simples et droits on ne quitte jamais la Nature, et on la voit avec ce mélange d'attachement à la terre et de méfiance à l'égard des grandes forces naturelles qui est le sentiment même des paysans. Quand on a l'orgueil de posséder, on n'oublie jamais qu'on peut perdre le fruit de ses peines par un éboulement ou par une inondation.

Il y a encore un autre élément dans le livre de Chamson, et c'est un élément religieux. A mesure que Combes et Anna vieillissent, leur sentiment de la destinée humaine se précise. Du reste il n'est pas un moment absent du livre. Anna se repose de ses soucis dans la volonté divine, mais Combes, lui, n'a pas besoin d'un pareil secours. A sa femme qui dit : « On en a bien assez vu pour savoir que Dieu est le Maître. A force d'être malheureux on comprend ça... Quand on a perdu son petit, quand on a souffert la misère, on comprend... » Combes répond : « On comprend, qu'est-ce que tu comprends ? La vie est comme elle vient ; on ne la fait pas, mais on peut faire son bonheur avec elle. »

Cette idée de la vie donne au récit une véritable grandeur. Peut-être cependant manque-t-il à celui-ci une certaine liberté. Il semble que dans un roman il doive y avoir comme des vides par où passe toute la contingence des choses et qui permettent aux personnages de secouer le joug de l'auteur. Dans bien des cas le romancier gagne à se laisser conduire et à ne pas réussir trop bien, de peur qu'en le lisant on ne pense parfois plus à son talent qu'à la vie particulière des êtres qu'il a créés. Mais c'est une réserve qui vient de ce qu'on ne saurait être trop exigeant pour un écrivain qui vient de donner presque un chef-d'œuvre, au double sens de l'art et du métier.

JEAN GRENIER

* *

JÉROME 60° LATITUDE NORD, par *Maurice Bedel* (Editions de la N. R. F.).

C'est un livre alerte et gai, et qui fait rire. Des situations connues s'y succèdent sous un jour assez neuf pour qu'on ne les attende pas toujours, ce qui fait un plaisir mêlé de surprise et de reconnaissance. Beaucoup de lecteurs songeront à l'*Honorable Partie de Campagne*. On ne voit pas pourquoi ce thème amusant ne serait pas repris avec les variations géographiques qu'il comporte, qu'il appelle. *Jérôme* est moins, beaucoup moins la description des mœurs norvégiennes que celle de l'état d'âme norvégien du héros. Ce Jérôme est terriblement français : non point du tout, comme on l'a dit, cynique, mais au contraire hypersentimental et surtout terriblement catégorique ; il faut que celle-là soit une vierge pure, que celle-ci soit une femme facile ; donc on se refusera à celle-là, et l'on se laissera aller sur le divan de celle-ci. Jérôme, dans les bras de Lena, murmure en écho : « Il n'y a plus de Norvège... » A la fin d'un livre sur la Norvège, c'est un peu troublant. Est-ce une critique du pays, ou bien une critique du héros ?

L'effet comique du parler de la blonde Uni est assez facile mais sûr, habilement ménagé. On l'attend au tournant de la page comme une bonne imitation qu'on aimerait à faire goûter aux autres. J'aime bien aussi que Gerda, sautant de son électrique automobile sur la hauteur neigeuse, aborde Jérôme en lui parlant provençal. Ces sortes de folies sont choses naturelles quand on est reçu par les étrangers, et tout comique doit être fou naturellement. M. Bedel a traité aussi d'amusante façon le sexualisme idéologique et la divorçophilie de ses hôtes. Maintenant, les brumes norvégiennes ne nous feront plus peur. Je suis certes bien incapable de juger si les portraits et descriptions de M. Bedel sont exactes. Si elles ne le sont point, c'est alors une inexactitude fondée sur une connaissance réelle du pays. On sent qu'il n'y a pas là de l'invention toute pure. Peut-être est-ce le genre de déformation du vaudeville.

Que dire de l'art de M. Bedel ? Sans Giraudoux et Morand — et sans quelques autres — cette histoire eût sans doute été

rédigée bien différemment. Le fini du métier fait songer au travail en série : la réussite ressemblant à d'autres réussites et les présupposant. *Jérôme* a déjà l'assurance et l'accent d'un académisme nouveau issu des tourbillons de l'après-guerre : une manière de raconter rassurante, prévisible, qui permet de miser sans danger. En relisant les dialogues adroits et les scènes drôles de ce récit, je songe que M. Bedel devrait écrire pour le théâtre, moins exigeant aujourd'hui que le roman. Ceux qui tentent de nouveaux modes d'expression, ou qui désirent ne point pratiquer la suppression des pays par le voyage, se détourneront de *Jérôme*. Ils devront ou devraient pourtant savoir gré à l'auteur d'une absence de prétention qui est un des charmes de ce livre dont, on ne songerait à dire un peu de mal que si on en entendait dire énormément de bien.

RAMON FERNANDEZ

*
* *

VASCO, par *Marc Chadourne* (Plon).

Le mérite de M. Marc Chadourne a été de prendre un ensemble de thèmes jusqu'ici littéraires, du moins en France, — aventure, évasion, etc... — de les envisager d'une façon directe, spontanée et de les relier à la vie. Il a réussi à les incorporer en un héros réel et même réaliste dont l'existence présente tous les caractères de crédibilité qu'on attend d'un roman. Cette crédibilité, M. Chadourne l'a obtenue en expliquant la névrose de son héros et en situant le lieu de son drame intime. Philippe, dit Vasco, s'explique par son hérédité, par sa réaction contre l'exemple paternel et sa ressemblance profonde avec ce père haï, par son désir de libération et son obéissance à un atavisme secret. Cet inadapté, ce « rêveur éveillé », ce schizoïde, nous tenons tous les fils de son goût du malheur et de son besoin de se dépasser. De même, l'Océanie où Vasco a cru trouver le pays de son rêve, nous est peinte d'après nature.

Le roman se déroule sur deux plans : le plan réaliste et objectif qui est celui du narrateur (un cousin de Vasco), le plan intérieur et lyrique qui est celui de Vasco lui-même (quand le narrateur rapporte textuellement les paroles de son cousin). Le fondu de ces deux plans, le double point de vue du spectateur

et de l'acteur que Conrad réussit presque toujours à nous fournir, n'a pas été complètement obtenu par M. Chadourne. D'où une inégalité d'émotion dans son récit. Les deux points culminants et les deux réussites sont, à l'arrivée à Tahiti, la première nuit à Papeete du héros qui a fui la France d'après-guerre, la prodigieuse coïncidence de ses aspirations et d'un réel voilé par l'ombre, et le journal intime qui termine l'ouvrage : cette peur d'être lépreux qui se transforme en un besoin de s'enclore dans la léproserie au service des malheureux, sans qu'on puisse décider si c'est la névrose, une volonté nietzschéenne de dépassement ou le sacrifice d'un saint chrétien qui anime Vasco.

Dans l'un et l'autre de ces chapitres, nous nous identifions sans peine et profondément — au moins pour un instant — avec Vasco, au lieu de nous intéresser seulement à lui. Nous nous abandonnons au courant poétique que M. Chadourne a voulu faire circuler d'un bout à l'autre de son livre, mais que les courts-circuits de son narrateur interrompent parfois.

Les réussites de forme — dons d'évocation, sobriété, et intensité poétiques, — atteintes dans certaines pages, font regretter le laisser-aller de certaines autres, d'une mollesse trop facile.

L'impression générale que donne ce livre de début est celle d'une recherche de plénitude et de réalisme poétique qui appelle et retient la sympathie.

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

MONTCLAR, par *Guy de Pourtalès* (Editions de la N. R. F.)

M. Guy de Pourtalès a, dans son roman, télescopé le passé et le présent de son héros. Comme son *Liszt*, puis son *Chopin*, nous ont convaincu qu'il savait dérouler avec aisance et selon le fil de la chronologie les biographies romancées les plus chargées de péripéties, force nous est bien de croire que la technique choisie pour la composition de *Montclar* l'a été de propos délibéré. Un avant-propos d'ailleurs nous avertit que : « ce long récit était écrit tout d'une seule masse, où le passé et le présent se confondaient, se chevauchaient » et qu'il y a été introduit « un semblant d'ordre » après coup. M. de Pourtalès a sans doute cherché un effet de « masse », analogue

à celui que produit le *Journal* d'Amiel. L'inconvénient, c'est que de tels livres ne se lisent pas d'affilée et qu'un roman ainsi conçu risque à une première lecture de rebuter.

Montclar est un ouvrage sans aucun doute plus intéressant à la seconde qu'à la première lecture. Il vaut par une vigilance constante dans l'analyse des sentiments ou la constatation de la vie, par le commentaire plein de vues ingénieuses et souvent pénétrantes sur l'homme et les hommes, par un refus délibéré de tout automatisme. Il s'agit d'un livre où l'on « se rend compte », d'un livre aussi dont l'auteur a expérimenté un grand nombre d'attitudes, pratiqué des gens de tous pays, connu les castes sociales les plus fermées. Toute une partie du livre, consacrée à des Guermantes d'Allemagne, touche à la satire de mœurs. Les amours du héros avec deux sœurs touchent au roman psychologique. De nombreuses pages, parmi les meilleures, sont d'un grand voyageur. Plus exactement, *Montclar* est d'un homme qui a beaucoup vu, beaucoup retenu et qui reconstruit devant nous la vie telle qu'elle lui est apparu, telle qu'elle lui apparaît. Cette suite de démonstrations décousues, tantôt accroche fortement l'attention, tantôt la laisse se dérober. Tout en goûtant vivement le charme de nombreuses pages, on en veut un peu à l'auteur de cette composition trop lâche qui disperse l'intérêt. On voit bien que l'auteur a rêvé d'écrire la *Somme* de l'homme moderne et on lui sait gré d'avoir tenté une si grande entreprise. Il en a réalisé des fragments. On peut dire que c'est beaucoup.

BENJAMIN CRÉMIEUX

* * *

GRAND LOUIS L'INNOCENT, par *Marie le Franc* (Rieder).

Rien n'est plus difficile pour un écrivain que d'intégrer au tragique vulgaire d'une aventure terrestre le mystère enfoui dans chaque âme ; un Alain-Fournier y réussit, par un sacrifice si complet du réel que seule la mort l'en pouvait consoler ; pour grand que soit Rilke, il y parvient moins bien, sinon peut-être dans tels vers dépouillés des *Sonnets à Orphée* et des *Vergers*. Mme Marie le Franc tient cette gageure pendant plus de deux cents pages ; au début, tant que les personnages ne sont que

des symboles, elle est aisément victorieuse ; quand le cours du récit l'amène à individualiser ses héros, Grand-Louis en particulier, le voile de mystère s'amenuise, et l'on distingue trop les ficelles ; la fin, dont le ton se hausse, non sans beauté, ne corrige pas la sensation dominante qui est bien, en définitive, une déception. Si, en maints endroits, ce livre nous touche, et surtout par des résonances secrètes, il faut avouer qu'il nous laisse insatisfaits, et comme sur notre faim.

H. DANIEL-ROPS.

*
* *

ALLER-RETOUR, par *Marcel Aymé* (Editions de la N. R. F.).

Un employé de bureau, qui a toujours mené, résigné, une vie insignifiante, brusquement se révolte contre elle. Il prend la défense d'un homme ivre, malmène son chef de service, s'achète des vêtements élégants, et s'aperçoit de la laideur de sa femme, qu'il rabroue et traite en bête domestique. La fortune accueille son audace. Il prend la place de son chef, séduit à demi une jeune fille ; il va divorcer, être heureux. Mais il se heurte à son passé, qui se présente à lui sous l'aspect d'une vieille photographie ; voilà son élan tombé ; il reprend ses habitudes anciennes, son être ancien ; c'est le retour.

On voit comme l'histoire est simple, et combien humbles en sont les héros. Avec leur faiblesse, avec leur conscience de cette faiblesse et leur désir d'en sortir, ils nous émeuvent intimement. M. Marcel Aymé peint à merveille leurs aventures sans éclat ; il procède par touches menues, attentives, qui ne nous heurtent point, mais nous gagnent insensiblement. Surtout, il a pitié de ses personnages : c'est le premier caractère de son talent. Cette pitié n'est aucunement larmoyante ; elle se cache parfois sous une note ironique, sous un détail pittoresque. M. Marcel Aymé sait créer une atmosphère, à la fois précise dans ses détails, et d'une qualité poétique particulière. On peut le rapprocher sur ce point de Marcel Jouhandeau. Je lui sais gré enfin de nous faire voir, à travers les médiocres aventures de ses héros, des aventures éternelles. Car c'est un thème éternel, que celui de cet employé qui cherche à sortir de soi, à se dépasser. Et de même *le Puits aux Images*, cette

nouvelle délicate et fort pure que la *N. R. F.* vient de publier, s'agrandit en prenant une valeur de symbole.

MARCEL ARLAND

***

LA POÉSIE

QUI JE FUS, par *Henry Michaux* (Editions de la N. R. F.).

Habité par plusieurs personnages, Henry Michaux les quitte comme des peaux, toutes contenues dans la sienne. Qui fut-il ? D'abord l'habitant de cet Univers du Discours, qui est sorti de la main et qui fait Société des nations ; ensuite un philosophe de la pensée co-naissance, partisan d'une sorte de thomisme claudélien. Enfin une troisième invasion sous-cutanée : celle d'un sceptique héraclitéen, cratyléen, dadaïste, auquel le poète accorde plus de crédit qu'aux deux autres. Ce locataire hypodermique professe un nominalisme absolu. Le langage même, à cause de la lenteur et de la grossièreté de sa logique n'est propre à l'expression d'aucune réalité. Seule la Poésie sera l'expression du Multiple Imprévu et Virginal, du Changement sans limite. La poésie est une expression douée de la même vitesse que l'esprit. Elle est le langage naturel, par sa suite et sa rapidité. Elle fait apparaître le Divers, comme un réactif qui contient juste la quantité nécessaire d'intelligible, mais ne s'alourdit pas d'un impedimentum logique. Ce sophiste dont la voix retentit en Henry Michaux s'exprime avec une ironie à la fois fine et ronde, beaucoup d'images en zigzags, des déplacements fort imprévus et des énigmes héraclitéennes, pleines de bascules et d'escamotages. Il ne se croit pas obligé de se conformer à la coprolalie surréaliste. Henry Michaux d'ailleurs ne s'applique nulle part ce superlatif : peut-être y sent-il quelque vantardise et la marque d'une mauvaise philosophie. Au-dessus de la réalité, il n'y a rien qui puisse entrer dans une expression. C'est au-dessous qu'il ne faut pas être. Réalité paraîtrait donc suffisant, il me semble, à la finesse très judicieuse de ce poète, mais en un sens plein et teinté de quelque occultisme. D'autres mérites plus rares que la finesse sont en ce petit livre, je me hâte de le dire. Un poème comme l'*Epoque*

des Illuminés respire la sécurité d'une grande force de pensée et de poésie, qui se trouvera au niveau de tout avenir et de plain-pied avec toute Révolution.

Qui je fus contient donc une esthétique : il contient aussi de charmantes observations sur les dédoublements, les féeries et les absences de l'âme, les voyages extraordinaires de l'attention au pays des Merveilles, les fatigues rimbaldiennes qui « effritent le bloc « moi. »

Combien de pensionnaires se sont endormis dans les dortoirs qu'on réveille le matin au son des cloches — on les force aussitôt à se lever, à se laver — qui restent fatigués toute la journée, tandis qu'une partie de leur âme continue à circuler dans les dortoirs entre les clefs et autres objets en fer, morceaux humains ne pouvant se reposer et ne sachant que faire. Ces enfants se morcelant ainsi chaque nuit se trouvent à la fin du premier trimestre réduits à une portion d'âme tellement petite que bientôt il n'y en aura même plus assez pour faire un imbécile.

Comme ce morceau est joli et d'un fantastique plein de grâce. Henry Michaux est le premier qui ait vu combien l'eau et les métaux attirent *par signature* les âmes errantes : il a deviné les lambeaux de « moi », les fantômes composés d'un seul sentiment qui, sur les champs de bataille, circulent autour des boîtes de singe ou des casques troués :

Il reste ainsi des tas de morceaux d'âme dans les campements où l'on n'a pas assez dormi. Ces âmes se mettent à errer autour des métaux ou se diluent dans l'eau.

Qui je fus est la somme d'une adolescence. D'abord les systèmes, la fièvre métaphysique et la poésie qui survit au scepticisme, mais comme simple idée. Voici maintenant des exercices d'application destinés à épaissir cette idée et à en faire un être, à combattre toute tendance « cotonneuse » de l'âme, exercices de vitesse qui doivent donner à l'expression le souffle nécessaire pour rattraper l'avance du changement. « J'étais une parole qui tentait d'avancer à la vitesse de la pensée. » L'efficacité de l'entraînement apparaît quand « l'expression s'est décollée de l'homme », de l'homme-animal politique, tout répandu en signes utilitaires. Alors le poète obtient le Poème :

Et glo
Et glu
Et déglutit sa bru
Gli et glo
Et déglutit son pied
Glu et gli
Et s'englugliglolera.

Ainsi va l'accélérateur. S'abandonner aux consonnes qui précipitent leur dynamisme, entraînant la couleur des voyelles. Comme Rimbaud, à l'époque de sa colère nitrique, Henry Michaux a le sentiment vif de l'expansion brutale des consonnes, de ces consonnes démoniaques qui hérissent les mots donnés au français par les langues germaniques. Elles accrochent des diphtongues outrageantes et pleines de hargne cruelle :

Il l'emparouille et l'endosque contre terre
Il le rague et le roupète jusqu'à son drâle
Il le pratèle et le libucque et lui barufle les ouillais.

Cet argot dérive des Saperlipouille que vomissait le mystérieux adolescent de Roche. Il vient même de plus loin. Dans ces vers où s'entremêlent des cornes, des mâchoires et des pinces, je crois sentir l'imagination des vieux peintres flamands ou allemands peignant les combats infernaux avec humour et une rude piété. Henry Michaux est-il né pour exprimer la Colère sulfureuse attachée à la Convoitise Surréaliste et pour écrire des poèmes de la Haine ?

Ah ! que je te hais Boileau

Non, il n'a pas de haine, sauf pour le bedeau de la Déesse Perfection, lequel ne craint rien, protégé efficacement par la toute-puissante déité. Il ne s'agit que d'une querelle d'Arts Poétiques. Au total, Henry Michaux a plus de grâce que de colère : il a trop d'intelligence et d'ironie. Dirai-je qu'il doit s'en guérir ? Sa pensée lui vient trop souvent par détermination abstraite sous la prise d'un Moi orgueilleux. On discerne trop la volonté délibérée, le souci de viser une fin, de remplir un programme. Traits juvéniles, contre lesquels déjà le poète est en révolte, avide de détruire

cet être de gaz et de mystification
avec son « moi, moi, moi » toujours et tout gros dans la bouche
on voudrait tant penser à autre chose.

La méthode d'Henry Michaux, professeur d'éducation poétique, tend à détruire les « mornes », c'est-à-dire les hommes privés de signes poétiques, les hommes dont l'âme circule mal dans les canaux du corps. L'histoire uchronique des « mornes » termine le recueil par des pages d'une ironie très savoureuse et d'un mouvement bien sportif.

Livre plein de promesses parmi des traits indécis ou divergents, livre-carrefour. Il appelle et prépare une liberté de la poésie, conçue comme une puissance supérieure à tous les « taillis des signes » communs, comme un libre oiseau dont le vol ne se pose qu'un instant aux branchages des formalisations.

GABRIEL BOUNOURE

***

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

LES IDÉES ET LES AGES, par *Alain* (Editions de la N. R. F.) ; DISCOURS DE LA MÉTHODE, de *René Descartes*, précédé d'une étude d'*Alain* (Les Arts et le Livre).

Les idées et les âges sont sans doute, avec *Mars ou la Guerre Jugée*, le chef-d'œuvre de notre grand moraliste. Il y rassemble et y organise, mieux qu'il ne l'avait fait jusque-là, ses idées sur l'homme, sur les relations du corps et de l'âme, de l'individu et de la société, des passions et de la pensée. Il serait vain d'en tenter une analyse suivie, d'autant que le jugement d'Alain, toujours en alerte et défiant de soi quand il va saisir le vrai, s'applique à effacer ou à compliquer les lignes qui laisseraient aux idées un contour trop net. L'art graphologique est fantastique, nous dit-il, « par un souci de décrire selon le langage poli, au lieu de pénétrer sans paroles, ce qui dit plus que toute parole. » De même, on doit renoncer à décrire Alain, à recomposer dans un discours son discours, qui se dérobe presque tout entier derrière l'éclat fulgurant de l'inspiration. Mais confier ce qu'il nous inspire, c'est le documenter sans aucune trahison.

La grandeur d'Alain me paraît d'avoir su concilier, par un effort continué de la réflexion, la psychologie de la genèse et la philosophie du jugement, la morale de l'hygiène et la morale de l'idée, en rapportant la genèse et l'hygiène à l'idée et au jugement comme à leurs implications nécessaires. Comte et Balzac sont cités et admirés presque à chaque page par cet ardent disciple de Spinoza et de Lagneau ; et pour qu'un philosophe formé par ces maîtres du jugement pur ait compris l'éblouissante richesse de la *Comédie Humaine* et du *Cours de Politique Positive*, au point d'excuser leurs limites philosophiques, il faut qu'il se tienne à la fois, par une véritable ubiquité morale, au faîte de la pensée et dans ses troubles bas-fonds. Cela en dit long sur la complexité de ce penseur trop sommairement jugé, même par ses admirateurs, dont la pensée déborde toujours les idées et le *Credo* qu'elle affiche. La faiblesse de la pensée dite rationaliste est de prendre et maintenir la pensée à l'état de veille, et de déclarer l'homme libre à partir de la réflexion conquise ; la faiblesse de la pensée dite psychologique est de s'attarder à la préhistoire de la sensibilité humaine, comme si cette préhistoire ne supposait pas déjà la conscience tout entière. Alain veut traiter de la conscience « comme d'une puissance humaine non divisible, et qui, à son moindre degré, se trouve supposée toute. » Le plus haut degré de savoir manquant, tout manque de proche en proche, la faible conscience « n'est un fait que dans la plus haute conscience », et — maxime admirable — « qui ne pense point ne sent point. » Mais écoutez-le maintenant : « Peut-être les plus anciens physiologistes eurent-ils l'idée qu'en ce petit monde de l'organisme tout le grand monde s'exprime en raccourci, en sorte que le sentiment total, pourvu qu'on n'y choisisse pas, qu'on n'y divise pas, contient toute la vérité possible. » « Le haut de notre être est faible, trop loin de la terre. » « Les idées ne savent point descendre ; elles ne peuvent que s'élever de la nature, et autant qu'elles élèvent la force de nature, elles sont efficaces... Mais aussi, le sommeil, chaque jour de nouveau, nous plonge dans la première enfance ; et l'heureux repos à chaque instant de même. D'où nous devrions comprendre que toute idée sort d'enfance et y retombe, et que la pensée d'un vieillard traverse tous les âges avant de s'offrir, si du moins elle

est encore une pensée... Si notre idée vraie n'est pas le redressement d'une idée fausse, et tout près d'elle, *je dirais même vêtue d'elle*, l'idée vraie ne tiendra pas plus à moi qu'un chapeau ou qu'un vêtement. » Ces citations suffisent à marquer les différences entre le rationaliste Alain et le rationalisme, et comment il redonne de la chair et du sang à celui-ci, par cette peur de vider le « haut de l'homme » de toute substance humaine qui est bien rare parmi les prophètes du jugement. Ces derniers ne demandent d'ordinaire qu'à oublier leurs commencements. Alain y revient sans cesse, et non seulement il y revient, mais il veut en tenir compte dans chaque accomplissement de la pensée. Il a la vertu de pénétrer dans les terres noires du sommeil. Je connais peu d'analyse plus belle que celle qu'il nous propose, sans aucune mythologie, de cet état qui semble échapper à l'analyse par définition.

Alain entend se borner à une description « physiologique » de la pensée, de l'homme libre ou enchaîné, fondée sur la théorie cartésienne des passions où il a su mettre sa marque personnelle. On retrouve dans ce livre les illustres remarques sur les mouvements du sang, la peur, l'irritation et la mélancolie. On y retrouve aussi les principes de sociologie qu'il doit à Comte et à Balzac et qui lui inspirent d'admirables pages, notamment sur le mariage et les métiers. Mais en dépit de son parti pris descriptif, comme il arrive à tous ceux qui traitent à fond les problèmes humains, souvent chez lui les jugements de fait se trouvent inextricablement mêlés aux jugements de valeur. Ainsi, l'étude des sentiments le conduit à la fidélité qu'il définit en ces termes impeccables : « L'épreuve nous instruit comme il faut et sans aucune ambiguïté ; mais il faut se mettre à l'épreuve, et faire provision de courage. Car en tout travail, de chevaucher ou de penser, il y a un point de difficulté où périt l'espérance qui est devant nous, et qu'on ne passe que par l'espérance qui est derrière nous en quelque sorte, et qui est foi jurée. » Ce qui fait songer à ce jugement de Chesterton : « Dans tout ce qui vaut la peine d'être fait sur la terre il y a un moment où personne ne le ferait, sauf par nécessité ou par honneur. » Tant il est constant que les vérités sur l'homme sont indépendantes des théories. Il est d'ailleurs très instructif de lire en même temps de l'Alain et du Chesterton.

Chez l'un et chez l'autre même sentiment de la tradition, de la coutume verbale et populaire, même importance attachée aux cérémonies et aux institutions ; mais tandis que l'Anglais décalque sa pensée sur ces institutions, comme pressé de se débarrasser de son démon intérieur, le vigilant Alain ne perd jamais de vue le plus libre jugement, toujours prompt à sauter hors des cercles qu'il trace, acceptant les cérémonies pour rapprocher l'humanité d'elle-même, mais dépassant les rites pour découvrir la conscience vraie de l'homme.

Il faudrait dire aussi un mot de la méthode de pensée qu'Alain nous propose, et la comparer à ces grands systèmes de nouveau à la mode où l'on prétend expliquer l'homme par l'univers ou par les états humains qui précèdent la conscience. Ce n'est point un hasard si tous les penseurs dont Alain se réclame sont français, à part Platon et Spinoza [1]. C'est bien une façon française de méditer à laquelle il redonne souplesse et vigueur. On pourrait la définir une suite d'analyses méfiantes et méticuleuses portant sur quelques expériences humaines bien circonscrites, avec le double souci de ne pas se payer de mots et d'aboutir cependant à une vue réflexive du jugement. Ajoutons cette sorte de psychologie ménagère, que les pédants appellent sociologie, où s'illustrèrent Comte et Balzac, un sens aigu de ce qui reste opaque à la pensée dans les choses, et un certain mépris pour les formes de la science là où la science n'a que faire. En somme une pensée qui ne se sert pas des choses, mais qui plutôt se serre contre elles à ses risques et périls ; une pensée prenant la forme et la consistance de l'objet, mais brillante d'une clarté qui vient de l'esprit.

L'introduction d'Alain au *Discours de la Méthode* est digne de l'œuvre. Non point par la dissertation, ni par aucune recherche proprement dialectique, mais par l'effort pour pénétrer la conscience du maître et pour retrouver par là l'essentiel de sa pensée. Une sorte de portrait vivant des idées qui ne s'évadent pas un instant de l'enveloppe chaude de l'homme. Alain avait déjà appliqué cette méthode originale, et qui sans doute ne lui survivra pas, dans ses souvenirs sur Lagneau. Mais ici la

1. Et, il est vrai, Hegel. Mais je crois pourtant qu'Alain n'accepte ni la raison concrète, ni l'historicisme de Hegel. Il prend plutôt des idées dans Hegel et les accommode librement.

matière est tout de même plus résistante, et les formes sont déjà tracées. Le début, sur Descartes gardé par la ville, la nuit, et doutant au coin du feu, est de toute beauté. Nos auteurs de biographies feraient bien d'apprendre là comment on fait jouir de l'imaginaire sans trahir le vrai. Je signale aussi le passage sur l'entendement et l'imagination, indispensable à qui voudrait s'aventurer dans ce labyrinthe de lumière. Mais il faut tout lire, et relire après avoir lu le texte magistral.

RAMON FERNANDEZ

*
* *

LETTRES ÉTRANGÈRES

RICARDO GUIRALDES

Ricardo Güiraldes est mort à Paris le 8 octobre dernier, à peine âgé de quarante-et-un ans, et cette disparition, qui met en deuil les nombreux amis qu'il avait en France, est assurément une grande perte pour les Lettres hispano-américaines. La *Nouvelle Revue Française* avait, il y a plusieurs années déjà, signalé à l'attention de ses lecteurs cet écrivain argentin, un des maîtres de sa génération dans l'Amérique du Sud. Son œuvre se composait alors d'un recueil de nouvelles, d'un volume de poèmes et d'un roman publié entre 1915 et 1917. Depuis il avait donné une longue nouvelle, *Rosaura* (publiée hors commerce en 1922), et deux livres en prose : *Xaimaca* (1923) et *Don Segundo Sombra* (1926) qui rendit son nom, du jour au lendemain, presque populaire dans toute l'Amérique latine. Il préparait une nouvelle édition, revue et augmentée, de ses poèmes, lorsque la mort vint interrompre ses travaux.

Des traductions françaises des trois derniers ouvrages cités paraîtront prochainement et les lecteurs français pourront ainsi apprécier ce qu'il y a de meilleur dans l'œuvre en prose de Ricardo Güiraldes, les trois livres qui le représentent le mieux, dans lesquels on sent le travail d'un écrivain qui est en pleine possession de sa maîtrise et qui sont, en somme, parmi les plus remarquables qui nous soient venus de l'Amérique du Sud, depuis qu'il existe une Littérature argentine qu'on peut dire « autonome ».

Mais ces ouvrages de sa maturité trop tôt interrompue ne

sont pas les produits d'un changement de manière, d'un « renouvellement » (mot suspect) dans la carrière littéraire de Ricardo Güiraldes. Ils sont de la même veine que les trois premiers ; on peut même affirmer qu'ils sont contenus en germe dans le recueil des Nouvelles de son début et dans son premier roman ; et leur parenté avec les poèmes de 1915 est indéniable.

*
* *

Les nouvelles, *Cuentos de Muerte y de Sangre*, dont les sujets sont empruntés soit à la vie moderne, soit à l'histoire anecdotique de la République Argentine, sont écrites dans un style énergique et sobre qui fait parfois songer à la manière de Prosper Mérimée ; et il est vraisemblable que Mérimée y aurait pris beaucoup de plaisir, surtout aux plus tragiques d'entre elles, à ces récits des guerres civiles et nationales de l'Amérique du Sud, par exemple, où on voit les espions exécutés, — pour épargner les munitions, — par un peloton de lanciers à cheval. On y entend déjà le ton, la « voix » qui caractérise Ricardo Güiraldes : une rudesse hautaine, qui contraste avec une diction très surveillée, surtout au point de vue de la cadence des phrases.

Les poèmes de 1915, sous le titre de *El Cencerro de Cristal*, appartiennent à la tradition hispano-américaine vivifiée par l'influence de l'Uruguayen Herrera Reissig et enrichie par le rayonnement du génie de Ruben Dario ; mais chez Ricardo Güiraldes, cette tradition semble, pour ainsi dire, « dés-européanisée » : au lieu des « morbidesses » décadentes de Herrera Reissig et des douceurs verlainiennes et des mignardises « très Dix-Huitième » du maître nicaraguéen, on y trouve la même force contenue, la même réserve virile que dans les *Cuentos* : le poète dédaigne de s'expliquer et de s'attendrir ; la passion seule s'exprime, et chante pour elle-même comme dans une solitude. On songe à des cris perdus dans l'immensité des pampas, à des confessions, à des discours au ciel, aux horizons, prononcés par un homme qui serait seul dans la verte étendue « planétaire » de la pampa, la plaine sans un pli, sans une colline, la courbe de la terre sous la courbe du ciel. C'est l'impression que nous communiquent ces poèmes — et ceux que

Ricardo Güiraldes a écrits depuis, et qui paraîtront dans une nouvelle édition de *El Cencerro de Cristal*, la confirment encore, surtout les derniers, les « Poemas Solitarios ». Mais là aussi, dans ces vers, là surtout, la diction est pleine de raffinements prosodiques. Peu de poètes se seront montrés aussi difficiles que lui pour tout ce qui est question d'harmonie. A ce point de vue, il n'était jamais satisfait ; il trouvait même la ponctuation courante trop imprécise, trop grossière, et il aurait voulu imposer aux imprimeurs, au lieu de virgules et de points, des signes empruntés à la typographie musicale. Cette poésie, lorsque je commençai à la comprendre me produisit une très vive impression, et j'essayai d'en traduire quelques morceaux ; mais les sons y jouent un si grand rôle que, de « Tango fatal » par exemple, il ne me resta rien, en français, qu'un plat et pauvre mot à mot, tel que le montrer, le publier, c'eût été trahir le poète. Nous (ses amis et ses admirateurs français) avons hâte de voir paraître la seconde édition de *El Cencerro de Cristal*, avec *tous* les poèmes de Ricardo Güiraldes ; d'autant plus que leur influence, qui se fait déjà sentir, par exemple, dans l'œuvre du remarquable poète uruguayen Emilio Oribe, nous semble capable de produire de beaux fruits dans toute la lyrique hispano-américaine.

*
* *

Le premier roman de Ricardo Güiraldes, *Raucho*, mériterait une étude à part. Je me contenterai, ici, de le décrire sommairement. Le protagoniste, Raucho Galván (que nous retrouverons, sous ce même nom, dans *Xaimaca* et dans les derniers chapitres de *Don Segundo Sombra)*, est le personnage de prédilection de Ricardo Güiraldes, qui lui a donné, non seulement les initiales de son nom, mais une grande part de sa sensibilité ; et même, plus tard, dans *Xaimaca* surtout, il s'identifiera avec lui. Mais dans *Raucho* il le traite objectivement et songe surtout à faire de lui un type de jeune Argentin moderne. On peut dire que, dans ce livre, Raucho Galván est Ricardo Güiraldes moins une grande partie de sa culture et moins sa vocation d'écrivain ; la différence est considérable.

Raucho comprend un Prologue, sept parties, et un dernier cha-

pitre qui pourrait s'intituler Epilogue. L'enfance de Raucho et de son frère Alberto à l'estancia familiale nous est décrite, et ensuite nous suivons Raucho dans le collège où il fait ses études, à la fin desquelles il retourne à l'estancia. Vers la vingtième année survient une crise morale : besoin d'indépendance, ennui, et « la gourme ». Cette crise se prolonge pendant le voyage et le séjour en Europe, c'est-à-dire à Paris. Là, Raucho donne libre cours à l'ardeur de son tempérament, et à force de passion, de violence, de désespoir et d'excès de toute sorte, il arrive à retrouver son équilibre moral et intellectuel, et alors la nostalgie de la pampa et de la vie libre et aventureuse qu'il y a vécue le ramène dans une estancia où son auteur, provisoirement, le laisse, couché sur l'immense plaine, face au ciel.

Ce qui fait l'originalité et la valeur de *Raucho* c'est la netteté et l'intensité avec lesquelles sont décrites les circonstances de la vie argentine de Raucho, et c'est, aussi, la peinture du caractère de Raucho lui-même. Je n'ai rencontré dans aucun roman argentin une évocation aussi précise, exacte et complète, d'une estancia, du paysage qui l'entoure, et de la vie qu'on y mène. C'est déjà, sobrement dessiné, le milieu que nous verrons de si près, avec la force d'une hallucination, dans *Don Segundo Sombra*, et je crois même avoir découvert un prototype de ce héros désormais national, ce « Martin Fierro II », dans le « capataz » Victor Taboada, celui qui répond au Maître qui lui demande s'il pleuvra : « Hum, le temps est pensif » ; et le prototype du narrateur de *Don Segundo Sombra* ne serait-il pas Don Nicasio Cano, celui dont on dit : « Este es un robo de algún patricio copetudo » ?

La vie du collège argentin est aussi admirablement décrite, ce collège où les chahuts sont de véritables émeutes, et où les meneurs, les élèves-héros, les « caudillos », terrifient les professeurs et infligent des corrections aux surveillants. Inoubliable est l'histoire du « caudillo » qui, lassé de la routine des études et ne rêvant qu'exploits de gaucho, feint d'être devenu fou, de se croire transformé en cheval, et, après s'être peint à la teinture d'iode le « fierro » de sa famille sur une hanche, s'élance tout nu à travers les cours du collège, puis, s'étant habillé, s'échappe en hennissant au nez du directeur et de toutes les autorités qui n'osent faire un mouvement pour le retenir !

Les chapitres dans lesquels nous assistons à la « crise » de Raucho, qui nous promène dans les lieux de plaisir de Buenos-Aires et nous entraîne à sa suite dans la formidable bordée qu'il tire à Paris et à Monte-Carlo, ne sont pas moins intéressants, mais là, l'intérêt se concentre sur le héros plutôt que sur son entourage et son décor. Ces chapitres sont faits d'éléments obtenus par observation plutôt que par expérience, ou plus exactement, je pense que, tandis que Raucho dansait le tango dans les boîtes de nuit de Montmartre, se ruinait pour une femme de théâtre, se brouillait avec son père et finalement se laissait entretenir par une femme entretenue, Ricardo Güiraldes que plusieurs séjours à Paris avaient instruit et blasé sur tout ce que pouvait y découvrir son personnage, voyageait au Japon et dans l'Inde, et se chantait, dans le rythme des machines des paquebots ou dans le bruit du Transsibérien, les poèmes du *Cencerro de Cristal*. Mais il a donné à Raucho sa sensibilité qui, au milieu de ses débauches, reste insatisfaite, demande toujours une sensation nouvelle, un objet plus digne de sa passion, et qui lui inspire, auprès d'une femme qui le comble d'amour et de volupté, le désir « de l'aimer autrement, comme on aime la mer ou la nature ». Et, la crise passée, il trouve, dans la nature où il a grandi, dans cette unique plaine vertigineuse « où on s'arrête parfois comme pour susprendre le mouvement de la planète », un objet digne de son amour : la Pampa, et ses grands jeux dangereux auprès desquels nos chasses à courre et nos courses de taureaux paraissent de fades passe-temps ; et l'estancia, demeure d'homme libre, capitale d'un petit état patriarcal, portant au fronton des bâtiments le signe qui correspond à l'écusson nobiliaire au-dessus de la porte du château féodal, le « fierro », qui est la marque de propriété qu'on imprime au fer rouge sur l'innombrable bétail errant dans le vaste domaine. Raucho, « crucifié de calme sur sa terre de toujours », est alors bien près de la poésie, bien près d'être Ricardo Güiraldes le poète, celui qui déjà dans *Raucho*, comme plus tard dans *Xaimaca*, mêle à son récit de courts poèmes en prose, généralement descriptifs, comme celui qui commence : « Le mont jaunissait... » et se termine soudain sur : « l'automne pleurait sa première larme. »

L'insuccès de *Raucho* à l'époque de sa publication est bien

surprenant lorsqu'on songe au succès retentissant de *Don Segundo Sombra*. Se peut-il que le nombre des lecteurs attentifs soit si restreint, et que presque personne n'ait su voir dans *Raucho* les thèmes et les qualités de style, les mêmes, qui devaient faire de *Don Segundo Sombra* un livre, un poème national : le poème de la démocratie rurale de l'Argentine ?

*
* *

Je ne dirai rien ici de *Don Segundo Sombra*, ni des deux autres livres de Ricardo Güiraldes qu'on est en train de traduire, me réservant de les étudier lorsqu'ils paraîtront, et du reste je dois écrire une introduction à la version française de *Xaimaca* que préparent Francis de Miomandre et Mercédès Legrand. Et de l'homme lui-même, de l'histoire de son esprit, de son idéalisme qui, sous l'influence de son séjour aux Indes, était devenu un véritable mysticisme, je ne parlerai pas non plus : j'aurais trop à dire, et je craindrais de mêler des souvenirs intimes et personnels au portrait que je ferais de lui. Plus tard, peut-être je parlerai de notre rencontre, de notre amitié, dans la mesure où tout cela peut éclairer son œuvre. Aujourd'hui j'ai seulement voulu saluer sa mémoire au nom des collaborateurs de cette revue qu'il a travaillé à faire connaître en Argentine par ses articles de critique dans *Proa*, la revue qu'il avait fondée, avec un groupe d'amis, à Buenos-Aires, en 1925 ; et ce que j'ai dit de ses premiers livres peut tenir lieu d'introduction, de préparation plutôt, à la lecture de *Rosaura*, de *Xaimaca*, et de *Don Segundo Sombra*.

VALERY LARBAUD

*
* *

LES ARTS

PRIMAVERA, OU LA VALEUR ÉDUCATIVE DES ARTS MINEURS.

Visitant la petite *Foire des Arts décoratifs* organisée par les magasins du Printemps qui, dans une charmante entreprise de vulgarisation, offrent au docile provincial ébloui, comme à la mondaine blasée, des échantillons excellents de l'art décoratif moderne, (allant du meuble austère à la statuette de faïence dite « cubiste »), je constatais avec satisfaction que, malgré la

résistance à peu près générale des « autorités », l'école nouvelle conquiert peu à peu la faveur de la foule. Rien ne me paraît plus amusant à analyser que cette avance insidieuse, dans l'esprit public, des audaces des révolutionnaires, dont les œuvres sont par ailleurs condamnées. Pour peu qu'il ait de l'esprit, le peintre ou le sculpteur bafoué goûte le plaisir d'une délicate vengeance en voyant le bourgeois ou le fonctionnaire qui se gaussent de son effort, emporter avec ravissement le bibelot enchanté dont la présence un tantinet scandaleuse, près du buffet Louis XIII, préparera sourdement l'esprit de Madame et de Monsieur à la compréhension des fortes œuvres dont il est le reflet amusant. Il y a un Purgatoire de la nouveauté, un stade d'attente durant lequel l'Invention emprunte pour révéler ses charmes aux béotiens, le truchement des objets usuels. Lorsque Ingres et Delacroix étaient si furieusement discutés, les livres d'étrennes, les cartons historiés, les vases de porcelaine peinte, négligemment acquis dans les grands magasins, constituaient, sans que personne s'en doutât, la meilleure introduction à l'art difficile des deux Maîtres méconnus. Nous pouvons rétrospectivement regretter que le triomphe d'Ingres et de Delacroix ait été si long à se dessiner, car ils avaient indiscutablement raison contre leurs contemporains, mais aujourd'hui où personne ne sait quelles sont les vérités en art, ne faut-il pas plutôt se féliciter de cette méfiance du public ne consentant à s'émanciper que lentement, partant du bibelot vulgaire pour peu à peu se hausser jusqu'à l'œuvre suprême : monument ou tableau ?

Aussi bien n'y a-t-il de durable que les conversions lentes (une œuvre d'art ne foudroie qu'avec du recul). Qui sait ? peut-être que les grands magasins — lorsqu'ils sont dirigés par des hommes aussi intelligents et sensibles que M. Guilleré, concourent pour une grande part au recrutement des futurs amateurs d'art moderne... Peut-être aussi que sans y entendre malice, ils délivrent le grand art de présences inopportunes, en fixant dans le domaine de la seule ornementation les inspirations impures, les activités dirigées sur un mode plus ambitieux. Comment certains amateurs, et même certains peintres, demeureraient-ils sourds à la leçon que donne une céramique coloriée, par exemple, en constatant qu'il y a là,

obtenus par des procédés simples et rapides, autant d'éléments picturaux que dans maints tableaux superficiels ? A une époque où l'on bâcle une toile aussi vivement qu'un couvercle de bonbonnière, la démarcation s'impose entre l'art pur et l'art décoratif. Alors que se seront évaporés certains procédés faciles de la peinture moderne, mille bibelots, dus à l'ingéniosité d'artisans groupés resteront pour témoigner de la fantaisie de plusieurs artistes en renom, qui n'auront pas su ajouter à leurs travaux les soins matériels indispensables à leur conservation, de même qu'il n'auront pas su ajouter à leurs dons les nobles soucis humains qui seuls douent toute création d'éternité.

Quoi qu'il en soit, les statuettes, les boîtes, les sacs, les céramiques et jusqu'aux pains d'épices de Primavera (qu'on se gardera bien de manger) ont dès à présent leur place marquée dans les collections, pour peu qu'on sache choisir, à côté du fonds inévitable de bibelots Louis-Philippe.

Je ne saurais en dire autant, hélas, des tissus imprimés. La crudité extrême des tons, la complication des arabesques, l'inutile rappel de la fleur 1830 sont agréments désuets et qui n'éduqueront personne. Au temps de l'impressionnisme, ces écharpes et ces mouchoirs eussent conquis, de la façon détournée que l'on a vue, la rétine des amateurs aux tonalités fraîches des tableaux. Il s'agit aujourd'hui de tout autre chose ; d'habituer l'œil inexpérimenté aux jeux subtils des teintes amorties, aux rapports de tons « rompus », qu'une couleur pure bien placée, fera chanter. Je ne connais jusqu'ici que les tissus de Sonia Delaunay qui résolvent le problème que pose l'étoffe moderne, et qui clôturent la longue période de « l'exaltation de la fleur ». Celle-ci, aujourd'hui, doit céder la place aux simples figures géométriques ; une étoffe n'est-elle pas, quand elle s'affaisse, avec ses plis, ses cassures, ses bouillons et ses volutes, le plus beau bouquet de fleurs artificielles ? ANDRÉ LHOTE

*
* *

L'ŒUVRE DE THÉO VAN RYSSELBERGHE.

Une imposante exposition rétrospective vient de permettre à la Belgique de rendre une sorte d'hommage national au peintre qui perpétuait quelques-unes de ses grandes traditions. Les

tableaux de l'époque pointilliste, judicieusement choisis, étonnaient par leur accent délicat, par leur fraîcheur intacte. O peut affirmer dès maintenant qu'une telle peinture vieilli victorieusement. Mais, dans un temps qui se désintéresse d portrait, c'est à une forte et scrupuleuse étude des visages qu le nom de Van Rysselberghe restera sans doute attaché. C'est qu'il était presque seul aujourd'hui à maintenir cette scienc cette lucidité psychologique qui nous fait chercher dans l œuvres des grands portraitistes un renseignement si précieu sur les hommes.

JEAN SCHLUMBERGE

*
* *

NOTULES

Miracle du Dormeur, par *Claude-André Puget.*

M. André Puget vient de se dédier à lui-même son dernier livr *Miracle du Dormeur*. Peut-être nous indique-t-il ainsi qu'il est doubl et que celui qui a écrit cette suite de rêves n'est point le même homm que celui auquel ils sont dédiés.

Le premier est souvent captif de ses propres images, et servite attentif des lois de la surprise et de l'imprévu.

Il commence à régner aujourd'hui, dans la succession des image une espèce de « beau style », tout comme, autrefois, dans l'arrangement des membres d'une phrase, et Puget doit se défier de cette syntaxe d'un autre ordre.

Le second André Puget, c'est celui qui s'apercevra que l'imagination comprend autre chose que des images, celui qui, demain san doute, écrira des poèmes où le mystère n'aura pas besoin, pour résonner, d'une machinerie verbale étouffante, où son cœur pourra apparaître, plus léger que toutes les figures qu'il fait naître, et au-dessu d'elles enfin.

GEORGES NEVEU

*
* *

LES REVUE

Sagesse.

Vœu d'une « poésie sobre, vraie, humaine » ; désir d'échapper au excès de l'incohérence par une technique plus ferme au service d'un inspiration moins passive : telle est la tendance avouée par « Sagesse dans son premier numéro de poésie, et celle aussi qu'on entrevoit travers la variété et les incertitudes qui ne peuvent manquer de caractériser les productions de jeunes auteurs fort différents entre eux, e parfois d'eux-mêmes. L'idéal n'est pas si neuf qu'on n'en ait pu encor

mesurer les difficultés. Pour que le naufragé du bateau ivre puisse enfin reprendre pied sur sa nage même, volontaire et méthodique sous l'œil horrible des pontons, il lui faudra une bien grande sagesse... A cet égard, l'*Ode à Zola* de Chennevière que nous apporte ce cahier enferme de magistrales indications. Les circonstances ont voulu lui donner tout le poids d'un héritage ; par lui-même, elle se fait lire pieusement. L'on ne peut éviter d'aimer la profonde vérité d'un art, qui se révèle aussi efficace qu'une liturgie. L'on trouvera plus loin des poèmes de Fernand Marc, de Maria-Pia Bério ; et, de Robert Chérade, ce poème « imité d'Essénine » :

Renverse la lampe, ma mie.
Soyons prompts à nous endormir :
demain, nous nous éveillerons
dans les ténèbres de l'aurore.

Ce soir, au plus clair horizon,
j'ai lu les signes du départ,
j'ai vu des nuages voisins
échanger soudain leurs frontières.

Donc, la Cavale et l'Etalon
nous frôleront demain, dès l'aube,
et le souffle de leur galop
renversera notre cabane.

Mais déjà nous aurons bondi
sur leurs dos couplés et rapides,
et nous serons au long des routes,
salués par de nouveaux hôtes.

* * *

MEMENTO

ART ET DÉCORATION (Novembre) : *Laboureur*, par Claude Roger-Marx.

CAHIERS D'OCCIDENT (9) : *Le Livre de l'Esprit*, par Gonzague Truc.

COMMERCE (Hiver) : *Le Miroir du café Marchesi*, par Valery Larbaud ; *Exil*, par Léon-Paul Fargue.

LA LIGNE DE CŒUR (Novembre) : *Noël*, de Morven le Gaëlique.

LE MANUSCRIT AUTOGRAPHE (Nov.-Déc.) : *Lettre à André Gide* à propos de l' « Athéisme social », par Albert Thibaudet.

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES (2 Déc.) : *Sur le « Temps Retrouvé »*, par Edmond Jaloux.

LA REVUE DE GENÈVE (Décembre) : *Deux Livres sur l'apostasie des peuples (Julien Benda et Jacques Maritain)*, par Daniel Halévy ; (Janvier) : *Lettre à Daniel Halévy*, par Julien Benda.

LA REVUE DE PARIS (15 Déc.) : *Les Clefs de la mort*, par Julien Green.

REVUE UNIVERSELLE (Décembre) : *Vie de Jean Racine*, par François Mauriac.

JEAN GUÉRIN

CORRESPONDANCE

M. Paul Jamot nous écrit, en réponse à la note de Jean Prévost que la N. R. F. a publiée dans son numéro de Novembre :

Cher Monsieur,

Voulez-vous me permettre quelques remarques à propos de l'article de M. Jean Prévost sur mon livre *A.-G. Perret et l'Architecture du Béton armé.*

M. Jean Prévost me refuse toute compétence en architecture. J'aurais mauvaise grâce à discuter cette opinion. Je me contenterais de demander où M. Prévost, en dehors de cet article, a fait preuve de supériorité sur moi en cette matière. Même sans compétence spéciale, comment un littérateur exercé peut-il se prévaloir contre moi des comparaisons dont je me suis servi pour faire comprendre les vertus propres du béton armé ? Des plaisanteries faciles ne me feront pas renier l'image du poteau armé d'acier, capable de se balancer sans casser, alors que la maçonnerie ordinaire tomberait sous le même effort latéral. Il n'y a pas non plus d' « exagération fantaisiste » à parler de coquille d'œuf à propos des voûtes. La coquille est la 200e partie du diamètre de l'œuf. Or je me fais un plaisir d'apprendre à M. Prévost, s'il ne le sait pas, que l'épaisseur moyenne des parois des Hangars d'Orly (ces parois sont ondulées) n'atteint pas le 400e de la portée de ces Hangars (90 mètres), — soit une demi-coquille d'œuf.

Quand c'est Auguste Perret et ses frères que M. Prévost accuse « d'avoir été en général incapables de calculer les efforts et les résistances qui avaient inspiré les ingénieurs », ne passe-t-il pas un peu les bornes de la vraisemblance ? Ignore-t-il que les frères Perret sont entrepreneurs en même temps qu'architectes ? Les officiels de l'architecture le leur ont assez reproché ! Non seulement les Perret calculent, mais ils exécutent. Ce n'est pas une fois, mais dix peut-être, que j'ai écrit, en parlant d'eux, que, de nos jours, l'architecte doit unir les qualités de l'ingénieur et celles de l'artiste.

Pourquoi M. Prévost appelle-t-il Perret et ses frères les architectes « révolutionnaires » du béton armé, et pourquoi met-il cette épithète entre guillemets ? S'il y a un mot que je n'emploie guère, surtout pour en faire un éloge, c'est celui de « révolutionnaire », et s'il y a dans mon livre un thème qui revient presque comme un refrain, c'est celui qui consiste à dire, sous une forme ou sous une autre : en demandant au béton armé tout ce qu'il peut donner de force et de légèreté, Auguste Perret ne fait que ce qu'ont fait, avec les moyens dont ils disposaient, les bons architectes d'autrefois, et, s'il ambitionne de réa-

liser plus complètement, grâce au béton, ce que les gothiques ont rêvé, qui l'en blâmera ?

Ce n'est pas du tout un parti pris d'esthétique comme celui que m'attribue, de par son bon plaisir, M. Prévost, qui conduit Perret à employer les lignes droites, horizontales ou verticales ; ni lui ni moi n'avons jamais pensé à promulguer un soi-disant principe de la « ligne droite seule rationnelle » (entre guillemets chez Prévost). Mais mon contradicteur, qni parle du béton armé comme d'une pâte « trop docile » oublie-t-il que cette pâte contient de l'acier, lequel n'est pas si « docile », et qu'elle se coule dans des coffres en bois très rigides ? D'où l'aspect, rigide aussi, qui s'impose aux ouvrages de petite ou moyenne portée.

Quelle différence fait-il entre l'économie d'argent et l'économie de matière pour condamner l'une (p. 699, l. 37) et proclamer la nécessité de l'autre (p. 700, l. 22-23).

Perret clôt ses églises avec du verre, non pas, comme le croit M. Prévost, parce que cela « coûte moins cher » (p. 701, l. 12). Le vitrail est cher, bien plus cher que ne le serait, par exemple, un mur de brique. Perret obéit au besoin de créer une atmosphère intérieure et il emploie un moyen que favorisent les possibilités actuelles, mais qui est inscrit depuis sept ou huit siècles dans notre architecture religieuse.

Pourquoi M. Prévost (p. 701, l. 29 et suiv.) confond-il une coupole *sans* points d'appui avec une coupole soutenue par *quelques* points d'appui ? Entre l'une et l'autre il y a la différence du néant à quelque chose, ou plutôt à tout le nécessaire ?

Ce n'est pas cette confusion qui servira beaucoup la cause de M. Henry Vandevelde, cause dont M. Prévost se fait le champion. Je respecte une amitié sincère et courageuse. Telle me paraît être celle de M. Prévost pour cet artiste belge longtemps porté aux nues dans certains cercles raffinés de Weimar. Que M. Prévost me permette cependant de lui citer l'exemple d'un autre critique qui n'était pas un moins vif admirateur de M. Vandevelde et qui l'est encore, je suppose. Rendant compte de mon livre, M. Paul Fierens, après avoir lu les documents que j'ai publiés en appendice, a reconnu loyalement que les revendications de M. Vandevelde sur le Théâtre des Champs-Élysées ne pouvaient se justifier.

C'est sans doute son ombrageuse affection pour M. Vandevelde qui pousse M. Prévost à me taxer d'« intempérant patriotisme ». Confondant, comme il l'a fait à plusieurs reprises, l'architecture du béton armé et le béton armé tout court, M. Prévost allègue des ouvrages antérieurs à 1900. On en connaît bien d'autres ; l'invention du ciment date de 1820 (Vicot) et celle du béton armé de 1849 (Mon-

nier). Que M. Prévost me pardonne si je fais remarquer en passant que ces deux inventeurs étaient des Français. Mais, Français ou Allemands, les auteurs de ces ateliers ou de ces moulins auraient été les premiers étonnés de se voir attribuer la moindre intention architecturale. Notre reconnaissance ne leur en est pas moins acquise pour les progrès qu'ils ont fait faire à la fabrication et à l'utilisation du béton armé. Reste ce qui est le point central de ma démonstration : Perret, au Garage de la rue de Ponthieu, en 1905, a donné le premier exemple d'un style architectural fondé sur l'emploi rationnel du béton armé, et ses ouvrages, depuis, n'ont pas démenti un essai qui était un coup de maître.

Veuillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments les meilleurs,

PAUL JAMOT.

M. Jean Prévost, à qui nous avons communiqué la lettre de M. Paul Jamot, répond :

C'est bien parce que je ne me prends pas pour une autorité en architecture que j'ai abrité mes affirmations derrière des citations d'œuvres techniques, comme Morsch et Augros.

Je ne voudrais pas que M. Jamot et moi nous reprochions indéfiniment des *confusions* l'un à l'autre. Mais il n'a pas parlé de voûtes *analogues* à des coquilles d'œuf, mais de voûtes *légères* comme des coquilles d'œuf. L'univers passe de même pour être d'une structure *analogue* à celle de l'atome, mais il a plus de masse. De même, je voulais ramener l'intention sur les *calculs* de l'ingénieur, non sur ceux de l'entrepreneur. — Peut-on vraiment demander quelle différence il y a entre l'économie de matière et l'économie d'argent ? Mais, parbleu, tout ce que donne un surplus de travail, tout ce qui mène à l'exécution parfaite. Et c'est bien l'*architecture* du ciment, non la matière qui a été inventée avant les frères Perret ; je crains que M. Jamot n'ait même pas voulu se reporter aux documents que je lui signale. Et n'accusez pas Vaudevelde — que je n'ai jamais vu —, d'avoir imaginé une coupole qui n'aurait même pas de points d'appui... ce serait un crime plus grand, si possible, que d'être admiré à Weimar. J. P.

*
* *

DIVERS

Le prix Nobel de littérature pour 1926 a été attribué à la romancière italienne Grazia Deledda.

Le prix Goncourt a été attribué à Maurice Bedel pour *Jérôme 60° latitude Nord* ; le prix Femina à Marie le Franc, pour *Grand-Louis l'Innocent*.

*

Une exposition de livres de la N. R. F., illustrés par Yves Alix, Foujita, Galanis. Eyre de Lanux et Jacques Thévenet, a lieu jusqu'au 6 janvier 1928 à la Galerie d'Art Contemporain, 135 Boulevard Raspail.

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.
ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « La Nouvelle Revue Francaise » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne leur portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. André Ply, de la Banque de l'Union Industrielle Française, 5, rue de Vienne, Paris, VIII[e] Arrondissement.

ACTIVITÉ FRAGMENTAIRE

Si l'on tente une esquisse de la physionomie boursière des principales places européennes, on est amené à constater que l'indécision et la mauvaise humeur sont quasi-générales.

Londres est toujours sous le coup des désastreuses conséquences du retour de la Livre au pair. Cette satisfaction d'amour-propre a été beaucoup plus préjudiciable qu'avantageuse pour l'économie britannique, qui a vu sa production se ralentir, les grèves se multiplier et sa balance commerciale se figer dans un lourd déficit chronique. Dans ces conditions le Stock-Exchange ne peut que se tenir sur une réserve prudente concrétisée par le vieil adage anglais « Attendre et voir ».

A Berlin, même note pessimiste provoquée surtout par l'interruption brusquée de la politique d'emprunts étrangers et la restriction des crédits à l'intérieur réalisée par le Docteur Schacht. La place de Bruxelles de son côté, préoccupée par la crise ministérielle s'est laissée aller à un accès de faiblesse momentané il est vrai, mais qui s'est encore ajouté à l'ambiance générale défavorable. Rome enfin a assisté à un alourdissement de toutes les valeurs italiennes sur un gros afflux de ventes du comptant et l'abstention complète de la spéculation qui se sent menacée d'une intervention énergique du gouvernement.

Il n'est donc pas surprenant que Paris, qui ne peut tirer que des indications défavorables des places européennes, s'en tienne actuellement aux seules perspectives de sa politique intérieure et se confine dans une réserve d'où n'est pas exclue la résistance à une accentuation de la baisse.

Le mois de Novembre a donc été surtout caractérisé par une avance prudente mais très nette de tous les fonds d'Etat français débarrassés momentanément des menaces d'instabilité politique. Les excès de la fiscalité ayant pratiqué des amputations paradoxales sur les dividendes des entreprises industrielles, le capitaliste éprouve, après bientôt un an de stabilité monétaire, le besoin de tirer un revenu substantiel de ses

placements. Les valeurs à revenu fixe et particulièrement les rentes offrant des taux de rendement uniques et à l'abri des entreprises du fisc ont, de ce fait, été l'objet d'un renouveau de faveur qui ne doit pas se démentir si rien ne vient troubler l'évolution des partis politiques vers des programmes électoraux plus conformes au bon sens et à la raison.

Contrastant avec la grisaille générale, New-York a continué à faire preuve d'une activité remarquable caractérisée surtout par une avance des valeurs de cuivre et des industrielles. Cette note optimiste a d'ailleurs influencé favorablement notre marché sur l'annonce d'une entente entre les producteurs américains pour réaliser une politique de restriction de la production par un contrôle des mines secondaires et une limitation progressive des stocks.

La fermeté persistante du caoutchouc-matière et les prévisions diverses d'une forte réduction ultérieure des approvisionnements à Londres à la suite d'une diminution des exportations de la Malaisie, ont stimulé vivement toutes les valeurs intéressées. Coïncidant avec ce raffermissement de la position des producteurs, les achats américains ont repris avec une vigueur nouvelle à la suite de la remise en activité des usines Ford. Il semble donc que les mauvais jours sont passés pour le caoutchouc qui, tombé à 1 sh. 4 d. la L. B. à la fin du mois de Septembre, se retrouve en mesure de s'élever aux limites fixées par le plan Stevenson qui sont comprises entre 1 sh. 9 et 2 sh.

Si donc il est téméraire de compter sur un renouveau d'activité générale immédiat, il y a lieu d'espérer que le mois de Novembre aura marqué la dépression ultime de la cote et nous croyons à une prochaine activité fragmentaire du marché, justifiée par la spontanéité de sa résistance à la baisse et par l'abondance des disponibilités des capitalistes.

PETIT COURRIER

Gervais. — Digne. — Nous ne saisissons pas bien ce qui vous a empêché de vendre plus tôt. A l'heure actuelle, nous estimons qu'il vaut mieux attendre.

F. C. Le Mans. — Les exigences du fisc retardent l'introduction des actions. Rien n'aura lieu avant Janvier. En ce qui concerne la valeur aurifère dont vous nous parlez, nous préférerions vous voir vous intéresser à une autre.

R. M. 29. — Les comptes de l'exercice 1926-1927 font ressortir une perte de 12.800.000 francs. Nous pensons que vous pourriez vous porter sur la valeur industrielle dont nous vous avons causé en Octobre. Dans un mois, ce sera déjà beaucoup moins intéressant.

Marthe L. — Sommes d'accord avec vous pour « de Beers ».

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union Industrielle Française.